

LA JUSTICIÈRE



LOUISE
PILLER-TAHY

la plume d'or

Table des matières

Les chats bottés et le serpent à lunettes Québec	8
Le loup-garou de la pleine lune Sept-Îles	85
Les bonhommes sept heures à neuf heures Fort Chimo	119
Remerciements de l'auteure	139

Les Éditions La Plume D'or
3485-308, ave Papineau
Montréal (Québec) H2K 4J8
<http://editionslpd.com>

La justicière

Louise Piller-Tahy



Conception graphique de la couverture: M.L. Lego et Jim Lego

© Louise Piller-Tahy, 2016

Dépôt légal – 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN:978-2-924594-40-7

Aussi disponible au format papier

Les Éditions La Plume D'or reçoivent l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire de la SODEC

À mes bien-aimés
Simon, Lydia, Justine et Merrick.

Les chats bottés et le serpent à lunettes

Québec

I

Je suis morte au large des côtes de l'Écosse. Entre deux eaux je flotte, dévêtue par le choc de l'impact, entortillée dans un foulard de soie Hermès, percée et dépecée comme un vulgaire gibier par les débris métalliques du DC10 qui vient de s'écraser. Avec étonnement et pitié, je regarde la dépouille sanglante que je suis devenue.

Il y a quelques minutes à peine, j'étais bien au chaud, coincée entre un gros Allemand dont les énormes cuisses débordaient sur moi et la femme au foulard, parfaitement coiffée, bijoutée et parfumée qui n'avait pas daigné m'accorder son prétentieux regard. Je me demande dans quel état elle est, maintenant, cette snob griffée? Son lifting très, très cher, ma chère, n'a évidemment pas tenu le coup. Quant aux cuisses dodues de mon voisin de gauche, elles font désormais les choux gras des poissons.

Tassés comme des sardines destinées à un retour aux sources involontaire, les passagers somnolaient tant bien que mal, bras étroitement croisés sur la poitrine et genoux contre mentons. Les hôtes de l'air couraient leur marathon d'un océan aux autres, cheveux fous, yeux blasés et sourires crispés, sans doute embarrassés de nous servir une bouillie additionnée de quelques morceaux de viande molle pour bestiaux édentés.

Bouclée dans le siège 44E, dos contre une toilette d'où s'échappait une odeur de plus en plus suspecte et que je ne pouvais accéder qu'en enjambant tant bien que mal les ronflements de l'Allemand, je pensais à la conférence sur les tueurs fous à laquelle j'allais assister à Düsseldorf. Mon partenaire gisait sous sa couverture de vol indigo dans le siège devant moi, tête contre le hublot, ivre et mort par mes soins. Lampée de whisky à peine avalée, ma jubilation jouissive piqua du nez sans prévenir. Mon cœur s'emballa une ultime fois et ma glorieuse carrière de spécialiste des meurtres en série plongea dans l'abîme.

À vingt-sept ans, ensevelie dans la profondeur glauque de l'océan Atlantique, c'est avec la rage au cœur que je quitte ce monde comme j'y suis entrée. *C'est ce que tu voudrais sans doute, fillette. Mais voilà, tu te réveilles de ce cauchemar dans ton lit, bien en chair et en os, vivante et rebelle, avec, comme toujours, la rage au cœur.*

II

Jeune, j'étais une brune sulfureuse aux yeux charbon. Depuis ce qui fut loin d'être ma tendre enfance, j'attise des regards jaloux et concupiscent. Je suis le feu dangereux qui couve sous la braise.

C'est en plein cœur de l'hiver déchaîné du Nord québécois que je vois l'âpre jour de mon existence. Mais, comment ai-je pu atterrir ici? je m'égosille. Je voulais naître dans un pays tropical, bercée dans les bras d'un palmier ondulant. Je voulais qu'on me plonge dans les eaux calorifères de la mer, puis qu'on me sèche au soleil comme une tomate béate. Et voilà qu'emmitouflée de laine, je dors comme un ange déchu dans un lit-cage balayé de courants d'air. Dehors, un cyclone blanc rugit à tout vent pour annoncer mon arrivée.

Une jeunesse au froid glacial, vous connaissez? Malgré le foulard enroulé autour de ma tête comme un boa constrictor qui ne laisse libres que mes yeux larmoyants – maman, j'étouffe! – et mes mitaines à galon, le paquet bien ficelé que je suis ne frissonne pas de joie. Petit à petit, la petite congèle.

En grandissant, ça ne s'arrange pas, loin de là. Chaque fois qu'il en a l'occasion, le vent crapuleux s'insinue sous mes manches et ma jupe **et lèche** mon visage et mon cou de sa langue râpeuse et glacée. Brutal et musclé, il m'immobilise et me viole, devenant le premier agresseur d'une série qui va me plonger dans l'irréparable.

III

Effondrée près du cap qui fait de la côte à pic que je dois monter tous les jours pour aller à l'école une rue sans issue – signe annonciateur de ma destinée – notre maison est la dernière d'une rangée moribonde au stade précoce de décomposition. À mon grand désespoir, je suis née non seulement dans une glacière, mais sous le signe de la pauvreté. Dépourvue des dix sous requis pour acheter un petit Chinois à l'école, ma non-participation à une vaste campagne de christianisation contre un péril jaune menaçant fait l'objet de mépris, au même titre que mes livres d'occasion savamment enluminés de bonshommes ricaneurs, de soleils hilares et de ratures au stylo par les génies en herbe qui les ont possédés avant moi. Les bouliers rutilants, les crayons de couleur déployés en arc-en-ciel, la convoitée collection des Tintin et les chaînes ornées d'une petite croix en or offertes aux baptêmes par des marraines attendries ne sont pas pour moi. Ni, bien entendu, les médailles d'honneur fièrement arborées d'une semaine à l'autre par les premières de classe.

Au mois de janvier, la longue marche vers l'école est une véritable torture. Le froid me gèle les pieds et les mains, de même qu'il me pince le front et les joues. La neige marbrée de jaune – trace d'urine figée d'un chien errant – craque sous mes pas. Comme la température, mon moral descend à -40 °F. Je vais tomber raide morte. Pour abréger ma souffrance, je prends un raccourci. La neige grimpe jusqu'au haut de la clôture de métal qui entoure la cour de la crèche où les mères célibataires vaincues abandonnent leurs bébés sans père. Je peux passer facilement. Hélas, après quelques pas, je m'enfonce dans une blancheur mouvante qui s'empresse d'avaler cette petite d'homme chaude tombée du ciel. Je me démène comme un diable qui refuse de finir ses jours dans le frigo du paradis, préférant de loin son four éternel. Comme j'ai de longues jambes, les trous sont profonds et mes bottes se coincent au fond. Impossible de les sortir de là. Telle une truite transie, je nage vers la clôture et, chaussettes glacées aux pieds, je patine misérablement jusqu'au bas de la côte. Comme bien d'autres leçons, je ne retiens pas celle-ci: *fillette, prends bien garde aux raccourcis.*

IV

Au centre de loisirs près de l'école, je jalouse de loin les filles qui sont populaires. Noir aux yeux et rouge aux lèvres, queues de cheval piaffant sur têtes et cerceaux ballotant sous jupe, ces plates imitations des grandes stars du sex-appeal aguichent et cabotent. Les garçons les regardent avec des yeux de merlan frit: ils sont cuits. Pour elles, je suis une quantité négligeable, indigne d'un regard, encore plus d'un sourire. Un jour de classe, pour me venger, j'essaie de me rendre intéressante en allant en catimini verrouiller toutes les portes dans les précieuses toilettes de ces minettes, qui fument des cigarettes en s'admirant longuement dans le miroir. Il me suffit ensuite, ô idée combien géniale, de passer sous la porte pour sortir. Fière de moi et riant sous ma cape – ou plutôt sous ma tunique grise – je regarde d'un œil céleste les élèves et les religieuses s'affoler. Mais le lendemain, l'ange connaît une fois de plus la déchéance. «Venez avec moi chez la directrice, s'il vous plaît», me demande mère Marie-Madeleine. Ulcéré, l'ange s'écrie: «Jamais je n'oserais faire cela, ma mère la directrice!» Hélas, sur le dos de ma déloyale tunique, se trouve une traînée aussi blanche qu'accusatrice. Les religieuses ont, ô idée combien plus géniale, barbouillé de craie le bas des portes. Déjà penaude, avant d'être noiraude et nigaude, je renonce à être intéressante – et surtout à me venger – en rentrant dans le rang des soumis pour n'en plus sortir... jusqu'à mes quatorze ans.

V

Chez moi, les tapis et les meubles sont usés. Je couche dans le salon sur un vieux sofa-lit que je partage avec ma sœur Zef. Celle-ci est brillante, belle et rebelle. Quand nous étions à l'orphelinat, on disait qu'elle était révoltée et communiste parce qu'elle lisait Sartre et Camus, mais surtout parce qu'elle insultait les bonnes sœurs quand les coups de baguette pleuvaient sur ses jambes – punition privilégiée, les bleus étant invisibles sous les bas de coton de l'uniforme au col et aux poignets de plastique blanc. Le dimanche, à l'heure de la visite, nous enlevions nos bas pour montrer nos ecchymoses à notre mère irrémédiablement apathique. Zef est également violente avec nous. Solitaire et peu communicative, elle souffre du chaos dans lequel nous vivons. Elle souffre aussi de schizophrénie, mais ça, nous ne le savons pas encore.

La maison de Victor Ferron voisine la nôtre. Habitation jumelle aux peintures écaillées, ses fenêtres sont aveuglées en permanence par d'épais rideaux. Deux enfants y habitent avec une mère que je ne n'ai jamais vue. Victor a mon âge et, comme moi, ne fait pas partie de la troupe des élus qui jouent au ballon prisonnier et au hockey dans la rue, ou à la balle sur le flanc des maisons qu'ils font vibrer au grand dam des occupants. J'ai remarqué aussi que, comme moi, il sort de chez lui en souhaitant visiblement être invisible. Petit et chétif, taches de rousseur criblant un visage faiblement éclairé par des yeux noyés de gris, il rase comme un chat mal nourri les murs imaginaires qui l'entourent. Nous sommes pareillement désassortis.

Puisque je n'ai que des sœurs, les garçons sont pour moi une espèce intimidante et vaguement inquiétante. Quand je les croise, mon pouls s'accélère et je paralyse. Comme des fauves à l'affût, je sais qu'ils sentent ma peur et ma faiblesse. Victor est le seul que je laisse approcher.

C'est à la suite d'une défaite écrasante que nous devenons amis. Un samedi d'été, en pleine guerre de revendication d'asphalte, un commando de la troupe des élus me pourchasse jusqu'à mon dernier retranchement, un balcon situé au deuxième étage d'une maison proche. En bas, les troufions font le siège. À plat ventre sur le parapet du balcon, je fourbis mes armes et, du haut de mon mépris, je les bombarde de crachats. Or, c'est un gros crachat de quarante-huit livres qui finit par s'écraser tête première sur le trottoir. Sans tarder, le commando lève le camp en abandonnant l'ennemie aplatie. Reprenant vaguement conscience, la vaillante soldate baigne autant dans le sang que dans le bonheur. On me soulève délicatement et, avec mille précautions, on me transporte chez moi. On m'entoure, on me dorlote, on me bichonne. Je suis la nouvelle lune, l'étoile du nord, l'astre du jour. Je gravite autour de la terre, liquéfiée dans une phosphorescence chaude et rassurante.

Allongée sur un lit roulant qui file dans de longs corridors vers une salle vert pomme violemment éclairée, je regarde mes mains qui telles les ailes cassées d'un oiseau, pendouillent bizarrement au bout de mes bras et je sens le pouce barbare d'un infirmier replonger dans la bouillie de mes gencives les dents qui menacent de tomber. Après avoir bataillé comme un canard sans défense gavé d'éther, je me réveille dans de beaux draps, repassés dans un pénitencier par un repris de justice condamné à ce travail forcé. Se doutait-il qu'ils allaient couvrir, à l'hôpital, une graine de bandit qui allait plus tard suivre ses traces?

Par la fenêtre de ma chambre barbouillée de ciel bleu, je contemple du douzième étage la lente course des nuages que je m'amuse à identifier: animaux fabuleux, visages joufflus à barbe blanche, silhouettes flottantes de clowns, de licornes et de sirènes, masques grotesques de carnaval.

C'est à peine si j'entends le bonjour embarrassé de Victor. Mal à l'aise à la vue des emplâtres et des pansements qui me déguisent en pharaonne momifiée, il m'offre timidement un gâteau au chocolat.

— C'est moi qui l'ai fait, me dit-il avec un sourire incertain. Je fais souvent la cuisine, chez nous.

Une bouchée fondante de ce gâteau, et je fonds. Elle me suffit pour sceller une amitié costaude et complice avec ce garçon aux cheveux de paille embrasée.

VI

Depuis ma sortie de l'hôpital, chaque fois que je passe devant la maison de Victor, la curiosité me pique. Impossible d'attendre le soir pour jeter un coup d'œil indiscret par la fenêtre, les rideaux étant fermés à triple tour. Avec la haute clôture rébarbative dressée à l'arrière, cette maison est aussi accueillante qu'une coquille de tortue. Un jour, j'ai le courage de sonner à la porte. Le demi-sourire familial de Victor m'accueille.

— Je peux entrer?

Après un moment d'hésitation, la porte s'ouvre. À droite, un salon peu garni, mais agréable, semble attendre dans la pénombre des invités tardifs. Au bout d'un étroit corridor jalonné de portes entrebâillées se trouve la cuisine. Sur le comptoir, on peut voir une pyramide de vaisselle et de casseroles en équilibre précaire. Au milieu de la table de métal blanc, il y a un cendrier jonché de mégots refroidis, au mur, deux gravures touristiques de la rue des artistes, aux fenêtres, des rideaux transparents qui laissent entrer la lumière du matin, et au-delà, un potager exigu couronné de tomates encore vertes et la surprenante beauté d'une bordure de fleurs.

En passant devant l'une des portes, j'aperçois une fille aux cheveux roux que je vois rarement dehors. C'est la sœur de Victor et elle s'appelle Mauricette. Dans ses bras, elle tient un gros chat orange échevelé. Aucun signe de la mère. A-t-elle disparu dans la fumée de ses cigarettes?

Je vais apprendre plus tard que c'est dans la brume de l'alcool qu'elle disparaît. Le père a abandonné sa famille après plusieurs échecs de détoxification. Un soir, après son travail dans une manufacture sise en bas du cap, il a quitté la ville pour ne plus revenir. Depuis sa disparition, Victor fait la cuisine et le ménage, pendant que Mauricette s'occupe du jardin et de sa mère, serveuse au snack-bar Le Roi de la Patate, à côté du garage Blackburn. Ils ont bien tenté de cacher – et même osé jeter au rebut – la vodka exécrée, mais au lieu de forcer la sobriété, cette tactique n'a servi qu'à creuser un trou encore plus alarmant dans leur budget, Madame Ferron puisant davantage dans son salaire étriqué pour étancher sa soif d'anéantissement.

Un soir, alors que Victor me raccompagne à la maison, je m'enhardis:

— Ça fait longtemps qu'elle boit, ta mère?

— Depuis bien avant que mon père s'en aille, soupire-t-il en haussant les épaules. Au début, on pensait qu'elle était malade parce qu'elle tombait souvent dans l'escalier. Après, elle a commencé à rester dans sa chambre. Elle refusait même de descendre pour souper. Un jour, Mauricette l'a trouvée par terre, dans le corridor. En voulant la ramasser, mon père s'est aperçu qu'elle était saoule. Alors, la bataille a pris. Ils se chicanèrent tout le temps. Puis, il y a eu les coups. Quand c'était trop, pour pas les entendre, j'allais brasser les chaudrons dans la cuisine. C'est comme ça que j'ai commencé à faire à manger.

— Et Mauricette?

— Elle s'enfermait dans sa chambre avec le chat.

— Comment il s'appelle, votre chat?

— Fuego.

VII

Le long du cap qui barre la côte à pic, on a érigé en vain un mur de ciment pour empêcher les enfants d'aller jouer dans cette falaise rocailleuse semée de broussailles et d'arbres fichus. On l'appelle sans doute le cap parce qu'il domine une mer d'usines aux cheminées polluantes, flanquée de maisons négligées dont les toits penchés déchargent des amas de pluie et de neige dans la rue.

Ce mur est la frontière qui sépare les gangs de la haute-ville et de la basse-ville. Et c'est dans le cap que s'affrontent ces blousons de cuir en mal d'identité qui se prennent pour James Dean.

Victor et moi sommes témoins de ces batailles entre les «bourrés de fric de la haute» et les «va-nu-pieds de la basse». À couvert sur un balcon, nous comptons les victimes abattues qui finissent par déguerpir, fronts cabossés et nez en sang. L'époque des chaînes de bicyclettes et des coups de poing américains n'étant pas encore arrivée, c'est à mains nues et armés de cailloux que ces rebelles sans cause s'affrontent. L'un d'eux fera un jour partie des chats bottés qui vont déchiqueter mon avenir.

Mais aujourd'hui, en remontant la côte, il me regarde longuement. Avant de baisser la tête, j'ai le temps d'apercevoir ses yeux mordorés, doux comme ceux d'un félin apprivoisé. Mon cœur chavire. Un Gulf Stream en furie m'entraîne dans les fonds marins de mon premier amour où je vais m'écorcher. Il s'appelle Francis.

Près de la clôture de métal qui sépare la cour de récréation des filles de celle des garçons, et malgré l'interdiction des bonnes sœurs de l'approcher, je regarde à la dérobée ce grand garçon dont les yeux me hantent. Au début, il ne voit pas la maigrelette aux longues échasses qui le contemple de loin. Avec ses jambes robustes et souples, il excelle au basketball. Lorsqu'il accélère, bondit et lance le ballon dans le panier, la splendeur de son corps en mouvement porté par la force instinctive de ses muscles me fascine.

Chaque soir, je vais vite me coucher pour poursuivre dans ma tête le récit des exploits chevaleresques de mon beau prince. Comme il se doit, je suis la princesse en détresse qu'il protège au péril de sa vie. Je l'aime.

«BONJOUR»... Son premier mot. Il vient de ramasser le ballon qui a percuté la clôture où je suis. Ce cadeau monumental, je le reçois comme un coup dans l'estomac. En déficit de souffle et de parole – *oh, comme je t'aime, comme je t'aime!* – je souris bêtement et m'enfuis, les yeux trempés de colère. *Espèce d'idiote! Imbécile! Il va te prendre pour une andouille!*

Je ne m'approche plus de la clôture, car j'ai honte. Prisonnière de ma bêtise, je traîne enchaîné à ma cheville mon cœur déconfit. Cent fois, je lui réponds en silence, trouvant trop tard l'intelligente réplique qui l'aurait séduit et encouragé à me raccompagner à la maison après la classe. Il sait où j'habite.

VIII

Comme un bon chien fidèle, Victor flaire la déveine. Non seulement je suis plus distante et moins encline aux confidences, mais je rumine et l'exaspère, je bougonne et le repousse. Il est un peu amoureux de moi. Mais moi, je suis amoureuse de son chat carotté. Quand j'arrive chez les Ferron, il quitte son petit carré de soleil sur le linoléum de la cuisine pour me faire des mamours aux mollets. Ses yeux ressemblent à ceux de Francis. Je l'embrasse, je le caresse et lui confie mes secrets enflammés. Une vieille pendule tique-taque les minutes réconfortantes que je passe avec lui.

Mauricette vient souvent partager avec nous les mets aux saveurs inattendues préparés par Victor. Quand il cuisine, il porte fièrement la toque de carton blanc que j'ai fabriquée pour lui. Perdu dans son tablier, il pèle, râpe et fricasse les légumes de leur potager, accompagnés de bœuf haché ou de boudin.

Du boudin, j'en fais aussi. Je suis maussade et insupportable. Je me pique aux épines de l'amour. Surtout, ne me parlez pas d'amourette, de flirt ou de béguin. Quand j'aime, j'adore. Je m'enflamme et je brûle. Un mal-être que seule peut apaiser la présence de Francis me suffoque.

IX

L'air sent la cabane à sucre. J'affectionne les derniers jours de mars réchauffés par un soleil en convalescence. Après l'hiver, il reprend des forces. Sur les trottoirs et le long des rues, la neige coule en flaques d'eau qui se transforment pendant la nuit en glace sombre et traîtresse.

Après de longs mois à porter des gros bas de laine et des bottes, le claquement de mes talons contre le pavé est aussi exaltant que le croassement des corneilles qui jacassent l'arrivée du printemps.

À l'érablière Le Bec Sucré, à Sainte-Philomène-des-Monts, c'est le bonheur. Après une promenade en charrette avec les élèves de ma classe parmi les arbres qui laissent tomber goutte à goutte leurs larmes de sève, le joyeux carrousel qui tourne dans ma tête, alimenté par l'odeur rustique du feu de bois, la saveur insolite des oreilles de crisse à l'érable et la frénésie des rigodons, ralentit, puis s'arrête. Je n'entends plus ce que Mauricette me raconte. Francis est là.

Avec ses copains dont je connais les visages, il parle bas et rit. Il porte de hautes bottes de caoutchouc par-dessus son jean élimé. Un épais chandail noir dont j'envie le col étroitement roulé autour de son cou met en valeur la blancheur de ses dents de jeune loup. Je colle mes yeux sur son visage, mes bras autour de ses reins, ma bouche sur ses lèvres. Sensible au souffle ardent de mon regard, il tourne la tête, me voit et avance vers nous. Telle la tire d'érable sur la neige, je me ratatine et me tortille sur le rude plancher de bois. S'il me parle, je vais m'étrangler.

«BONJOUR»... Cette fois, je suis coincée. Impossible de m'enfuir. Mauricette lui adresse son sourire candide. Elle est jolie, Mauricette. Plus grande et plus hardie que son frère, elle a des yeux azur et sur ses joues dansent d'espiègles flocons de son. Sous le soleil, ses boucles roussies dessinent une auréole autour de sa tête. Elle ressemble aux angelots des images saintes que les religieuses nous ont distribuées le jour de notre confirmation. À côté d'elle, je suis invisible. C'est parfait, parce que je veux disparaître. Et ça presse! Francis me regarde avec insistance et d'un œil moqueur. Il savoure mon embarras.

— Vous êtes ici depuis longtemps? demande-t-il.

Ça y est, je suis étranglée! Heureusement, Mauricette vient à ma rescousse:

— On est arrivées au début de l'après-midi.

— As-tu déménagé? poursuit-il en me regardant. Où est-ce que tu te caches?

— Nulle part.

Prise de nouveau en flagrant délit d'idiotie, je veux m'enfuir six pieds sous neige, sans pressentir que le septième ciel va bientôt m'ouvrir ses bras.

X

Je ne comprends toujours pas pourquoi Francis m'a choisie. Pour la première fois, j'entends que je suis belle. Le bonheur me bouleverse. Chaque jour, il me raccompagne à la maison. Quand il me prend la main, il affiche que je suis à lui. À ses côtés, je m'épanouis. Je déploie mes ailes et je prends mon essor: regardez, regardez, il m'aime! Du septième ciel, je monte au paradis.

XI

Je n'invite jamais Francis chez moi et je n'ose pas encore lui parler de ma famille. Comme un baume qui apaise la douleur, il est mon premier secours, un secret salutaire que je cache à mes parents. Mais un autre secret conspire pour prendre sa place et éteindre la flamme vive qui me soutient.

XII

À seize ans, après la désintégration de sa famille, Chenoa, dont le nom signifie colombe blanche, quitte son village pour gagner sa vie dans un casino. Vêtue au minimum d'un maillot à paillettes exposant au maximum son corps de loutre, elle vend des cigarettes aux hommes qui perdent leurs chemises, l'une après l'autre. Elle a peu d'instruction, mais elle a appris par cœur l'alcool, la fumée et les fausses promesses. C'est au cours d'une visite chez sa sœur à Tadoussac, terre des baleines, qu'elle rencontre mon père, un grand bonhomme séduisant dont le bedon de bière déborde déjà de la ceinture. Il est atteint de chômage chronique. À son regard gouailleur, son rire sonore et son allure de conquérant, Chen ne peut opposer, désertée et déserte, qu'une citadelle sans défense.

Bientôt enceinte et sans le sou, ma future mère voit la misère dresser son spectre coutumier. Lucien vient travailler avec elle au casino, où il occupe un poste de croupier. C'est ainsi que, petit à petit, le diable s'introduit chez nous. Le cycle infernal de l'alcool, de la fumée et des fausses promesses recommence. Au début, quelques mises prélevées sur le salaire de Lucien suffisent. Parfois il perd, mais quand il gagne, c'est encore plus grisant que l'amour. Sournoisement, les griffes acérées du jeu s'enfoncent dans son âme et la contaminent. Une passion frénétique, exacerbée par le whisky, le rend sourd, aveugle et fou. Il commence à mentir, et ensuite, à voler. Il brutalise, hurle et blasphème. Un homme violent et imprévisible a remplacé notre père jovial et farceur. Nous avons peur de lui.

XIII

Hella, c'est ma petite sœur. Douce et rêveuse, elle passe des heures à endimancher Maddy, sa poupée, avec les fleurs et les rubans des couronnes mortuaires que je vole dans le cimetière de la paroisse. De larges rubans diaphanes blancs, bleus ou jaunes, tissés de fils d'or ou d'argent, dans lesquels j'aime l'emballer. Elle devient alors un petit Jésus que je couche dans notre garde-robe convertie en crèche. Bien entendu, je suis la Vierge Marie et, avec réticence, Zef joue le rôle de Saint-Joseph. Mais pour Hella, impossible d'imaginer le tableau sans sa poupée. Partout où elle va, Maddy suit. Elle devient bergère, roi mage, ange et mouton. Mais à cause de son nez bousillé, je lui défends d'être un bœuf aux narines chauffantes. Chaque nuit, les cheveux dorés de Maddy se mêlent aux boucles pâles de sa tendre maman.

Un soir, Hella vient me voir dans le salon, alors que Zef n'est pas encore couchée et que j'occupe ma demie du sofa-lit, métamorphosée en princesse. Elle secoue doucement mon épaule et murmure: «Tu veux dormir avec Maddy, ce soir?» Je suis étonnée, mais pour lui faire plaisir, j'accepte. Puis elle retourne dans sa chambre, à l'autre bout du couloir, près de la cuisine.

XIV

Le matin, à mon réveil, je vais souvent dans la chambre d'Hella. Bien qu'elle ait quatre ans de moins que moi, nous sommes proches. C'est ma poupée à moi. Je lui chante des couplets du cahier de la Bonne chanson: *Petits enfants prenez garde aux flots bleus... Le bon roi Dagobert a mis sa culotte à l'envers... En passant par la Lorraine avec mes sabots... oh, oh, oh! avec mes sabots...*

Un matin, je vois Maddy couchée face contre l'oreiller dans son berceau de plastique bleu. D'un ton enjoué, je dis:

— Maddy est fâchée? Elle ne veut pas me dire bonjour!

Hella court aussitôt chercher sa poupée pour la serrer contre elle. Puis, sans répondre, elle se précipite dans la cuisine.

XV

Depuis ma nuit avec Maddy, une angoisse m'Étreint. Hella ne sourit plus. Tôt le matin, elle est déjà dans la cuisine. Elle ne tolère plus que je la touche. Un soir, avant de me coucher, je vais l'embrasser. Alors que je m'approche doucement dans le noir, elle sursaute. Je m'assois près d'elle sur le lit et demande:

— Hella, il y a quelque chose qui ne va pas? Tu es malade? Est-ce que je t'ai fait de la peine?

Doucement, je caresse son visage. Ses joues sont inondées. Elle secoue la tête et se tourne contre le mur. J'insiste en disant:

— Qu'est-ce qu'il y a, Hella? On est des amies, toi et moi. Pourquoi tu ne veux pas me parler?

— Papa va arriver... finit-elle par répondre en sanglotant dans son oreiller. S'il sait que tu t'es levée, il va crier. Retourne dans ton lit, s'il te plaît, termine-t-elle en me suppliant des yeux.

— Non, Hella, dis-je en fermant la porte. Tu vas me dire pourquoi tu pleures. Ça ne va pas à l'école? Une de tes amies a été méchante?

La voyant sangloter de plus belle, je tente de la prendre dans mes bras mais, durcie comme une pierre, elle se débat et me frappe brutalement, avec acharnement. Comme chaque fois que Zef et moi nous battons à coups de poing sans desserrer les dents – les raclées de notre père sévissant au moindre bruit – nous luttons dans un étrange silence.

Après quelques minutes, Hella s'affaisse comme une poupée de chiffon contre moi. Un hoquet presque inaudible s'échappe d'elle:

— C'est papa...

— Papa? Qu'est-ce qu'il a encore fait? Il t'a battue?

— Non.

— Dis-moi ce qui te rend malheureuse, Hella.

— Tu promets que tu ne le diras à personne?

— Croix sur mon cœur.

Alors, Hella me dit. L'ombre reptilienne qui, la nuit, se faufile et se glisse jusqu'à son lit. La main froide qui bâillonne sa bouche. La voix douceuse qui serine des mots tendres inattendus. Les gestes d'abord anodins qui, de plus en plus troublants, caressent, palpent et pétrissent. Les exigences pressantes, le souffle haletant, la nudité du mâle, la déchirure de la pénétration, l'amour-haine, la honte et le désespoir.

Lucien n'est pas mon père, mais un serpent à lunettes immonde et visqueux qui infecte de son venin mon innocente petite sœur.

XVI

Le soir, après le souper, je prends de longues marches. Jusqu' alors gelées en moi, les paroles se fracturent et se bousculent comme les embâcles qui dérivent sur le fleuve. Au vent encore froid du nordet, je clame à voix haute ce que j' ai promis à Hella de taire. J' emprunte les rues désertes et j' attaque, j' insulte et je dénonce, récriminations vite muées en fausses ritournelles lorsqu' un promeneur me dépasse. Dès qu' il s' éloigne, je triple le volume et je jure, frémissant de rage et d' impuissance.

La nuit, je suis aux aguets. À chaque craquement du plancher ou claquement d' un radiateur, je me dresse, immobile, et j' écoute. Je ne respire plus. Est-il dans sa chambre? Je suis en enfer. Ma promesse me tue.

XVII

Avec juin viennent les examens de fin d'année, la distribution des prix et le début de mon premier été avec Francis.

Mauvaise élève, je n'ai pas droit aux paniers remplis de livres neufs, de statuettes du Sacré-Cœur, de crucifix dorés et de cahiers à colorier, irrésistibles à mes yeux affamés sous leur cellophane enrubannée de rouge.

Première de classe, Zef rapporte à la maison le visage argenté du Christ couronné d'épines, cloué sur un miroir bleu qui reflète son agonie. Elle ne l'aime pas et me le donne. Elle sait que j'aime tout ce qui brille, comme l'aigrette de strass étincelante du chapeau de Mme Desruisseaux et son chapelet de cristal dont les éclairs hypnotiques me plongent, durant la messe, dans une léthargie bienheureuse.

J'aime aussi les belles images. Un jour, mère Marie-Madeleine donne à Gilberte Masson, pour souligner la naissance de sa petite sœur, l'image d'un bébé tout rose aux yeux bleus. Jaune d'envie, je m'invente alors un petit frère, que je prénomme Jacques, ce qui me vaut de recevoir l'image interdite, ravie et sans remords. Vite oublié, mon petit frère disparaît illico dans les limbes. C'est mon premier homicide impuni. Je suis reçue à l'académie du crime.

XVIII

Je n'en peux plus. Je révèle à maman le secret d'Hella. Sa réaction n'est pas celle que j'attendais.

Il faut dire que dans la réserve indienne où Chen est née, la pauvreté, la maladie, l'alcool et l'inceste ont débarqué dans le sillage des navigateurs blancs venus arracher à ses ancêtres les terres nourricières et les forêts qui les abritaient.

Après avoir été dupés par ces envahisseurs arrogants qui, par la force, se sont proclamés maîtres des lieux, les Micmacs nobles et fiers furent déshonorés, puis abattus comme les hauts pins centenaires transportés sur traîneaux et rivières pour être débités, coupés et fendus par des haches tranchantes faisant éclater leurs veines et pénétrant jusqu'au cœur.

À l'instar de son peuple déraciné, Chen a été cognée et détruite jusqu'à l'inertie. Je découvre en elle une passivité criminelle qui me révolte. Elle choisit de fermer les yeux sur ce que je viens de lui raconter et m'accuse en me disant:

— Invention d'une imagination dévergondée.

Chen n'est pas une colombe blanche, mais une couleuvre à collier peureuse et coulante qui nie le viol de ma petite sœur innocente.

XIX

Depuis deux jours, je n'ai aucune nouvelle de Francis. Peu après notre rencontre, il m'a confié que ses amis lui ont dit qu'ils ne m'aimaient pas. Ils lui reprochent de ne plus sortir avec eux. Après avoir ajouté que je prenais toute la place, ils ont déclaré: «*Les filles sont des emmerdeuses! Tout ce qu'elles savent faire, c'est semer la bisbille!*»

Ce que Francis ne m'a pas dit, c'est qu'ils me détestent. Je suis devenue une rivale, une obsession, une mouche hideuse à anéantir. Ils me caricaturent, ironisent et persiflent. Ils complotent et tissent lentement la toile du châtement qui va me perdre.

XX

Je suis une sauvageonne, je l'avoue. Farouche et soupçonneuse, je vis sur le qui-vive. Je ne me suis pas livrée à Francis. Je ne lui ai accordé que des baisers chastes et maladroits. Si attirante au début, l'oie brune sauvage se révèle une oie blanche. De plus, le fait que je sois pauvre et mal fagotée l'a vite poussé à se lasser de moi. Mon soleil s'éteint.

Il m'a pourtant dit: «Je t'aime». Qu'est-ce que ça veut dire, je t'aime? On aime son prochain, son chien, la danse, les vacances. Il m'a aussi dit: «Je t'adore». On adore se dorer sur la plage, jouer aux cartes, faire la grasse matinée. Tout ça ne veut rien dire... ce sont des mots surestimés, surdits, surrassurants. L'opium des nécessiteux sentimentaux et des retardés romantiques.

XXI

Comme mon âme après elles, les feuilles sèchent sur branche et meurent. Je n'ai pas le choix. Je dois retourner à l'école. Au sommet de la côte à pic, j'affronte le kilomètre pervers qui me mène tout droit à la meute de gars qui se tient chaque jour devant Chez Tit-Poule, cigarettes et quolibets au bec.

À treize ans, je porte encore des bottines de cuir, battues à ourlets raccourcis par l'infâme manteau à carreaux de Zef dans lequel ma mère me force tous les jours à disparaître. Au printemps, je dois exposer mes jambes accourées de longs bas en coton et, humiliation suprême, plusieurs fois rapiécés. C'est ainsi que je parade devant les hyènes ricaneuses, mottes de laine aux genoux et fers aux talons battant la mesure sur le trottoir transformé en tambour sonore.

De très loin, ils m'entendent venir. Baptiste-aux-bottines-de-zouave. C'est ainsi que m'ont d'abord baptisée les amis de Francis, voyous tombeurs adulés par les filles et objets de mes cauchemars. Puis, selon l'humour noir du moment, je suis devenue la-noiraude-du-bas-de-la-côte ou la-nigaude-d'en-bas. Ils m'attendent. Je suis la souris quotidienne de leurs jeux cruels de matous. Quand Francis est là, il reste à l'écart, sourire désemparé aux lèvres. Il ne fait aucun effort pour me défendre. Mon prince charmant s'est transformé en grenouille mouillée.

Dès septembre, la fête commence. Au début, ils s'esclaffent et m'éclaboussent de la tête aux pieds de regards sardoniques. La souris aux grandes oreilles pourpres de honte trotte aussi vite qu'elle peut, brûlant du désir de les faire gonfler de rire jusqu'à ce qu'ils explosent.

Au fil des mois, le cercle se resserre. Ils m'entourent, m'empêchent d'avancer et, forts de leur lâcheté collective, passent à l'attaque. Ils volent mon foulard qu'ils brandissent comme un trophée, m'arrachent mes mitaines et jouent au football avec mon sac d'école dégonflé. Ils me poussent, me font trébucher et me frottent le museau avec la neige salée et sale de la rue. Chaque fois, je m'échappe et cours vers l'école, la bouche pleine de neige caillouteuse et le cœur rongé de haine.

Qui vivra verra, chats bottés de Carabosse. La vengeance aussi est un plat qui se mange froid.

XXII

Près de l'école, la patinoire est le rendez-vous des don Juan et de leurs donzelles. Chaussée de patins noirs de garçon, généreux don du voisin d'en face, j'ose m'aventurer sur la glace aux sons du Danube bleu. Je suis – ô soulagement – microscopique aux yeux de mes tortionnaires, occupés à se dandiner devant ces demoiselles dûment pomponnées et grimées.

La noirceur hivernale venue, je marche vers la côte à pic en prenant un raccourci derrière le centre de loisirs. Au pas de course, ils me rattrapent. C'est au coin d'une ruelle peu éclairée qu'ils ont choisi de m'attaquer. Une main gantée de cuir me bâillonne, une autre m'agrippe l'épaule, puis une force brute me pousse dans la ruelle et me jette sur la glace noire. Comme une anguille, je glisse, me tords et pousse des cris angoissés qui sont réduits au silence par un foulard de laine dont les poils envahissent ma bouche, en plus de m'étrangler. Le cuir trempé d'autres gants me dénude, avant d'écorcher ma gorge, mon ventre et le haut de mes cuisses. Pendant ce temps, une lampe allumée au deuxième étage d'une maison me regarde, indifférente.

Je ferme les yeux. Je deviens une chose, un X anonyme empalé sur le sol, un morceau de chair à griffer et à mordre, une forêt vierge à ravager, un territoire revendiqué par l'urine et le sperme de bêtes sauvages. Ma tête cogne encore et encore contre le sol glacé. Je veux mourir... je perds conscience.

XXIII

Aiguilles en acier poli piquant le foncé du ciel. Valse de flocons luisants autour d'un luminaire. Silence profond d'un soir glaciale. Comme une poupée désarticulée jetée aux ordures, je suis affaissée sous une mince couche de neige. Je tremble de peur et de froid. Le sang a coulé le long de mes jambes, traçant sur ma peau des tatouages gelés comme les traînées de larmes et de bave qui me salissent.

Je me relève lentement, ramasse ma culotte déchirée et enfile péniblement mon jean mouillé. Je ramasse aussi mes mitaines, ma tuque et mes patins. À l'aveuglette, je cherche en vain mes bottes. Je pleure. Dans les toilettes crottées du garage Blackburn, armée d'un savon crasseux, je frotte, je décape et je gratte jusqu'au sang avec une énergie farouche, provoquant une douleur cuisante qui fait taire le mal souterrain qui me tenaille le bas-ventre.

En face du garage, Le Roi de la Patate laisse échapper des relents de vieille graisse qui me donnent la nausée. Dans le noir, je chantonne: *Je ne vais pas vomir. Non. Je ne vais pas vomir... pas vomir... pas vomir...* Cette mélodie anesthésiante m'enfoncé dans une sorte d'inconscience qui me soutient et m'aide à rentrer chez moi, chaussettes glacées aux pieds.

À la maison, personne ne fait attention à moi. Maman et Zef sont assises devant la télé dont j'entends dialoguer les voix désincarnées. Vite déshabillée, je me jette sur le sofa-lit déjà préparé pour la nuit blanche percée de trous noirs qui ne me fera pas don d'un sommeil réparateur.

Au petit matin, je me réfugie dans le lit d'Hella et, blottie dans sa moiteur d'enfant, je chante à voix basse: *Ne pleure pas Jeannette...*

XXIV

La sélection naturelle. La loi du plus fort. Y a-t-il quelque chose de plus répugnant? Dire qu'on s'évertue à me convaincre que Dieu a créé un chef-d'œuvre et, qu'en plus, je dois le louer et le remercier à genoux. Pourquoi? Pour avoir condamné ses créatures «tant aimées» à un asservissement aberrant: l'obligation de s'alimenter et de nourrir leur progéniture chaque jour au prix de la vie des plus frêles et de leurs petits.

À peine venus au monde, une sentence sans appel: pour survivre, tuez-vous les uns les autres. Le bague à perpétuité. Les pauvres bêtes n'ont aucun choix, elles doivent se battre et s'entre-dévorer. Pendant que l'infiniment petit fouille, flaire et fouine à la recherche de bestioles à gober, l'infiniment gros traque, attaque et met en pièces les inoffensifs et les faibles dont les cris se perdent dans une nature aussi splendide que perverse. C'est ainsi que, d'un siècle à l'autre, le ballet sanglant des prédateurs et de leurs proies se poursuit, sans pitié.

Animal je suis. Je mange des œufs dérobés aux poules, des poissons détournés de la mer, de la viande arrachée aux petits de la vache et du mouton. J'ai des canines pour morceler et broyer. Si je laisse pousser mes ongles, ils se transforment en griffes tranchantes.

En moi, la voix de la nature gronde et m'apostrophe. Elle s'agite, argumente et s'emporte. Notre discussion s'envenime. Je peste, je m'insurge et je gagne. À compter d'aujourd'hui, la sélection naturelle sera assujettie à ma loi. Je me condamne à tuer pour que survivent les petits. Les plus forts vont mourir.

XXV

Au Québec, les églises sont au cœur du paysage. Parfois de bois humble, souvent de pierres hautaines, elles dominent la place du village, clocher surmonté de la croix d'un Jésus dont je connais l'impuissance. Le dimanche, après la messe, les notables s'attardent sur le parvis pour échanger les nouvelles de la semaine, tandis que les jeunes, garçons d'un côté et filles de l'autre, se font furtivement les yeux doux. Mais au sortir de l'église, les regards qui me cherchent sont menaçants et m'ordonnent le silence. Les trois que j'ai maudits ne rien plus. Craignent-ils que je m'adresse au garagiste coléreux et au juge sentencieux qui les ont mis au monde?

Une vingtaine de marches sépare la rue de la maison des Desruisseaux. Orgueilleuse, elle se dresse au-dessus de la populace dont elle observe, à l'ombre de vénérables chênes, les quotidiennes et monotones habitudes. Elle a daigné m'ouvrir une fois sa grande porte de bois sculpté, durant ma brève amitié avec Claire, l'une des nombreuses filles de Monsieur le Juge.

Un grand escalier de bois verni; des tapis de Perse soyeux; un lustre de cristaux miroitants; une horloge grand-père austère; une atmosphère si feutrée qu'on a l'impression d'avoir les oreilles bouchées, comme quand on sort de la piscine du YWCA. J'ai même envie d'ajouter, comme Georges Simenon dans ses livres, que la maison était imprégnée d'une senteur propre d'encaustique et qu'une blanquette de veau mijotait sur le poêle – pardon – la cuisinière.

Je n'étais pas encore la-noiraude-du-bas-de-la-côte mais, à ma grande déconvenue, nigaude. Ne sachant où placer mon corps minable et mes jambes interminables, j'osais à peine inspirer l'air rare de cet univers extraterrestre. Frappée de mutisme et en phase terminale d'indignité, je sortis de cette maison cossue et de la vie de Claire sans finir le chocolat chaud que Madame Maigret – pardon – la servante, m'avait servi dans une fragile tasse en porcelaine.

XXVI

Quand je ne suis pas la souris des chats bottés, je suis un rat de bibliothèque. Au centre de loisirs de la paroisse, je me poulèche les incisives devant les tranches de livres brochés et cartonnés dont je ronge goulûment, vorace et jamais repue, les centaines, les milliers de pages. Or, aujourd'hui, je fais la fine gueule devant Biggles et le Prince Vaillant. J'ignore les contes et légendes de pays exotiques et lointains qui normalement m'affriolent.

Discrètement, mais délibérément, je me dirige vers les ouvrages scientifiques qui m'apprendront comment envoyer au diable les matous répugnants à qui je souhaite brûler la cervelle... et le reste. C'est par le feu corrosif qui me consume qu'ils vont trépasser.

Mes recherches sont longues et indigestes. Je pense d'abord au feu intérieur qui va incendier tous les organes autour de la cavité sans cœur de mes victimes. Poisons aux noms barbares: acide prussique, ciguë, strychnine, mais aussi plus familiers: barbituriques, champignons vénéneux, mort aux rats (mort aux chats!). Tous les xydes, zènes, pyls et luènes. Tout ce qui pique: veuve noire, scorpion, vipère, mouche tsé-tsé, et tout ce qui bouffe: crocodile, requin, lion. Et que dire des plantes carnivores!

Après des heures de lectures obscures et de pensées maléfiques, j'en viens à cette conclusion: c'est plus facile d'expirer dans les pays chauds. Ici, sur ma banquise déserte et infertile, qu'est-ce que je pourrais bien faire pour exterminer mes ennemis à grand feu?

Je ne pense plus qu'à ma vengeance qui sera ô si douce à mon cœur d'Indienne. Car, vous l'avez deviné, je suis moitié blanche moitié rouge. Ma mère est de la tribu des Micmacs de la Gaspésie. Mon père, je vous l'ai dit, est un habitué des casinos où il fait infortune. Je pourrais vous dire qu'il est un coureur des bois, c'est plus sympathique, mais ce bûcheron pas bûcheur préfère au bois la boisson éthylique. Or, je vous dois toute la vérité. Surtout que maintenant, je me moque de l'épée de la Justice.

XXVII

À dix-sept ans, Mike Desruisseaux a depuis longtemps franchi le cap de la délinquance. Fils d'un juge éminemment respecté, son passe-temps favori est de violer la loi en riant dans sa barbe qui, pour l'instant, se résume à quelques mini poils hérissés sur un menton fuyant. Chef de la gang de la haute-ville, il se déplace en grand seigneur, entouré de ses laquais: son frère Tit-Chris, Big Nose Blackburn, Paul Lemay et Francis Dubé. Il est gras, fat et cynique.

Depuis la naissance de son frère Christian, il met en pratique ses qualités d'intimidateur et de manipulateur. Tit-Chris, ainsi baptisé par Mike, est une pâle réplique de son bourreau. Habitué dès son plus jeune âge aux menaces et aux sévices de son aîné, il grandit dans son ombre, anxieux et soumis. Un seul regard de Mike suffit pour le réduire à zéro, ou à cent à l'heure au volant d'une bagnole volée.

Joueuse de bridge et mondaine, Madame Desruisseaux a accouché, à contrecœur, de huit enfants. Ne sachant que faire des petits chatons efflanqués et avides de lait qui arrivent à tour de rôle, elle les confie dès leur naissance à Odile, l'aînée, qui, aidée d'une servante, s'en occupe. Quant à Monsieur le juge, homme sévère et solitaire, il se réfugie dès qu'il le peut dans son chalet en bois rond, au bord d'un lac isolé.

Les activités criminelles des adultérés de la portée ont commencé par le chantage et le vol. Fainéants et abrutis en classe, ils prennent leur revanche dans la cour du collège où, à titre de brillants diplômés en extorsion, ils tyrannisent les petits poucets claquemurés dans un silence pétrifié.

Enfant, Mike aiguisait sa cruauté sur les animaux, ses compagnons de jeux sanguinaires. Il perçait et tranchait les vers sortis de terre, déplumait et décapitait les oiseaux tombés du nid et crevait les yeux des chats égarés avant de les égorger. Quand il torturait sa proie, il grimaçait et son nez se pinçait jusqu'à devenir exsangue. Au fur et à mesure que les tourments s'amplifiaient, il récitait dans une sorte d'extase: je te déteste un peu... beaucoup... passionnément... Ses excès le plongeaient dans une volupté intoxicante.

Pour se rendre au garage de David Blackburn, le père de Big Nose, Mike et sa bande doivent passer devant Le Roi de la Patate. Le chien du propriétaire, un doberman agressif, est enchaîné derrière le snack-bar à une solide clôture en mailles d'acier. Ses aboiements menaçants et ses crocs redoutables interdisent toute entrée sans autorisation, sous peine d'amputation.

Mike et Big Nose prennent un sinistre plaisir à étouffer le chien en tirant sur la chaîne ou à le fouetter à l'aide de leurs ceintures. En avançant, ils enfilent leurs gants de cuir pour éviter les morsures et dès qu'ils s'approchent, le molosse se rue vers eux, gueule béante et yeux injectés de sang. Arrêté net dans son élan et hurlant d'impuissance, il crache sa rage et se tord au bout de sa chaîne tel un pantin détraqué. Madame Ferron, Mauricette et moi sommes les seules qui échappent à sa férocité. Il nous aime. Est-ce parce qu'il sait qu'il peut nous faire confiance ou parce que l'une ou l'autre d'entre nous lui apporte tous les jours sa pâtée et de l'eau? Autour de nous, il halète et happe allègrement les os que nous lui donnons.

À l'arrière du garage, au fond de la cour, une vieille cabane de bois sert de quartier général aux membres du Club Harley David & Son. Ils s'y réunissent pour fumer, boire de la bière brune et parler de leurs blondes, de même qu'ils s'y rencontrent pour jouer aux terroristes et organiser leurs campagnes crève-cœurs.

Big Nose Blackburn n'a de gros que son nez. Il souffre de sa petite taille et compense en se baladant comme un pacha sur la rutilante Harley Davidson que son père David lui a offerte à son anniversaire. Faute de motos, les autres avancent au pas de chasseur, vêtus de leurs blousons noirs sans blason. À leur vue, les jeunes se taisent et cèdent la place. Courbons la tête et soumettons-nous: les tontons macoutes passent.

J'en ai assez! Il faut que j'en finisse avec eux. J'ai d'abord pensé à demander l'aide de Victor ou de Mauricette, mais je refuse de les mêler à mes histoires. D'autant plus que si cela devait mal tourner, ils pourraient se retrouver en prison. Mais moi, ça m'est bien égal. Ici, là ou ailleurs, je m'en balance. Entre Satan et Saint-Pierre, mon cœur a déjà choisi.

XXVIII

Une fois de plus, c'est le printemps. Sans Francis. Mais mon obsession étant tout autre, je ne pense plus à lui. Juin rayonne sur le début des grandes vacances, inaugurées par la parade de la Saint-Jean-Baptiste, notre saint patron. Le 24 juin, tout est fermé: usines, banques, bureaux, magasins, même les restaurants. On s'endimanche et on s'agglutine le long de la rue principale pour regarder passer dans d'éblouissantes décapotables les gros bonnets de la ville qui, drapés dans leur dignité, agitent leurs chapeaux vers la foule. Suivent les chars allégoriques, Mickey Mouse, Superman, Blanche-Neige et ses sept nains, les bouffons et les majorettes, tambours battants. Mais ce qu'on attend avec une impatience de plus en plus exubérante, c'est le dernier char: celui de Jean-Baptiste, le petit saint blond aux épaules coup-de-soleillées, frisé comme le mouton qui l'accompagne. C'est l'apothéose. On célèbre la fin de l'hibernation et le soir, dans le parc municipal, on danse autour d'un énorme brasier jusque tard dans la nuit.

XXIX

Dimanche dernier, après la messe, prenant mon courage à deux mains – et à deux pieds – j’ai marché vers Mike qui fumait derrière l’église.

— Une personne a vu ce qui s’est passé, cet hiver, dans la ruelle. Elle veut vous dénoncer.

— Tu bluffes!

— Je ne bluffe pas. Elle a entendu du bruit et a regardé par la fenêtre du deuxième étage de sa maison.

— Elle pourrait rien prouver.

— Maintenant, on est deux. Et il y en a d’autres qui ont vu comment vous me traitez quand je vais à l’école.

Des témoignages contre vous, j’en aurais beaucoup, tu peux me croire!

Tandis qu’il s’approchait de moi, le danger luisait dans ses yeux équivoques.

— Essaie donc pour voir. Si tu penses qu’on va se laisser faire, tu te mets le doigt dans l’œil!

Puis il m’a honorée de son doigt insolent en ajoutant:

— T’aimerais ça avoir mon doigt dans l’œil?

Aussitôt, mon sourire se mit à plat ventre devant son orgueil.

— Tu es le plus fort, Mike. Je ne veux pas vous dénoncer, je veux juste faire un pacte avec vous. Si vous acceptez, je vais dire à la personne qu’elle s’est trompée, que c’était un jeu.

— Un pacte avec toi? Tu penses vraiment qu’on a envie de faire un pacte avec toi! Pour qui tu te prends, l’Indienne?

— Pour quelqu’un qui peut vous mettre dans le trouble!

— Du chantage, en plus! me dit-il d’un ton mauvais. Tu risques plus gros que nous autres, bitch!

C’est là que je l’ai imploré, trémolos à l’appui.

— Mike, tout ce que je veux, c’est que vous me laissiez tranquille. Dans votre gang, je sais qu’un pacte, c’est sacré. Je sais aussi que je peux vous faire confiance. Si on fait un pacte, j’aurai la paix. Je ferai tout ce que vous voudrez.

Devant les mots magiques: «*Je ferai tout ce que vous voudrez*», il a répliqué:

— Qu’est-ce qui me dit qu’un jour, tu vas pas t’ouvrir la trappe?

— Ce sera trop tard pour le prouver. Je peux même signer une lettre, si tu veux.

Son regard avide me lécha de la tête aux pieds, tandis que sa voix poisseuse se plaquait sur mes fesses et mes seins.

— Ok, chérie... on va faire un pacte.

— Mais il y a deux conditions, Mike. La femme qui a tout vu est une vieille commère. En plus de vouloir vous rapporter à la police, elle vous accuse d’avoir volé la montre de son neveu et veut vous envoyer en prison. Si quelqu’un me voit avec vous autres, elle va dire que vous m’avez forcée à mentir. On doit donc faire notre pacte dans le plus grand secret.

— Tous nos pactes sont secrets, et on les fait au club.

— Je le sais. Mais si on me voit entrer ou sortir du club, ça va faire jaser. La dernière chose qu’on veut, c’est attirer l’attention. J’ai une idée pour m’y rendre sans que personne n’en ait connaissance.

— C’est quoi ton idée?

— Jeudi prochain, c’est la Saint-Jean-Baptiste et tout le monde va être au feu. Il n’y aura donc personne dans le quartier. Pour être absolument sûrs, on va se rencontrer tard, vers onze heures. Ma deuxième condition, c’est qu’il n’y ait seulement que toi, Tit-Chris et Big Nose sur place. Ça sert à rien de le dire aux autres, ils n’étaient pas là.

- De toute façon, ils savent rien.
- Ce sera seulement nous quatre. Autrement, pas de pacte.
- Y aura personne d'autre.

Je minaudai et ronronnai comme une chatte en chaleur:

- J'ai confiance en toi, Mike. Je vais vous rencontrer au club le 24, à onze heures.
- T'es mieux d'arriver seule, autrement... répliqua-t-il en dressant son doigt obscène.

Il accepta. Mon pouls s'accéléra. Ma vengeance froide se réchauffait.

- Fais-moi confiance. Je serai toute seule.

Alors que Mike me regardait partir, je vis poindre, dans ses yeux bridés par le soleil, la cruauté d'Attila le Hun. Je savais qu'ils seraient là, ne serait-ce que pour me saccager à nouveau.

XXX

Le soir que j’attendais depuis longtemps est enfin arrivé. Il est neuf heures. Je viens de poser deux solides crochets de verrouillage à l’extérieur de la porte d’entrée du club, au haut et au bas, pour ne pas éveiller leur attention. D’ailleurs, je vais les distraire – ils ne verront rien. J’ai aussi cloué deux barres de bois à l’extrémité gauche de la petite fenêtre de la cabane. De l’intérieur, elles seront invisibles. Après lui avoir donné une gâterie, j’ai détaché le doberman et fermé la barrière de la cour. Il pourrait me protéger si les choses tournaient mal. Des clous, un marteau, un gallon d’essence volé dans le garage et des allumettes sont cachés tout près. À onze heures tapant, je m’accroupis dans le noir et j’attends.

Ils arrivent. Ils sont trois. Cheveux dénoués et yeux allumés, je vais à leur rencontre. Je les attire et les attise avant de les embraser. *Venez, venez avec moi, mes minets, Belzébuth vous attend.*

La cabane sent la fumée refroidie de cigarettes. Au mur trône une photo de Marlon Brando sur sa moto, parmi celles de motards accouplés à leurs glorieux engins amoureusement polis. Un drapeau à croix gammée est posé près d’une table entourée de chaises visiblement rescapées des déchets. Plusieurs articles volés ou pris de force – souvenirs de leurs viles besognes – traînent sur le plancher: radios, bijoux, vêtements, bouteilles de bière, paquets de cigarettes et... mes bottes.

Mon cœur bat si fort que j’ai peur qu’ils l’entendent. Comme un chien bien dressé, je fais la belle et je tends la patte, griffes rentrées, en attendant la curée. Excité par son triomphe imminent, Mike tourne autour de moi et me renifle.

— Alors, bébé, qu’est-ce que tu vas faire pour avoir la paix?

Les autres se tiennent à l’écart, attendant les ordres. Mais ce soir, il y a erreur fatale sur la victime, car c’est la souris qui va bouffer les chats.

— Je te l’ai dit, Mike. Je vais faire ce que vous voulez. Vous avez besoin d’une fille dans la gang.

— Une fille dans la gang? Elle est bonne, celle-là!

— Pourquoi pas, Mike? Je peux vous rendre service.

— Ouais, ça... tu peux nous rendre service...

Il avance et entre dans mon espace. Le souffle de son haleine me salit la joue et une odeur de cuir trempé me prend à la gorge. Lorsque sa main gluante glisse sous mon chandail, l’écœurement surgit. J’inspire l’air vicié, puis j’expire. *Je ne vais pas vomir. Non. Je ne vais pas vomir... pas vomir... pas vomir...* Je me dégage prudemment et annonce:

— J’ai préparé une lettre pour toi.

Je me retourne et sacre comme mon père en disant:

— Tabarnak! J’ai laissé mon sac à dos dehors. Je vais le chercher. *Tu n’as plus le choix, fillette. Fonce! Fonce!*

Sans qu’ils n’aient le temps de réagir, je sors en courant et verrouille la porte. Pourvu que les crochets tiennent! De là où je suis, je les entends rire. Visiblement, ils n’ont pas encore pigé. À la fenêtre, maintenant! Avec le marteau, je cloue les barres de bois.

— Eh, qu’est-ce que tu fais là?

Ils essaient d’ouvrir la porte. Ouf! Je dois faire vite. D’abord l’essence, puis l’allumette. J’entends leurs mouvements désordonnés et je sens leur panique. S’ensuivent leurs cris épouvantés, assourdis par le crépitement des flammes. Ils se cognent tous ensemble à la fenêtre et leurs forces décuplées font céder les barres. Ils se battent et se déchirent pour s’échapper. Par la fenêtre, je vois sortir les cheveux noirs et le corps fluet de Big Nose, accouché avant terme. Chemise et pantalon en feu, il titube et éclaire la ruelle sombre comme le phare d’un navire

en perdition. J'ouvre la barrière et le chien haineux se lance à sa poursuite. Secoué et charcuté par une gueule vengeresse, le damné rôti saignant juste à point est balancé en enfer. La fulgurance des jets de flammes me remplit d'allégresse et m'électrise.

Brûlez, brûlez, chats bottés de Carabosse! Je vous livre aux puissances souterraines.
J'ai les oreilles pointues et les pieds fourchus. J'ai des ailes et je tournoie.
Je cabriole et je carambole autour de mon feu de joie.
Je suis la reine des enfers. Mon nom est Lilith, Lili pour les intimes.

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. J'ai quatorze ans.

XXXI

Les cloches de l'église sonnent le glas. Dans le journal, on a parlé de l'incendie. On a retrouvé les corps calcinés des frères Desruisseaux et la dépouille ensanglantée du fils Blackburn dans la ruelle. On a expliqué le sinistre en supposant qu'il avait sans doute été provoqué par une cigarette, bien que le doberman en liberté demeure un mystère. Ils peuvent bien se creuser la tête, fouiller et ratisser, je n'ai laissé aucune trace. Le bidon d'essence vide contenant le marteau, les clous, les allumettes et des pierres a plongé du pont pour finir ses jours, comme les suicidés, au fond du fleuve.

Tout le monde est là, moi incluse, et tous ont une tête d'enterrement, moi exclue. J'ai la mine bienheureuse d'un agneau qui a dévoré le loup.

Les grandes orgues se lamentent et les vitraux explosent en mille reflets qui transforment les iris saturés et les larmes en perles iridescentes. J'en suis ravie car, vous le savez déjà, j'aime tout ce qui brille. Et comme j'aime aussi les images, je rapporte avec moi le bulletin laissé dans les bancs de l'église et à l'intérieur duquel on déplore la mort de trois fils de la paroisse dont les photographies de collégiens cravatés et bien peignés, comme dans un procès, travestissent la vérité. Sous leurs visages trompeurs, je me suis amusée à écrire: *Paix à leurs cendres.*

XXXII

Hella ne va pas bien. Elle maigrit et ses veines rampent comme de fines araignées bleues sous sa peau transparente. Une faiblesse tenace l'agrippe avec l'acharnement d'un pitbull. Elle ne rit plus et dépérit. Comme nous n'avons pas d'argent pour consulter un médecin, nous espérons qu'elle ira mieux. Je ne la quitte plus. Blotties l'une contre l'autre, nous dormons ensemble sur le sofa-lit, ce qui a forcé ma mère à donner à Zef la chambre qu'occupait jusque-là notre cadette.

Le serpent à lunettes se doute que je sais. Tant que je vivrai, jamais plus il ne pourra s'approcher de ma petite soeur. Son œil trouble ne cesse de me provoquer. Il me défie, mais le duel n'aura pas lieu. Du moins, pas comme il le voudrait.

XXXIII

Souffrant de leucémie, Hella est morte après une interminable agonie. Dans un lit d'hôpital, près d'une fenêtre, son visage lumineux tourné vers un soleil tendre qui l'a caressé jusqu'à la fin.

Elle n'est plus. Ne me parlez pas de chagrin. N'attendez pas de moi des tremblements, des convulsions ou des gémissements. Je n'ai plus de cœur. Dépouillée d'elle, je suis une aberration.

XXXIV

Le serpent à lunettes est de plus en plus bilieux. Il a mal à l'estomac et vomit son fiel. Souffrant, il n'a plus la force de nous faire souffrir. Est-ce la mort d'Hella qui le mine? Est-ce le remords qui tord ses boyaux? Quant à la couleuvre à collier qui n'a rien fait pour sa progéniture, elle pleure dans son tablier. Un silence hurlant s'est installé dans notre maison. Il siffle et hante nos oreilles. Nous n'avons plus de repos.

XXXV

En haut de la côte à pic vivent un policier et sa femme. Un couple sans âge, sans histoire et sans enfant. Comme tous les matins depuis la mort d'Hella et la mienne, mon spectre se traîne vers l'école comme on se rend au bain. Un jour, monsieur Gagné sort de sa maison et vient à ma rencontre.

— Tu as perdu ta petite sœur? me lance-t-il.

Sa voix est celle d'un homme qui boit beaucoup et qui vit dans la fumée. Cela s'explique, puisqu'il est aussi propriétaire d'une taverne. Sa main hésitante effleure mes cheveux.

— Nous avons eu beaucoup de peine, poursuit-il. Hella venait quelquefois nous voir en revenant de l'école. Elle aimait le lait au chocolat et les biscuits à la mélasse de Doris.

De graveleuse, sa voix devient sourde et mouillée:

— Nous l'aimions beaucoup.

Mon âme trépassée tressaille. Hella avait donc des secrets pour moi? Je comprends qu'elle ait cherché ailleurs l'affection dont elle était privée à la maison, mais elle ne m'en a rien dit. Découvrant qu'une part d'elle ne m'appartenait pas, je me sens trahie. D'où vient cette souffrance? Dans les livres, les fantômes sont des esprits errants et torturés en quête de délivrance. Serais-je l'un d'entre eux?

— Tu peux venir aussi quand tu voudras, me dit encore monsieur Gagné. On pourrait parler d'elle. Elle t'aimait beaucoup.

C'est ainsi que tout naturellement, j'ai pris place auprès de ma petite sœur dans le cœur de Doris et de Gaston. C'est l'odeur du pain maison tout frais sorti du four qui m'attire d'abord chez eux. Sur de larges tranches, le beurre se réfugie dans les alvéoles de la mie encore chaude avant de disparaître sous l'éboulis violet de la confiture aux bleuets. Je bâfre et me bourre de truites saumonées, de steaks de chevreuil et de perdrix au chou – trophées de pêche et de chasse de Gaston – et j'avale tout rond les tartes au sucre et les chaussons aux pommes de Doris. Mais rien ne me rassasie. Incapable de combler l'immonde trou qui m'habite, je grignote et rumine du lever au coucher. Mon seul apaisement est le steak haché au ketchup de Victor Ferron.

Gaston Gagné est bien connu dans la région, tant des forces de l'ordre que des hommes qui s'attablent régulièrement devant des douzaines de bières froides dans sa taverne, où les femmes ne sont pas admises. GG a ses entrées partout. Le fait qu'il soit policier me dérange un peu, mais quand il m'emmène dans sa voiture coiffée d'un gyrophare et qu'il fait retentir la sirène pour brûler un feu rouge, j'exulte. Une euphorie semblable à celle que j'ai ressentie lors de l'enfournement des chats bottés me gagne. Le danger me fascine et m'enchanté.

Quand GG m'a demandé ce que je voulais faire quand je serai grande, je n'ai pas osé lui avouer que je voulais me moquer de la loi. Tout comme je ne lui ai pas dit que j'étais déjà grande.

XXXVI

Je suis dans mon refuge, le tambour qui prolonge la cuisine. Selon la saison, ma mère y range nos vêtements d'été ou d'hiver, soigneusement couverts de vieux journaux et déposés dans deux grosses malles superposées remplies de boules à mites. Appuyée contre elles, la folle du logis s'apaise. Le claquement métallique de la pluie qui cogne sur le toit de tôle me réconforte. Par la fenêtre, j'entends le martèlement liquide du torrent sur les feuilles d'automne récalcitrantes. L'eau clapote au pied de la gouttière et creuse des rigoles, seule à avoir envie de rigoler. Demain, je vais entendre la criée des oiseaux autour des vers fatalement sortis de terre. La chasse à corps et à cris continue.

XXXVII

Les vacances de Noël me tuent. Avant, ce n'était pas le bonheur, mais maintenant, c'est la nausée totale. Mon intérieur brûle comme celui du serpent à lunettes, dont le teint pourpre d'ivrogne vire au bleu. L'auteur de mes affreux jours rôde et s'effondre partout dans la maison, bouteille de whisky à la main. Au début, nous croyions que c'était la mort d'Hella qui le turlupinait. Mais son mal empire. Le médecin n'y comprend goutte. Et pourtant, c'est goutte à goutte que la vie le quitte.

Zef, elle, rôde tous les soirs dans le Quartier latin, parmi les faux artistes et les marginaux forts en gueule qui fréquentent les bars enfumés. Elle rentre tard le soir et s'enferme dans sa chambre, où nul n'a le droit d'accès; même notre mère ne peut y entrer pour faire le ménage. Elle s'enfonce dans un silence opaque que nous ne pouvons pénétrer.

Nous sommes quatre météorites disloqués gravitant autour du trou noir dans lequel ma petite sœur pieuse et candide a disparu. Désormais, chez les Saint-Onge, il n'y a de saint que le nom.

XXXVIII

Au 5-10-15, près de l'église, des guirlandes argentées s'enroulent autour des colonnes de ce vieux magasin, dont les planchers de bois usé craquent sous nos pas. La senteur pénétrante qui se dégage du haut sapin chargé de babioles purifie l'odeur vieillot qui flotte autour des étalages. J'inspire profondément en fermant les yeux. J'avais huit ans la dernière fois que nous avons eu un véritable arbre de Noël. Après les fêtes, nous traînions le sapin de plus en plus squelettique jusqu'au tambour, pour ensuite le passer par la fenêtre et le jeter dans un banc de neige où il rouillait lentement jusqu'au printemps. Après, pendant des semaines, nous trouvions des aiguilles séchées partout dans la maison. Ma mère détestait. Un après-midi de janvier, elle est revenue à la maison avec un sapin de plastique enlaidi de boules blafardes trouvé dans les rejets en solde. Dès lors, l'esprit de Noël a quitté les lieux pour ne plus revenir.

J'accompagne Victor et Mauricette, à la recherche de petits présents pas chers fabriqués au Japon. Après avoir acheté une tasse de porcelaine faussement anglaise pour sa mère, Mauricette s'arrête devant une collection de presse-papiers aux univers condamnés à vie dans leur bulle de verre. Quand on les renverse, des flocons de neige voltigent et tempêtent mollement, pour ensuite endurer patiemment jusqu'à la prochaine turbulence sur le nez carotte d'un bonhomme de neige, le toit similibois d'une petite crèche ou la mitre pointue de Saint-Nicolas.

XXXIX

Victor vient d'avoir dix-huit ans. De plus en plus souvent, il m'accompagne chez les Gagné. Il a une admiration sans bornes pour GG. Quand celui-ci rentre à la maison en uniforme et enlève sa ceinture alourdie d'un pistolet, ses yeux pâles s'illuminent. Alors, les questions fusent :

- Qu'est-ce qui est arrivé aujourd'hui ?
- Avez-vous arrêté quelqu'un ?
- Est-ce qu'il y a eu une tuerie quelque part ?

Il dévore les romans policiers, lit en cachette le journal *Allô Police*, illustré de cadavres macabres, et n'ouvre le bec que pour me parler de hold-ups, d'incendies criminels et d'assassinats. Il me décrit avec passion les descentes de ses héros dans les bas-fonds de la turpitude et les coups de filet de ces pêcheurs de malfaiteurs. Pendant que secrètement je veux violer la loi, c'est publiquement qu'il brûle du désir de la faire respecter.

- C'est décidé, me déclare-t-il un jour. Je vais entrer dans la police.

XXXX

Dans le vieux port, les navires de guerre américains font escale. En ces jours de fête, la ville ouvre à tout vent ses bars et ses terrasses. Sur la rue principale, les filles esseulées ou laissées pour compte se promènent, haut perchées sur leurs talons, yeux noir vamp à accoster et bouches framboise à savourer. Mince, musclés, grassouillets, roux, blonds, noirs, rieurs, frondeurs, fiers ou filous, il y en a un pour chacune. Comme des bancs d'anchois de choix, les marins déferlent sur les trottoirs et mordent volontiers à l'hameçon. Mais tout n'est qu'un leurre. On brûle les étapes, on fait l'amour, on se jure fidélité. On promet de s'écrire, on agite un petit mouchoir salé de larmes sur le quai planté sur la rive, puis on rentre lentement dans l'ombre pour attendre des lettres qui ne viendront pas. La vie morose reprend ses droits. La vie en rose n'existe pas.

Bien entendu, Mauricette et moi sommes de la parade. Je ne suis pas là pour ces tonnes d'hommes en permission de gaudrioles. Si je suis là, c'est parce que quand la ville somnolente se secoue et reprend pendant quelques jours du poil de la bête, je me sens ragaillardie. Comme les hélices des porte-avions et des cuirassiers enfilés à la queue leu leu le long du cap, la ville fait mille petits tours et s'étourdit.

C'est à une terrasse de la rue des artistes que Brad du Massachusetts fait son entrée dans la vie de mon amie. Séduite par les vagues de ses cheveux noirs et l'océan de ses yeux – il ressemble à Tony Curtis, me dit-elle, ravie – elle tombe de tout son long dans son premier amour. Bien qu'il ne parle pas français et qu'elle ne connaît que les paroles éperdues du palmarès américain, cela leur suffit. C'est sans déplaisir que, comme d'habitude, je deviens invisible, pendant que les grands yeux heureux de Mauricette me sourient. À son départ, Brad promet d'écrire et de revenir. Il écrira et reviendra. *Love me tender, love me true...*

XXXXI

Et moi, pendant ce temps, j'exécute. Un matin, à la maison, c'est le charivari. Chen chavire debout près du serpent sans lunettes étendu par terre. La scène est désopilante, mais je garde mon sérieux. Mal réveillée, Zef reste immobile à cligner des yeux. Après le pourpre et le bleu, enfin le gris du trépas. Ouf! Ce n'est pas trop tôt. Je cours chercher GG. Au dire du médecin légiste, mon père est mort d'un arrêt cardiaque. Eh oui! paraît-il que même les serpents ont un cœur.

Tous les écornifleurs du voisinage et les amis du casino sont venus boire une bière autour de sa bière ouverte dans notre salon, où il git dûment béni et habilement maquillé.

— C'est l'alcool qui l'a tué, tonitruent notre obèse voisine de droite, madame La(grosse)montagne. Je vous le fais pas dire, ma pauvre Mme Saint-Onge, mais votre mari, c'était pas un cadeau!

— Elle va être bien mieux sans lui, susurre notre voisine de gauche, madame Brouillette, aux oreilles de monsieur Laprise.

— Comme on fait son lit, on se couche, profère mademoiselle Renaud, vieille fille desséchée en mal de marin.

— C'était un salaud! crache Zef.

XXXXII

J'ai un gros problème. Jamais au grand jamais je n'accepterai que Lucien repose sans paix à côté d'Hella. Bien entendu, c'est là qu'on creuse son trou au cimetière. Le lot appartient à la famille, donc le serpent avec ou sans lunettes – enterre-t-on les morts avec leurs lunettes? – y sera enfoui. *Over my dead body!*

Il faut que je réfléchisse. Lucien avait beaucoup maigri, mais il était grand. Combien pèse un corps embaumé? Il est sans doute vidé de son sang, mais le croque-mort l'a assurément rempli de produits chimiques pour l'empêcher d'empêster. Je dois absolument le sortir du cercueil. Les funérailles sont demain. Chen a pris un somnifère pour dormir et comme d'habitude, Zef fixe le mur de sa chambre, perdue dans son for intérieur.

Est-ce que je vais le faire ici, ou plus tard au cimetière? Mais la pensée qu'il pourrait reposer une seule seconde près de ma petite sœur me révolte. Le cimetière est dare-dare éliminé.

Je vais le faire ici, maintenant, cette nuit. Après, je vais fermer le cercueil, un mot bien pompeux-funèbre pour la boîte de pin doublée de satinette blanche dans laquelle on l'a emballé. Mais Chen et le frère de Lucien, Marcel-venu-de-Tadoussac, voudront-ils le voir une dernière fois avant qu'on l'emporte? Que faire alors? *Allez... cogite, cogite, fillette. Mais surtout, ne t'agite pas. N'oublie pas que tu es insensible, donc impassible, et que rien n'est impossible.*

Je cogne à la porte de Zef. Comme je l'avais prévu, elle est encore habillée, assise sur son lit. J'aime bien Zef. Malgré ses violences à retardement, je la sais fragile et vulnérable. Il n'y a pas une once de méchanceté en elle.

— Zef, j'ai besoin de toi.

Elle tourne vers moi ses yeux hantés. Je crois qu'elle aussi m'aime bien.

— Qu'est-ce que tu veux?

— J'ai quelque chose à te dire. Je m'assois près d'elle et je fixe le mur à mon tour. Tu sais, Lucien, c'était un sale type. Il nous a battues, mais il a fait pire que ça.

Zef écoute, sans me regarder. Je poursuis donc en disant:

— Il a été ignoble avec Hella. Il a profité d'elle, si tu vois ce que je veux dire...

— Je le sais, répond Zef. Une vraie charogne.

— Tu le savais? Et tu n'as rien dit?

— Il avait essayé avec moi et je l'ai dit à maman.

— C'est pas vrai! Et qu'est-ce qu'elle a fait?

— Rien. Elle ne voulait pas brouiller l'eau. Je n'ai pas compris. Brouiller l'eau n'aurait rien changé... Elle était déjà sale.

— Zef, il faut que tu m'aides. Il faut absolument empêcher qu'on enterre Lucien à côté d'Hella. J'ai la nausée rien qu'à y penser.

— On n'y peut rien, dit Zef en haussant les épaules.

Je me lève brusquement et j'arpente la chambre, enragée comme une alpha lionne encagée.

— Non! Non! Non! Je refuse qu'il soit enterré avec elle... plutôt mourir! Zef... Je t'en prie, aide-moi!

— Mais tu sais bien qu'il n'y a rien à faire.

— Il faut le sortir du cercueil dès ce soir et s'en débarrasser.

Passant de l'abattement à l'ahurissement, Zef rétorque:

— Tu es complètement folle! C'est sûr qu'on va se faire prendre.

— Tu ne me connais pas, Zef. Tu ne sais pas de quoi je suis capable.

Et c'est ainsi que Zef et moi avons zappé Lucien. Mais, croyez-moi, cela ne s'est pas fait sans mal. J'avais dit à oncle Marcel-venu-de-Tadoussac et à Chen de ne pas s'inquiéter, que j'allais rester au salon pour veiller. Soulagés de pouvoir s'en tirer, ils n'ont pas insisté.

Sur le bout des pieds, Zef et moi arrivons dans le salon mis en veilleuse. Le couvercle du cercueil est ouvert et la vague odeur de cire et de fleurs me barbouille l'estomac. Ma sœur tremble comme une feuille jaunie d'un coup sec sur sa branche.

Experte en bois, clous et marteau, j'ai apporté ce qu'il faut pour alourdir le cercueil et le clouer. Mais avant, il faut sortir Lucien de là.

— Je... je... serai jamais capable de le toucher, bégaie Zef.

— Pense à autre chose. T'as juste à imaginer que c'est un épouvantail à moineaux rempli de paille qu'on doit jeter dans un sac à ordures.

— Tu sais bien qu'il n'entrera jamais dans un sac à ordures!

— Il est sec comme une branche. Il va sûrement casser.

Or, c'est ma voix qui casse. Serais-je en train de faiblir? Où est passée ma haine? Je ferme les yeux et je pense à Hella, là-bas, sous terre, Maddy dans les bras. Du coup, je redeviens de fer.

— Je sais, le sac à ordures n'est pas une bonne idée pour lui, Zef, mais on en a besoin; de plusieurs, même.
Viens avec moi.

Dans le tambour faiblement éclairé par une lampe de poche, nous ouvrons la malle du dessus et remplissons quatre sacs à ordures de bottes, manteaux, tuques, chandails, jupes, mitaines et foulards de laine. La forte odeur de naphthaline me remet d'aplomb.

De retour au salon, j'attrape les épaules du pas-encore-disparu pendant que Zef l'agrippe par les jambes. La sensation est horrible. Du liquide s'est déposé dans le fond de la peau, du dos et des fesses jusqu'aux mollets. Mes doigts s'enfoncent dans une répugnante froideur mate et molle. Heureusement, la rigidité cadavérique ayant fait son œuvre, le corps ne s'étalera pas comme une mare de gélatine sur le plancher. Du côté des pieds, j'entends Zef glapir comme un chiot épouvanté.

Dans un silence mortel, nous le traînons comme un sapin de Noël squelettique sans aiguilles jusqu'au tambour. Dans la malle, il plonge tête baissée, mais ses jambes raidies refusent d'entrer. Je les tabasse et les bourre de coups. Plus je frappe dur, plus je me sens bien. *Je peux enfin te réduire en pulpe, sale ordure! J'aurais voulu le faire de ton vivant.* Hors d'elle, Zef lutte une fois de plus avec moi en silence, comme si elle craignait qu'il puisse encore nous battre. D'un râle étouffé, elle laisse entendre:

— Arrête, mais arrête! Tu es folle!

Violacées et meurtries, les jambes finissent par céder. Nous couvrons soigneusement les restes de vieux journaux et de boules à mites, puis refermons la malle. Transformée en zombie au clair de lune, Zef marche comme une somnambule vers sa chambre et va se coucher au-dessus des sacs à ordures qui resteront cachés sous son lit jusqu'à ce que je dispose définitivement du provisoirement disparu.

Au tour du bois, du marteau et des clous, maintenant! Après avoir déposé une épaisse planche de bois dans le cercueil, je referme le couvercle et le cloue. La porte du salon est fermée et Chen dort profondément dans sa chambre. Demain, il me suffira d'affirmer tristement que j'ai cloué le couvercle parce que j'ai eu peur que les rats laveurs le déplacent et grignotent le corps. Oncle Marcel-venu-de-Tadoussac me trouvera puérile et, comme d'habitude, ma mère se montrera indifférente. Mais ils goberont.

Alléluia! Hella, tu es sauvée!

XXXXIII

Au cimetière, j'entends l'un des porteurs du cercueil dire à son voisin: « Robert, tu l'as pas senti se déplacer d'un bord à l'autre? Comme s'il était encore vivant.» Ce à quoi Robert lui répond: «C'est pas étonnant. À la fin, il était maigre comme un clou.» *Plutôt raide comme une planche, Robert.*

Après l'inhumation du cercueil dépouillé de sa dépouille, j'ai enterré le flacon de phénobarbital que j'avais pris chez Monsieur Brouillette – son fils, que je garde à l'occasion, souffre d'épilepsie – et la cannette de DDT qui se trouvait dans son garage. Deux ou trois gouttes de ci, quatre ou cinq gouttes de ça dans la bouteille de whisky, puis un sympathique cocktail pour finir. Prendre un petit coup c'est agréable, n'est-ce pas, Lucien?

Non, je n'ai pas dansé ni sauté comme je l'ai fait pour les chats bottés. Je vous l'ai dit, je n'ai plus de cœur, et mon âme a disparu dans les flammes éternelles. Que vais-je faire, maintenant, de ma méprisable existence?

XXXXIV

Je ne suis pas retournée dans le tambour depuis minuit, heure du crime. Une confiance muette m'unit désormais à Zef, qui a regagné sa chambre et son silence. Lorsqu'elle lève les yeux sur moi, je vois les fantômes disparaître un court instant de son regard.

Il faut pourtant que j'y aille, ne serait-ce que pour savoir si Lucien fait sentir sa présence. En effet, une puanteur fétide commence à s'échapper de la malle. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de lui? Puisque l'hiver s'en vient, je n'ai pas de temps à perdre. Combien pèse un corps putréfié?

Un soir, je cogne à la porte de Zef pour lui dire:

— Zef, j'ai encore besoin de toi.

— On va le sortir de là? réplique-t-elle d'un air peu surpris.

— Oui, à minuit ce soir.

Je m'assois sur son lit et lui explique ce qu'il faut faire. Non seulement elle n'est pas d'accord, mais elle a peur. Je la rassure en jurant aux grands dieux auxquels je ne crois pas que tout va bien aller.

Il est minuit, l'heure préférée des chauves-souris et des souris qui abhorrent les chats et les serpents. Mon heure. Après avoir saupoudré de somnifère le thé de Chen et fermé la porte de sa chambre, je vais chercher Zef. Nous nous rendons dans le tambour, mais sur place, elle refuse obstinément d'ouvrir la malle. Au bord de l'hystérie, elle grelotte d'horreur.

— Calme-toi, Zef, calme-toi! Je ne vais pas ouvrir la malle, OK? On va juste la jeter par la fenêtre.

— C'est... c'est... de la folie, bégaie Zef. Ça va faire du bruit... quelqu'un va nous voir.

— Écoute, Zef. Il y a plein de feuilles mortes dans la cour. Elles vont amortir le bruit, puis on va s'en servir pour couvrir la malle. Ensuite, on pourra décider ce qu'on va faire. Si quelqu'un nous voit, on va dire qu'on va la jeter aux ordures, OK?

Heureusement, comme tout ce qu'il y a chez nous, il s'agit d'une vieille malle usée.

— La jeter aux ordures? À minuit? bredouille Zef.

— Je trouverai bien quelque chose à dire. Par exemple, qu'on le fait en cachette parce que notre mère ne veut pas qu'on la jette.

— La personne risque d'aller bavasser à Chen.

— Elle ne pourra pas le faire avant demain et d'ici là, la malle aura disparu. Je me débrouillerai avec Chen.

— Mais qu'est-ce qu'on va faire de la malle?

— Veux-tu arrêter de t'inquiéter, Zef? J'avais tout prévu, mais tu refuses d'ouvrir la malle. C'était plus facile de se débarrasser seulement du corps. Faire disparaître une malle, c'est pas évident. Il faut que je réfléchisse.

— On n'a pas le temps de réfléchir. Pourquoi ne pas le laisser pourrir là-dedans à la place?

— Parce que ça va sentir mauvais et que les voisins vont se poser des questions. Aussi, il y a Chen qui va vouloir sortir nos vêtements d'hiver... imagine la scène.

— Merde, merde, merde! grogne Zef. Tu nous as mis dans un sacré pétrin.

Je l'aime mieux furibonde qu'hystérique.

— Arrête de parler, Zef. Laisse-moi réfléchir.

— Réfléchis vite parce que moi, je m'en vais me coucher.

— Aide-moi au moins à descendre la malle.

Mais plutôt que de s'exécuter, elle retourne dans sa chambre. Risquant un méchant tour de rein, j'arrive

à poser la malle par terre et je reviens à mon premier plan. J'ai des sacs à ordures, une hache, deux rideaux de douche achetés au 5-10-15 et de l'acide de batterie volé chez mon fournisseur préféré, le garage Blackburn.

Dois-je vraiment vous décrire ce qui s'est passé pendant cette nuit de cauchemar? Quand on est désespéré, on peut faire de grandes choses, comme sortir un cadavre gluant et puant d'une malle dans laquelle on avait oublié de mettre un drap. La lampe de poche éclairait à peine le tambour. J'avais fermé les rideaux pour ne pas être vue, surtout que je m'étais mise toute nue. Je n'avais jamais utilisé la hache de Lucien, mais je n'avais nul besoin d'un diplôme pour savoir comment démembrer un tronc. Fille de bûcheron, j'ai ça dans les veines. J'ai pensé poser une pince à linge sur mon nez, mais bouche ouverte, j'aurais avalé les vapeurs pestilentielles qui sortaient de la malle. Mieux valait laisser mon nez les filtrer tant bien que mal.

Alors voilà! J'ai exhumé Lucien, sorti les pieds en l'air de son cercueil temporaire. Je l'ai placé sur les rideaux de douche qui se chevauchaient afin de retenir les humeurs répugnantes qui, s'ajoutant à ma mauvaise humeur, coulaient de ses orifices. Avec des ciseaux, j'ai enlevé le veston noir, la chemise blanche et la cravate noire – sa tenue de croupier – collés à sa peau verdâtre. C'était tout ce qu'on lui avait mis. Qu'avait-on fait du pantalon et des chaussures? Sans doute vendus à un magasin de guenilles.

Ensuite, j'ai bûché... d'abord les bras, puis les jambes. J'étais étonnée de la force qui m'habitait, centuplée par la haine de ce corps qui avait profané ma petite sœur. Une vague odeur de formol flottait dans l'air. Il y avait peu de sang, et quelques éclats d'os. Au fond, c'était comme chez le boucher: je débitais une viande faisandée que j'allais faire macérer dans le cap. Dans deux doubles sacs à vidange, j'ai empilé abats, vêtements, vieux journaux et boules à mites, avant de nettoyer la malle que j'ai remplie d'eau et de vinaigre. J'ai lavé les murs du tambour et le plancher de linoléum et ensuite, j'ai vidé la malle par la fenêtre, j'y ai versé de l'ammoniac et l'ai refermée. Ça sentait le ménage de printemps.

Après m'être lavée en sourdine dans la cuisine, j'ai enfilé jean, tee-shirt et espadrilles et mis le cap sur le cap en traînant mes sacs. Il était trois heures et demie du matin. J'ai passé par la ruelle noire et je me suis rendue directement dans la partie la plus sauvage du cap. Si on m'avait interpellée, j'avais une excuse toute prête, mais je n'ai rencontré aucun insomniaque.

Hors d'haleine et de vue sous la voûte formée par un feuillage dense et de branches épineuses où nous nous cachions, Hella et moi, il y a un siècle, je n'avais que les débris de Lucien pour compagnie en cette nuit nuageuse d'automne. Complice ou scandalisée, la lune s'était cachée.

Il fallait maintenant aller chercher l'acide de batterie dissimulé derrière la poubelle.

Aye, aye, aye... il y a de la lumière dans le tambour. Zef s'est-elle levée? Pourquoi a-t-elle allumé? Dans la cuisine, je me retrouve face à face avec Chen. Aye, aye, aye... j'aurais dû mieux doser le somnifère.

— Mais qu'est-ce que tu fais à cette heure-ci tout habillée?

— Je ne pouvais pas dormir, alors je suis allée prendre l'air.

— Le tambour est tout propre et ça sent l'ammoniac. Qu'est-ce que t'as encore fabriqué?

— Je te l'ai dit, je ne pouvais pas dormir. Le tambour était sale et je l'ai nettoyé pour passer le temps.

— Tu agis étrangement depuis un bout de temps, laisse entendre Chen en me lançant un regard dubitatif. Tu ferais mieux d'aller te coucher.

— J'y vais, Chen. Bonne nuit.

Je suis coincée et je ne peux en finir tout de suite avec Lucien. Si Zef, la petite zut, ne m'avait pas laissé tomber, tout serait déjà terminé. Je n'ai plus qu'à aller m'étendre sur mon sofa-lit jusqu'à ce que Chen se rendorme.

Il est cinq heures du matin. Il faut que j'y aille. Acide de batterie en main gantée, je me rends en courant dans le cap et j'arrose les résidus purulents en fermant les yeux et en retenant mon souffle. Après avoir refermé les sacs contenant aussi mes gants et le récipient d'acide, je rabats la voûte sur eux à l'aide d'une grosse branche, morte elle aussi, et je détale vers la maison comme un lièvre aux abois. La nuit suivante, je nettoie la malle à fond et j'y range nos vêtements d'hiver soigneusement couverts de nouveaux vieux journaux et de boules à mites achetées – vous l'avez deviné – au 5-10-15.

Si un jour on trouve les sacs, dans quel état leur contenu sera-t-il? Je n'en sais fichtrement rien et je m'en fiche. À la grâce du diable!

Je ne reviendrai plus jamais dans notre cachette, Hella. Je te quitte et je rentre en moi.

XXXXV

Mauricette, Brad, Victor et moi allons à l'Anse-aux-grives que j'appelle l'Anse-aux-grivois parce que les adolescents retardés qui s'y promènent font pleuvoir des plaisanteries douteuses sur nos après-midis de plaisance. N'ont-ils jamais vu de seins emmaillotés de bain, ces crétins? Cette mini plage située à proximité du port est un endroit de la ville où tout baigne dans l'huile. Le sable, l'eau, les chaloupes et nous. Sans oublier les sempiternelles patates frites. Après avoir barboté dans l'eau aux reflets de cambouis, les filles se couvrent davantage d'huile pour dorer comme elles et devenir aussi appétissantes. Un petit peu de sel, avec ça Messieurs? De toute façon, tout finira dans le vinaigre.

Victor, notre nouvel agent de police, a acquis une hardiesse qui lui va bien. Où est passé le petit garçon pâle et timide qui se collait à moi un peu par amourette, mais surtout par peur d'affronter le monde? Et où est passée la petite rousse picotée qui ne parlait qu'à son chat chevelu?

Couchée sur ma serviette, je prends un bain de sable. Je les observe d'en bas comme je regarde le monde, à ras de terre. Ils papotent et se houspillent, coups de coude entendus, pitreries rougissantes et caresses fanfaronnes. Yeux clignotants sur ce gracieux tai-chi d'ombres chinoises nimbées de soleil, je suis invisible. Je suis loin. Si j'avais un cœur, j'aurais mal.

Il me semble parfois que la course de la Terre ralentit. Je perds pied et je flotte entre deux eaux, à peine consciente de la clameur étouffée des individus insolites qui m'entourent et du sourd bourdonnement d'un monde auquel je n'appartiens pas. Alors, je suis insonorisée, inatteignable.

XXXXVI

J'ai maintenant dix-huit ans, et mon copain Victor m'a convaincue d'entreprendre une carrière dans la police. Ça me va parfaitement. Au sein des chasseurs d'agresseurs, je vais pouvoir affiner mes talents. GG, mentor de Victor, est enthousiaste à l'idée que je vais aussi faire partie de sa famille policée. C'est ainsi que je me suis retrouvée de nouveau en uniforme. Après la tunique grise, le blouson bleu, enfin décoré d'une médaille: le badge tout puissant.

XXXXVII

Ding, dong, ding, dong,

Les cloches sonnent.

Ding, dong, ding, dong,

Gai carillon

C'est jour de fête.

Brad et Mauricette se marient. Après avoir peiné pendant tout l'hiver pour apprendre «L'Anglais Sans Peine» et assimiler laborieusement la méthode Assimil, Mauricette peut enfin dialoguer avec son bel Américain. Un matin, du haut du cap, elle lui indique l'arène municipale coûteux en mal de spectateurs et lui dit, toute fière: *You know, it is so beautiful that everybody calls it the white elephant!* (Il est si beau que tout le monde l'appelle l'éléphant blanc!)

Comme vous le savez, l'église, lieu de prédication, est loin d'être mon endroit de prédilection. Mais en ce beau samedi de juin, je me concentre sur la beauté de mon unique amie et sur le visage épanoui de son nouveau mari. J'évite du regard les bouquets de fleurs et les cierges qui les encadrent. La dernière fois que je suis venue, trois cercueils se trouvaient au milieu. Il ne faut pas que mes pensées salissent la pure joie de ce jour de fête. Je ne dois songer qu'au bonheur de Mauricette, sans maudire la rupture imminente du cordage qui nous ancrerait. «N'oublie pas de venir me voir à Boston», me dit-elle en m'étouffant dans la dentelle blanche de sa robe de mariée. «Oui, oui, je te le promets!» *J'irai la voir un jour...*

XXXVIII

Ma carrière de policière m'impose des activités cafardeuses dénuées d'intérêt: les chiens écrasés ne sont pas le seul fief des journalistes débutants. Sur la tige d'acier qui trône sur mon bureau s'accumulent des petits papiers sans importance, à suivre ou sans suite, qui finissent par aboutir dans ma corbeille avaleuse de paperasse. Mes premières armes sont inconséquentes et inoffensives.

XXXXIX

Zef s'enfonce dans un silence de plus en plus ténébreux et lorsqu'elle en émerge, elle ne parle que des Indiens de Port-Cartier qu'elle a connus lorsqu'elle y a occupé un poste de téléphoniste durant quelques mois. Elle ne porte qu'un jean, des mocassins et une épaisse chemise de bûcheron. Sa seule compagne, une poupée montagnaise habillée de suède perlé rapportée de Sept-Îles, l'attend sans attentes sur son lit. Incapable de tenir un emploi, gardienne farouche de ses humbles trésors et apparemment insensible à notre misère familiale, Zef est arbitrairement jugée paresseuse, égoïste et sans-cœur par Chen et mes sœurs. Double et méfiante, elle vit dans sa tête, en bordure de notre famille, sur la berge du grand fleuve ourlé d'acier de la Côte-Nord, dont les vagues tapageuses assourdissent les voix discordantes qui la tourmentent.

Un soir, elle ne revient pas à la maison. Ce n'est que deux jours plus tard que GG et Victor la retrouvent, désorientée mais heureuse, parmi les Amérindiens du Nord. Ils la ramènent de force et c'est de force que plus tard, ils la conduiront dans un asile d'aliénés.

L

Il faut maintenant que je vous parle d'Amanda et de Mélanie, mes deux autres sœurs. Après avoir été placées à l'orphelinat pendant plusieurs mois parce que Lucien était en prison pour «emprunts non autorisés» et que Chen ne pouvait s'occuper de ses filles, Amanda et Mélanie ont refusé de revenir vivre avec nous. C'est ainsi qu'Amanda a élu domicile chez notre tante à Tadoussac et que Mélanie est restée à l'orphelinat pour travailler à la cuisine. Encore aujourd'hui, elle y prépare l'odorante soupe aux légumes qui réconfortait la petite non-orpheline que j'étais, trop jeune pour comprendre pourquoi on l'avait jetée dans cette grande prison de pierre grise.

Amanda a huit ans de plus que moi. De bonne petite fille, elle est devenue bonne à tout faire:

«*Amanda, va moucher Hella!*»

«*Amanda, c'est le temps de faire la vaisselle!*»

«*Amanda, t'as oublié d'aller chercher du pain!*»

«Non, Amanda, tu peux pas sortir. J'ai besoin de toi pour garder!»

Elle était à la fois notre grande sœur et notre maman. Comme nous avons besoin d'argent, Lucien l'a retirée de l'école pour l'envoyer travailler – je vous le donne en mille – au casino. C'est à cette époque qu'elle est devenue mauvaise. Comme Chen avant elle, Amanda a perdu toutes ses illusions. Et comme Chen avant elle, son cœur a durci. Saisi par Lucien, son salaire retournait au casino sur les tapis verts. Ce cercle vicieux a fait naître une révolte amère et toxique qui a étouffé en elle toute velléité de compassion.

Désormais orgueilleuse et perverse sous un extérieur doux et généreux, Amanda se nourrit de médisances et d'intrigues, habitée d'un mal subversif enraciné que nul ne peut guérir. Un jour, nous avons appris qu'elle s'était mariée à un fils de capitaine de La Malbaie qui avait hérité de l'entreprise familiale *La Caprice*, une goélette de bois rouge et vert, après la noyade de son père dans le fleuve d'automne en furie. Fidèle à sa rancune, elle ne nous a pas prévenus. Au grand désespoir de Jean Gauvreau et de son clan charlevoisien, Amanda n'enfantera pas.

LI

Pendant que j'affûte mes armes d'exécutrice de la loi dans la rue en distribuant mille contraventions sous une pluie permanente d'insultes, mes deux amis, Victor et GG, de même que ma famille et moi, prenons de l'âge... et du poids. En particulier Zef, qui est de plus en plus carrée sous sa chemise à carreaux. Ce n'est qu'au septième mois qu'on s'aperçoit qu'elle est enceinte. Le père, Michel, est un garçon un peu voyou, assez sympathique, ramené un soir du bas de la ville et revenu plusieurs fois pour jouer aux cartes. À l'annonce de sa prochaine paternité, il a pris la poudre d'escampette. Après la naissance de Laure, le géniteur malgré lui a revu Zef une dernière fois. La voyant dehors, il a arrêté son pick-up cabossé devant la maison pour lui demander:

— Qu'est-ce que c'est?

— Une belle grosse fille!

Après un signe de la tête, c'est en trombe que Roméo disparut pour toujours de la vie de Juliette, abandonnée sur son balcon.

LII

Après la naissance de Laure, la méfiance de Zef atteint son paroxysme. Le berceau est séquestré dans un coin de sa chambre, dont elle tient la porte fermée en tout temps. Elle garde jalousement sa fille, comme une panthère son bébé. Seule, je suis autorisée à m'approcher de ce petit animal sauvage aux cheveux de jais.

— Tu es la seule en qui j'ai confiance. Veux-tu être sa marraine? me demande Zef en pressant Laure contre elle.

— Mais oui, Zef. Avec plaisir. Qui sera le parrain?

— Personne.

— Mais Zef, il faut un parrain.

— Choisis, toi.

Elle est pâle, lasse et triste.

GG et Victor sont les seuls hommes au monde dignes de ma confiance. Mais comment les proposer à Zef, qui déteste la police – à part moi, évidemment, parce qu'elle sait que je n'en fais pas réellement partie. Elle se souvient qu'hier encore, ils l'ont arrachée à la bienveillante hospitalité de ses frères et sœurs montagnais.

— Je pense à Victor, Zef. Il pourrait protéger Laure mieux que personne.

Quelques jours plus tard, autour d'un baptistère aux dorures ostentatoires, Victor et moi faisons le serment de veiller sur Laure jusqu'à nos derniers jours. Heureusement, le curé ne se doute pas qu'il confie cette nouvelle recrue chrétienne à une marraine sans foi ni loi.

Je reste très proche de Zef. Sa fragilité me fait peur. Jusqu'à présent cohérent, son discours glisse de plus en plus dans l'irrationnel. Je sens que son esprit se fissure et risque d'éclater brutalement en mille morceaux.

Elle se promène, la nuit, d'un bout à l'autre du corridor. Je l'entends marmonner et rire – un rire halluciné qui me glace. Puis elle se rend sur le balcon et s'adresse, euphorique, à des créatures invisibles.

Un matin, elle m'informe que des Indiens de Port-Cartier vont venir chercher Laure pour en prendre soin.

— Je leur ai parlé cette nuit, et je vais leur donner ma fille. *Cours vite avertir parrain, marraine!*

— Victor, Zef a perdu la boule et j'ai peur pour Laure! Viens tout de suite, c'est urgent!

— Tu ne vas pas bien, Zef. Tu dois te faire soigner, dis-je d'une voix douce et tendre. Zef, tu m'as dit que tu as confiance en moi. Si tu ne veux pas le faire pour toi, fais-le pour Laure. Elle a besoin de toi. Je t'en prie, Zef, je sais que tu m'aimes, fais-le pour moi.

— Vous voulez me voler ma fille! hurle-t-elle, explosant tel un volcan fou et dangereux.

Tous les muscles de Victor sont mis à contribution pour la contenir, pendant que toute ma force de persuasion s'active pour endiguer la lave bouillante qui sort de sa bouche.

Victor appelle GG et c'est dans sa voiture de police – sans gyrophare ni sirène – qu'ils se rendent à l'hôpital Saint-Gabriel pour confier Zef aux soins du personnel psychiatrique.

À la maison, j'emmailote et je berce Laure en chantonnant, comme je l'ai fait avec Hella dans un autrefois nébuleux. *Dodo, l'enfant do, l'enfant dormira bien vite...*

LIII

Je monte en grade et on commence à me confier des responsabilités qui méritent considération: combats de famille, batailles de voisinage, bombardements de raclées, assauts sournois, attaques nocturnes, corps à corps sanglants. Quand le gros et grand Gontran Simoneau, alias Simonac, s'en va-t-en-guerre, je l'accompagne sur les théâtres d'opération pour ordonner le cessez-le-feu. Bien entendu, personne ne capitule. Comme dans le cap de ma jeunesse, la guerre continue. Justice sera-t-elle rendue?

LIV

La moutarde me monte au nez. La balance de la justice est toute croche. Elle penche carrément du côté des bourreaux, des massacreurs, des détourneurs de mineurs, des violeurs de femmes, d'enfants et de lois. Nous nous décarcassons pour enquêter, fouiller, analyser et accumuler les preuves qui nous permettront de les jeter aux oubliettes pour longtemps, et messieurs les avocats de la défense, ces pharisiens de la compassion (*Le pauvre, il a eu une enfance tragique – mère alcoolique et père absent – pas étonnant qu'il se soit vengé – la société a misérablement failli à son égard*) ne reculent devant rien pour accuser les victimes (*que faisait-elle en mini-jupe à neuf heures du soir au coin de la rue Saint-Pierre? – elle était provocante – nous savons tous que la chair est faible – ne l'a-t-elle pas cherché?*) (*Légitime défense? Battue depuis des années? C'est ridicule, messieurs les jurés – pourquoi est-elle restée? Si c'était vrai, on l'aurait su – elle aurait demandé de l'aide*). Artistes de la poudre aux yeux, ils fardent, feignent et simulent pour gagner à haut prix.

C'est ainsi que tous nos efforts pour obtenir justice sont annulés. On les acquitte, on réduit leur peine (*Avoue ton petit crime, mon chouchou, et on va t'accorder une belle réduction de peine*) ou on se rend à force de subterfuges éhontés jusqu'au recours suprême. La justice des hommes, c'est un labyrinthe complexe conçu pour engraisser les avocats – *donne-moi des sous et je te sors du trou* – et éviter aux tueurs la réclusion perpétuelle ou la mort, alors que les victimes sont jetées dans l'oubli sans appel. J'en étais sûre. Ici aussi la loi du plus fort règne en maître... ou plutôt en Maîtres.

Ma justice est comme «flèche-vas-y», droite et rapide. Dent pour dent, vie pour vie. C'est mon *modus vivendi*.

LV

Zef réagit bien aux médicaments. Après six semaines, le D^r Jodoin, son psychiatre, estime qu'elle peut sortir, affirmant que cela lui fera du bien de s'occuper de son enfant, confiée jusque-là à mes soins et, quand je travaille, à ceux de Doris. Amaigrie mais calme, ma sœur rentre donc à la maison. Le berceau retourne dans sa chambre, mais la porte reste ouverte. Nous sommes plus proches que jamais.

Quand je ne travaille pas, je l'aide à faire l'épicerie, la cuisine, à prendre soin de Laure et, comme le désire vivement D^r Jodoin, à intégrer lentement un quotidien plus ou moins normal. Mais bientôt, je vois apparaître dans ses yeux sa désespérance et l'ombre périlleuse de son ambivalence.

Un matin, le berceau est vide et Zef n'est plus là. Dans la poubelle de la cuisine, elle a jeté ses médicaments, sa montre-bracelet et sa poupée indienne. Dans mon portefeuille, elle a pris tous les dollars, ne laissant que la monnaie.

Nous fouillons Port-Cartier et Sept-Îles de fond en comble, mais rien à faire, Zef n'y est pas. Elle et Laure se sont évanouies dans l'air mordant d'un froid de canard. On les a sûrement vues quelque part. Une femme au comportement bizarre avec un bébé, ça se remarque. Sans médicaments, Zef est capable de tout. Les dollars mesquins de mon portefeuille n'ont pu la mener très loin. Mais il y en avait assez pour acheter un billet d'autocar. C'est pourquoi nous avons interrogé tous les chauffeurs et les préposés aux guichets. Aussi, partout dans la province, un avis de disparition a été affiché dans les lieux publics. On a exploré toutes les pistes. Mais après douze jours, rien. Un rien égoïste et implacable dont je veux à coups de poing sur la poitrine fracasser l'indifférence. Parle, parle, PARLE!

Après une douzaine de nuits d'enfer, je reçois un appel de l'hôpital Saint-Gabriel. Une mademoiselle Gauthier, infirmière au département où Zef était soignée, me dit qu'il se pourrait qu'elle soit avec un jeune homme qu'elle a rencontré à l'hôpital. Son nom est Donat, mais c'est là l'unique renseignement qu'elle peut me fournir. Pour le reste, je dois m'adresser à la direction de l'établissement.

— Et c'est seulement maintenant que vous m'appellez? dis-je, furieuse.

— Il était un peu prématuré de divulguer de telles informations, se défend-elle. D'ailleurs, je n'ai pas l'autorisation de vous donner d'autres renseignements.

— À qui dois-je m'adresser?

— Vous pouvez communiquer avec le directeur général, Monsieur Noël Sansfaçon.

Dès qu'elle me communique son numéro de téléphone, je prends rendez-vous et me rends à son bureau.

— J'ai appris la disparition de Madame Saint-Onge et de son bébé, me dit le directeur en allumant une Gauloise qui répand une odeur âcre et virile dans la pièce. Mademoiselle Gauthier m'a mis au courant de l'amitié qui s'est formée entre votre sœur et un de nos patients, Monsieur Donat Bergeron.

— Mais, si ce monsieur est à l'hôpital, elle ne peut pas être avec lui.

— Monsieur Bergeron bénéficie du programme d'insertion sociale offert aux ex-psychiatrisés de notre hôpital.

— Un programme d'insertion sociale?

— Oui. Dans le cadre de ce programme, nous aidons les malades externes à trouver un appartement, en plus de faciliter leur intégration dans la société.

— C'est ce que vous avez fait avec Zef. Quel beau résultat!

— Vous conviendrez avec moi, Mademoiselle Saint-Onge, que votre sœur était entre bonnes mains. Or, certains malades sont imprévisibles et requièrent une surveillance plus étroite. Ce qui n'est pas le cas de Monsieur Bergeron qui lui, vient à l'hôpital deux fois par semaine pour recevoir ses médicaments, un peu d'argent et aussi, pour se soumettre à une courte évaluation. Nous sommes très satisfaits de ses progrès. Nos patients externes,

sachez-le, sont bien encadrés.

— Pouvez-vous me dire où il habite?

— Malheureusement non. Mais il doit venir demain. Vous pouvez revenir lui parler, si vous le voulez.

— Mais, entretemps, nous ne savons toujours pas où sont ma sœur et sa fille.

— N'ayez crainte, si elle est avec Monsieur Bergeron, elle est en sécurité.

— Comment pouvez-vous l'affirmer? Il faut régler ça tout de suite. Si vous refusez, je vais me présenter avec un mandat de perquisition.

— Si vous le permettez, je vous conseille d'attendre jusqu'à demain. Monsieur Bergeron est encore fragile et nous avons mis beaucoup de temps pour gagner sa confiance. Nous ne pouvons risquer de compromettre tous les efforts que nous avons mis pour lui rendre son assurance et son autonomie.

La lenteur bureaucratique et les règles administratives m'exaspèrent. Dissimulant mon irritation, je réplique:

— À quelle heure dois-je revenir?

À deux heures sonnantes de l'après-midi, je suis assise dans une petite salle privée au département H6320 de l'hôpital Saint-Gabriel. Une table ronde et des chaises attendent sagement sur le linoléum bien ciré. Sous la fenêtre avare de lumière, une plante verte refuse de mourir. Comme c'est l'heure de la sieste, des patients dorment allongés sur leur lit pendant que d'autres dorment debout. Soudain, la porte s'ouvre.

En m'apercevant, Donat a un léger recul. De mon côté, je suis étonnée. Plus jeune que Zef de quelques années, il a une épaisse chevelure bouclée, les yeux fidèles d'un retriever et un sourire enfantin assombri par deux trous noirs laissés par des dents qui brillent par leur absence. Il serait beau s'il n'avait le visage flaccide, la démarche ankylosée et les gestes gourds des chimiquement calmés. Hors d'état de rébellion, il se déplace en apesanteur entre deux mondes, ayant pour seule compagne l'idée fixe qui le stigmatise.

— Bonjour, Donat. Je suis la petite sœur de Zef. Elle t'a parlé de moi?

Il me répond par un oui hésitant et soupçonneux.

— Mademoiselle Gauthier m'a dit que tu aimais beaucoup parler avec Zef quand elle était ici. Elle t'aimait bien, non?

Donat me répond oui d'un signe de la tête.

— Est-ce que tu l'as vue, récemment?

Il effectue un nouveau mouvement recul et refuse de s'asseoir.

— Il ne faut pas avoir peur, Donat. Non seulement j'aime Zef plus que moi-même, mais je suis la marraine de Laure. Est-ce que tu sais où elles sont?

L'affolement se lit dans ses yeux. En le voyant trembler, je suis convaincue qu'il sait.

— Donat, Zef et Laure doivent revenir à la maison. Avec moi. Je vais en prendre bien soin, je te le promets.

— Il faut que je m'en aille, dit-il en me tournant le dos pour marcher vers la porte.

— Donat, si tu ne dis rien, je vais être obligée d'appeler la police. Ce serait beaucoup plus simple si tu me laissais aller chez toi. Je vais y aller avec toi, maintenant. Tu veux bien?

LVI

Les sanglots de Donat, petit garçon hanté par la peur d'être abandonné seul sur Terre... Les pleurs de Laure... Les cris de Zef... En moi, un soulagement infini. Elles sont en sûreté.

Zef se retrouve de nouveau au département H6320 de l'hôpital Saint-Gabriel, où elle va finir ses jours. La tentative d'insertion sociale a échoué.

LVII

J'ai quitté mon sofa-lit et je dors maintenant dans la chambre de Zef en compagnie de Laure. Pendant que je joue à Jane et Victor à Tarzan dans une jungle où Gontran joue au gorille, Doris s'occupe de Laure. «Cette situation ne peut pas durer», me dit Chen. Doris et GG voudraient l'adopter, mais ma mère me dit encore: «On ne va quand même pas la laisser à des étrangers. Puisqu'Amanda et Jean n'ont pas d'enfant, c'est eux qui devraient l'avoir.» Le tocsin! Danger! Jean est bon, doux et honnête... Mais Amanda?

LVIII

Mardi. Une journée de merde. Laure a pleuré toute la nuit et au petit matin, le ciel a pris la relève. *Il pleut, il pleut bergère... voici, voici l'orage...* La bergère a mal au crâne. En plus, j'ai pris deux ou trois verres de trop à la taverne de GG. Je sais, les femmes n'y sont pas admises, mais en uniforme, je fais partie des gars. Nous causons, nous râtons et nous discutons ferme. Contrairement aux assassins livrés à la justice, nous avons la langue bien pendue. Il y a toutefois des choses dont nous ne parlons pas.

Je ne peux oublier le petit garçon qui assis près de sa mère, agrippait son pantalon de pyjama. De ses grands yeux noirs coulaient des larmes intuitives. Le haut de pyjama déchiré gisait plus loin sur la chaussée. Des seins d'où il avait tiré le lait maternel jaillissaient des giclées rouges qui coulaient le long de la hanche sur laquelle il était juché il y a quelques minutes à peine. Ouvrir la porte à son père fut une folie. Elle avait tenté de fuir, mais il l'avait rattrapée. Plus tard, on l'a retrouvé pendu dans un appartement vide du bas de la ville.

LVIX

La pluie tourne au givre, et moi aussi. Chen a organisé un conseil de famille à l'hôpital. Sont présents: Zef, D^r Jodoin, le curé de notre paroisse (que vient-il faire ici, celui-là? Ce n'est pourtant pas le temps de percevoir la dîme!), oncle Marcel-venu-de-Tadoussac, Amanda et Jean, Mélanie, Victor, moi et Chen. Nous sommes tous assis autour d'une table: moi à la droite de Zef, et Victor à sa gauche. Avant d'aborder le sujet de la rencontre, Monsieur le Curé complimente Chen sur la beauté de ses filles. C'est vrai que nous sommes belles. Brunes, grandes et minces, sauf Mélanie qui, comme ses recettes, est un peu grassette. «La beauté, c'est tout ce que nous avons, Monsieur le Curé, le reste laisse un peu à désirer!» Amanda me lance un regard noir. Ce n'est pas nouveau, depuis que je suis née, elle me lance des regards noirs dès que j'ouvre la bouche. Conflit de personnalité, paraît-il. En tout cas, c'est ce qu'affirme Chen, murée dans sa mauvaise foi.

Le conseil est réuni pour recommander à Zef ce que la majorité a déjà décidé. Elle doit confier Laure à Amanda et Jean.

— Ils sont bien établis et n'ont pas d'enfant, commence Mélanie.

— C'est un bon foyer catholique, enchaîne Monsieur le Curé. On ne peut pas demander mieux.

— D'ailleurs, c'est beaucoup mieux si l'enfant n'est pas élevé trop près de la mère, précise D^r Jodoin.

— En plus, ils habitent plus proche de chez nous, dit pour sa part oncle Marcel-venu-de-Tadoussac, je vais aller la voir souvent.

— Laure doit rester dans la famille, ajoute Chen, et personne ne peut la prendre à part Amanda.

Zef se tourne vers moi et dit:

— C'est à toi que je veux la donner. Tu es sa marraine et je sais que tu en prendrais bien soin.

Je voudrais adopter Laure. Je veux adopter Laure. Mais vous qui me connaissez, comprenez que je n'ai pas le droit d'avoir un enfant. Si vous étiez assis autour de la table, je sais que vous vous prononcerez contre moi.

Peut-être ce petit bébé apprivoisera-t-il Amanda? Jean est fou de joie à l'idée de repartir à La Malbaie avec un poupon bien à lui. Je n'ai plus qu'à rester vigilante en tout temps pour garantir le bonheur de ma filleule. Et le vigilantisme, vous le savez, c'est ma spécialité.

Le moment est venu de convaincre Zef. Elle m'écoute et me fait confiance. Après que je lui ai juré sur mon honneur de veiller sur Laure jusqu'à mon dernier jour, elle signe les documents.

De sa poitrine surgit un cri sourd, muselé, le gémissement rauque d'une bête abattue.

LX

Je rends régulièrement visite à Zef. La plupart du temps, Donat est là, assis près du fauteuil roulant dans lequel elle est attachée. C'est parce qu'elle est violente, me dit-on, alors que je proteste vigoureusement contre les sangles qui immobilisent ses jambes et ses bras.

La violence de ma sœur, c'est l'énergie du désespoir. Une révolte véhémement qui refuse d'abdiquer. C'est une force démesurée qui prend le parti de vivre en dépit de tout. Malgré les murs aux couleurs mièvres placardés d'images forcément joyeuses, les naufragés égarés enfouis dans l'ombre d'eux-mêmes, l'agaçant chuintement des pantoufles qui vont et viennent sans aller nulle part, le tremblement bleu d'un téléviseur qu'on entend sans écouter et qu'on regarde sans voir, malgré l'odeur confinée, les lits alignés et le commun quotidien dégradant, Zef dure. L'amour de Donat, enfermé dans sa peur de rester seul sur la Terre – il a tenté plusieurs fois de se suicider – la nourrit mieux que les repas diététiques sans sauce ni sel qu'elle avale sans joie. Elle refuse d'être un paillason foulé aux pieds de l'ordre établi. Elle est ma sœur, ma semblable.

Une pneumonie bactérienne a raison d'elle après un âpre et long combat engagé par son unique volonté de prolonger ses jours avec Donat. Du ton d'un enfant inconsolable et rancunier, ce dernier me raconte qu'une infirmière hargneuse et grossière a clamé très fort, en passant devant le lit où Zef gisait, lucide jusqu'à la fin et douloureusement consciente de la tragédie de sa vie: «Elle n'est pas encore morte, celle-là?»

Assis au bord de son lit étroit dans sa chambre étroite, Donat pleure, retranché dans sa solitude. Sa mémoire défaillante effacera bientôt ses souvenirs et il tombera peu à peu dans l'oubli, tourmenté par son attirance pour le vide. En le quittant, je dépose sur sa commode mon numéro de téléphone, quelques dollars et, encadré de plastique blanc, le sourire insouciant égayé de fossettes d'une ravissante petite fille qui s'appelait Zef.

L'infirmière indigne est maintenant infirme. Assommée par-derrière alors qu'elle montait dans sa voiture pour retourner chez elle, elle a perdu l'usage de son pied droit, tranché net à la hache.

LXI

Oncle-Marcel-venu-de-Tadoussac est assis sur le tabouret en cuirette rouge au comptoir en formica café au lait du snack-bar Le Roi de la Patate, où il m'a donné rendez-vous. Heureux de recevoir des sous, un jukebox de table en acier poli chante à tue-tête *Jailhouse Rock*. J'embrasse mon oncle sur la joue et je m'assois près de lui, curieuse de connaître le motif de cette rencontre aux allures clandestines.

— Comment ça va? me demande-t-il.

— Ça flotte. On travaille beaucoup de ce temps-ci. Les criminels ne chôment pas.

— On dirait que c'est pire l'hiver, dit Marcel. Faut croire qu'ils se vengent du froid en abusant des autres.

Je pose ma main sur la sienne et rétorque:

— Je suis contente de te voir, Marcel. Mais ta visite me surprend un peu. Tu as vu Chen?

— Non, c'est toi que je suis venu voir. Quelque chose me chicote et j'ai besoin d'en parler. C'est confidentiel.

— Tu peux me faire confiance. Qu'est-ce qui te chicote?

— C'est Amanda.

— Amanda?

Une bête se réveille dans mon estomac.

— Oui. Bien... heu... je ne sais pas comment t'expliquer... c'est un peu difficile à dire.

Il se tourne vers moi, puis il se risque, comme on se jette à l'eau:

— Je suis inquiet pour Laure.

La bête remue et s'agite.

— Allons nous asseoir dans le coin, là-bas. Il faut tout me dire, Marcel, tu comprends? Tout!

Maureen Ferron vient à notre table. De sa beauté celte, elle a conservé de magnifiques cheveux roux qu'elle noue en désordre sur sa nuque. Je lui demande des nouvelles de Mauricette, ma seule amie, maintenant maman d'un petit garçon tout neuf. Elle est heureuse dans sa banlieue américaine aux larges rues bordées d'arbres qu'elle emprunte pour passer ses après-midi oisifs dans un centre commercial, lui aussi tout neuf. Marcel et moi commandons un *hot chicken* et des frites à partager, car je n'ai pas très faim.

— Qu'est-ce qu'il y a, Marcel? J'ai vu Laure, il y a quelques semaines, quand Jean était de passage. Ma belle petite puce... J'essaie de la voir le plus souvent possible, mais c'est un peu compliqué. Comme tu le sais, entre Amanda et moi, ce n'est pas l'amour fou.

— Je suis inquiet, Lili. Je viens de passer quelques jours avec eux, à La Malbaie, pour aider Jean à réparer sa goélette. Amanda est dure avec Laure. Et quand elle boit, c'est encore pire. Un soir, alors que je défendais Laure qui, pour une peccadille, avait été privée de dessert, elle a déclaré d'un ton mauvais: «Laure est une graine de bandit. Ce n'est pas étonnant, avec sa folle de mère et son vaurien de père!» Elle ajouté qu'elle n'avait jamais voulu l'adopter, que Laure lui avait été imposée. Elle a ensuite lancé: «Laure est une délinquante. Il faut l'envoyer au pensionnat. C'est l'enfant de la famille, alors que la famille paye ses études!»

Je suis sidérée lorsque je demande:

— Et Jean dans tout ça?

— Il est souvent absent et quand il rentre, Amanda lui raconte avec une jubilation mal dissimulée les mauvais coups de Laure. Même devant moi, elle n'a pu se retenir. Elle lui dit que Laure est menteuse, voleuse, désobéissante, incontrôlable, et qu'il faut l'envoyer au pensionnat. Jean est trop bon pour s'apercevoir qu'Amanda le manipule en travestissant la vérité. **Il la croit.** Laure a pleuré tous les jours pendant que j'étais là. Amanda m'a raconté qu'elle a écrit «Tu n'es pas ma mère!» sur le mur de sa chambre. Ce jour-là, la petite a été sévèrement punie par Jean, indigné par son ingratitude.

La bête gronde et siffle.

— Marcel, je ne sais pas comment te remercier. Quand je vais voir Laure, tout semble toujours parfait. Tu connais Amanda: Laure est bien habillée et coiffée, la maison est propre et accueillante, la cuisine est excellente et Jean est gentil et attentionné. J'ai cru que ma sœur avait changé, que Laure l'avait transformée. Elle a bien caché son jeu...

— Lili, n'oublie pas que ce que je viens de te dire est confidentiel. Tu es la marraine de Laure et je me souviens de la promesse que tu as faite à Zef à l'effet que tu veillerais sur elle. C'est pour cette raison que je t'en parle aujourd'hui. Je n'ai pas envie de commencer une chicane de famille.

— T'inquiète pas, Marcel. Personne n'en saura rien. *Tu n'as aucune idée de mon aptitude à garder les secrets.*

— C'est surtout à cause de mon amitié pour Jean.

— Je comprends.

Je l'embrasse et je quitte le snack-bar. Je sais exactement ce que je dois faire.

LXII

Il fait beau à l'extérieur, mais le soleil ne brille pas pour moi. Ma colère me glace. À l'heure de la récréation, je passe près de l'école. Insoucians, les enfants gambadent et s'amusent, imperméables aux malheurs du monde. Leur innocence m'émeut et leur vulnérabilité me déchire. Lorsque je vois dans une poussette les yeux confiants ou vaguement inquiets d'un tout petit tournés vers sa mère – *tu ne vas pas m'abandonner, maman?* – je comprends que mon âme n'est pas morte. Je voudrais ériger un rempart invisible autour des enfants, jusqu'à ce qu'ils deviennent grands. Une forteresse défendue par des garde-corps, des garde-coups et des garde-fous. Je voudrais les couvrir d'une bulle transparente pour qu'ils puissent s'épanouir comme des fleurs en serre et qu'ils soient hors d'atteinte des insectes dévastateurs. Je voudrais leur inventer un monde où la vie les envelopperait d'une couverture tendre et rassurante. *Tendre tendre, douce douce...*

LXIII

J'ai lu que la violence psychologique est une attaque persistante contre le sentiment de valeur personnelle de l'autre personne. Le harcèlement, l'avalissement, l'humiliation, la négligence, le retrait de l'amour, de l'affection et de la compréhension sont des formes de violence psychologique.

Je sais aussi que la calomnie est la plus puissante des armes. Il suffit de la manier avec adresse, de savoir manipuler, sans honneur et sans remords, les cœurs envieux et les âmes candides, et de ne reculer devant rien pour atteindre son but: la destruction d'une réputation et parfois même, d'une vie.

Didier Érasme a dit: «L'esprit de l'homme est ainsi fait que le mensonge a cent fois plus de prise sur lui que la vérité.» Comment je sais cela? N'oubliez pas que j'étais un rat de bibliothèque!

Je dois protéger Laure.

GG m'accorde une semaine de vacances. Comme j'ai envie de visiter le comté de Charlevoix, je prends l'autobus pour Baie-Saint-Paul.

LXIV

Je descends dans une petite auberge de La Malbaie, toute pimpante dans ses volets vert-émeraude. Annette et Claude Morissette m'accueillent avec la simplicité tranquille des gens amoureux des rivières, des montagnes, des bélugas et des bernaches. Dans ma chambre, le gonflement festonné des rideaux, l'ambre luisant des meubles en pin, le craquement du vieux parquet poli et le chatouillant parfum de la dernière fournée me fortifient. Le soir, l'humidité fragrante de l'air me renouvelle.

Ici, le fleuve prend le large et déploie ses vagues. Il clapote, papote, et me parle de mes ancêtres chasseurs et pêcheurs, nés à l'aurore d'un monde intègre et intact. Il me raconte mes origines enfantées dans les profondeurs d'une eau nourrissante et bienveillante. Mais ce matin, hérissé de ses rochers réprobateurs, il écume et s'agite, cherchant à me virer de bord. Il s'impatiente et se dresse, hostile à mes pensées. *Beau Saint-Laurent adoré, seul saint que je j'aime, malgré ta puissance titanesque venue de l'Atlantique, tu ne peux rien contre ma destinée. Comme toi, je suis impitoyable et violente. Comme toi, je suis vouée à la destruction de bâtiments et d'humains. Assujetti à l'ordre immuable des choses, tu n'as pas le choix. Moi non plus.*

Dans le vestibule aux boiseries blondes scrupuleusement astiquées du pensionnat de Baie-Saint-Paul, Laure court vers moi. Derrière ses petites lunettes rondes, ses yeux de jais me sourient. Elle se jette dans mes bras et s'écrie:

— Lili, comme je suis contente de te voir!

Elle est toute mince et fragile. On dirait une poupée de porcelaine. Elle en a la peau ivoire et la bouche finement dessinée.

— J'ai la permission de t'emmener manger au restaurant, lui dis-je.

— Youppi! Est-ce que je vais pouvoir commander ce que je veux?

— Tout ce qu'il y a de plus mauvais pour ta santé!

— Ça va faire changement! Les sœurs me forcent à manger du blanc-manger, même quand je vomis.

Devant un club sandwich, des frites et un Coca-Cola, elle me parle de Jeanne, sa meilleure copine. Tout en l'écoutant, je constate que ses lunettes cachent mal ses cernes bleutés et qu'elle a beaucoup maigri depuis ma dernière visite.

— C'est Amanda qui t'a appelée? cherche-t-elle à savoir.

— Non, Laure. J'étais fatiguée, alors j'ai pris quelques jours de congé. J'avais envie de te voir. Comment vas-tu? Tu n'as pas très bonne mine.

En guise de réponse, elle se tortille sur sa chaise, pendant que son regard fuit le mien.

— Tu veux me dire pourquoi Amanda m'aurait appelée?

— Tu ne vas pas me disputer?

— Mais non, je ne te disputerai jamais. Tu sais bien que tu pourras toujours tout me dire sans crainte.

— C'est parce que j'ai fait une fugue.

— Une fugue? Quand cela?

— La semaine dernière. Quand Amanda a voulu m'envoyer au pensionnat, je ne voulais pas. Papa ne voulait pas non plus, mais comme toujours, Amanda a fini par le convaincre. Elle n'est jamais contente quand je reviens à la maison le vendredi. Elle dit toujours qu'ils ont la sainte paix sans moi, que je suis un paquet de trouble. Le lundi matin, je me rends toujours toute seule au terminus. Mais cette fois-là, je n'ai pas pris l'autobus. Je suis revenue et je me suis cachée dans la cave.

Elle fixe son assiette sans manger lorsque je lui demande:

— Pourquoi as-tu fait ça?

Comme elle ne répond pas, je poursuis en disant:

— Ils t'ont trouvée?

— Après deux jours.

— Je ne comprends pas, Laure. Tu es restée cachée dans la cave pendant deux jours? Pourquoi n'es-tu pas montée te confier à Jean? Il devait mourir d'inquiétude!

— Il ne m'aurait pas écoutée. Et Amanda m'aurait sûrement battue. Quand elle se fâche, elle me pince jusqu'au sang et me tire les cheveux. Parfois, c'est pire.

Je bous en dedans, mais j'essaie de garder mon sang-froid.

— Mais Jean t'aurait certainement écoutée, lui. On ne reste pas caché ainsi pendant deux jours dans la cave de sa maison!

— J'aurais voulu aller ailleurs, mais je ne savais pas où.

— Tu aurais pu m'appeler. Je serais venue te chercher.

— Surtout pas. C'est justement ce que je voulais éviter. Il ne faut pas que papa sache ce qui se passe à la maison. Je ne veux pas faire d'histoire. C'est mieux comme ça. C'est juste que le dimanche, Amanda était encore plus... – le regard fixé sur ses frites refroidies, Laure hésite – ... en partant lundi, j'étais toute mêlée. Je n'ai pas pris l'autobus. Quand il est parti, c'était trop tard. Je ne pouvais plus rien faire. Alors, je suis revenue chez nous et je me suis cachée dans la cave. Le pensionnat a appelé vers dix heures pour avertir Amanda.

— Et qu'est-ce que tu as mangé pendant ces deux jours?

— Rien. Mais j'ai bu de l'eau. Il y a un robinet pour le tuyau d'arrosage, répond Laure dont les yeux se brouillent. Amanda ne m'aime pas, Lili. Elle me dispute tout le temps et m'envoie souvent me coucher à six heures. Pourtant, je fais tout pour lui faire plaisir.

Son visage se défait. Les larmes débordent et se mêlent à la morve qui coule de son nez, mais tout à sa peine, elle ne s'en soucie pas.

— Elle dit que je suis une graine de bandit, une vaurienne. Elle raconte des mensonges à papa et quand je lui dis que ce n'est pas vrai, il ne me croit pas. J'ai peur quand il est parti. Quand j'étais cachée dans la cave, il m'a cherchée partout. Mais elle, elle était contente parce qu'elle espérait que je ne revienne jamais.

Laure vomit les mots comme le gluant blanc-manger des religieuses. Tels des troncs d'arbres emportés par les rapides, ils tournoient, se heurtent et se cassent. Le barrage a cédé.

Je suis déjà parfaitement au courant de ce qu'elle me raconte. Je connais les farces et attrapes tordues d'Amanda. Quand j'ai grandi, ses moqueries ambivalentes sont devenues mauvaises. Grande sœur apparemment douce et aimante, elle comblait mon vide maternel. J'avais besoin qu'elle m'aime. Perfide, elle se servait de mes confidences pour, plus tard, m'humilier et me percer le cœur. Elle savait frapper là où ça faisait le plus mal. Ce n'était pas un conflit de personnalités; ce qui nous unissait était beaucoup plus obscur. Un jour, elle a dit à Mélanie, en riant: «Lili, c'est mon *punching bag*. Plus je frappe dessus, plus elle revient!» Comme le chat avec la souris, elle mordait et griffait avec délices, sous le couvert de jeux innocents.

*Ce chat élégant et racé,
ce compagnon d'enfance dont les yeux troublants
me bouleversent et m'invitent à tendre la main
Cet animal familier qui, à coups de griffes et de langue, me tient à distance
Ce félin rusé qui, longtemps après son passage,
laisse flotter des regards et des mots qui m'éclaboussent d'un liquide brûlant*

fait de miel et de fiel

*Ce chat qui rougit mes yeux, pique mon nez
et embrouille mon esprit
creuse en moi un vide qu'il refuse de combler
Il se frotte à moi et s'échappe,
me charme et m'abandonne*

*Ce chat dont en vain je veux être aimée,
jusqu'à la fin se repaîtra
des blessures qu'il m'inflige.*

Mes caresses et mes mots tendres ne sont pas suffisants pour mettre fin aux tourments de Laure. Puisque je suis sa gardienne et que je l'ai moi-même mise dans la gueule du fauve, je dois la tirer de là.

Il y a longtemps, alors que, devant moi, Mélanie plaignait Chen – Lucien venait d'être emprisonné pour vol – Amanda a déclaré sans pitié: «Comme on fait son lit, on se couche!» et levant alors son verre à la santé de notre mère, elle avait ajouté: «Quand le vin est tiré, il faut le boooire!». Je ne suis pas d'accord. La vie de Laure n'est pas coulée dans le ciment. Seuls les cadavres maffieux le sont.

— Laure, j'ai promis à Zef que tant que je vivrai, je veillerai sur toi. C'est pour ça que je suis venue te voir.

— Lili, je t'en prie, ne dis rien, ne fais rien. Je ne veux pas faire de peine à papa. D'ailleurs, Amanda n'est pas si mauvaise que ça. C'est surtout quand elle boit.

— Et elle boit souvent?

— L'après-midi, et le soir, quand papa n'est pas là. Elle cache les bouteilles dans les poubelles. S'il te plaît, Lili... ce n'est pas si terrible que ça. Je peux me débrouiller, plaide Laure en tremblant de tous ses membres. Visiblement, elle est terrorisée.

— J'ai trop parlé, ajoute-t-elle. Je n'aurais pas dû. Oh, mon Dieu! Il ne faut pas qu'Amanda apprenne que je t'ai rencontrée. Elle va savoir que je t'ai parlé!

Je saisis ses mains glacées et réplique:

— Elle ne le saura pas. Tu me connais, Laure. Elle ne le saura jamais.

De retour à l'Auberge des Hironnelles, je me sens étrangement calme. Je ne ressens rien, je suis au-delà de la colère.

En mal de souffre-douleur, Amanda s'acharne sur Laure. Le cycle de la violence continue. *C'est une tête folle. Une putain en herbe. Elle se drogue. Elle vole. Ne croyez rien de ce qu'elle dit. Elle ne fera jamais rien de bon dans la vie.* Et tous la croient. Exposés au chaud soleil du versant sud d'Amanda, ils ignorent son versant sombre, hostile et cruel. Laure est condamnée.

Amanda est de l'espèce des chats bottés. Ce vendredi, quand Laure reviendra à son père, elle aura disparu.

LXV

Étonnée de me trouver sur le pas de sa porte, Amanda me fait entrer. Le salon aux lumières tamisées est baigné de couleurs vives et chaudes. Tableaux de peintres de la région, piano aux ivoires jaunies, meubles anciens, cheminée cendreuse, beaux objets de verre translucide, cuivres reluisants et poteries colorées meublent la pièce. Personne ne peut deviner les vicissitudes qui se cachent dans les coulisses d'un décor aussi parfait.

Après les bises d'usage, Amanda me sert un martini très sec, garni d'un zeste de citron. Visiblement, elle en a déjà avalé plusieurs. Avec nonchalance, elle se laisse tomber sur son sofa. Je m'enfonce en face d'elle dans un fauteuil à oreilles manifestement trop discrètes.

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de ta visite en ce beau mois de mars?

— Je suis en vacances. J'ai pensé qu'une petite semaine à l'auberge me ferait du bien.

— Mais pourquoi tu n'es pas venue ici? J'ai une chambre d'amis. Tu ne dérangeras pas. On pourrait parler... Tu pourrais me dire comment ça va, me raconter ce que tu fais. À la recherche de *nouvelles armes pour me blesser, Amanda?*

— Je te remercie, mais j'ai vraiment besoin d'être seule. Je dois me ressourcer, une fois de temps en temps, car mon travail me prend toute mon énergie.

— Je comprends. Jamais je n'aurais pensé que notre Lili nationale serait un jour un gendaaarme de chaaarme!

L'ironie toxique fait surface. Puis elle se sert un autre martini. En suçotant son zeste de citron avec son air de ne pas y toucher, la Folcoche d'Hervé Bazin, cet enfant méprisé auquel je me suis identifiée dans ma jeunesse, attaque, vipère au poing.

— La police a toujours fait dur, mais de nos jours, c'est encore pire. Faut pas s'étonner, ils acceptent n'importe qui. La semaine dernière, il y en a un qui m'a apostrophée au moment où j'allais traverser la rue. Il m'a crié: «Ôte-toi de d'là, crisse!» J'étais éédifiée. Tous des vooyous!

Son rire sarcastique me plonge dans le passé. Un rire forcé, saccadé. Ses yeux démesurés sortent de leurs orbites. Des yeux angoissants qui injectent de rouge les cauchemars de Laure.

La Lili d'autrefois relevait toujours le défi – *c'est de moi dont tu parles?* – et Amanda obtenait ce qu'elle souhaitait: des protestations, des cris et des pleurs. D'une voix suave qui me révoltait, elle affirmait: «*Je n'ai rien dit, Lili*». *Tu es toujours grimpée dans les rideaux! Ça ne va pas bien dans ta tête... tu devrais voir un psy!* Mais aujourd'hui, je reste calme. Amanda n'a plus le pouvoir de me faire mal.

— Enfin, si tu changes d'idée...

— Non, je suis vraiment bien. J'ai pris une chambre à l'Auberge des Hirondelles.

— Très bonne idée. Les Morisette sont chaaarmants.

Le sarcasme la réjouit.

— Écoute, dis-je, est-ce que tu attends Jean pour dîner?

— Non, il va rentrer tard. Ils se relaient le soir et c'est son tour.

— Viens donc souper avec moi à l'auberge.

— Mais tu peux rester ici. J'ai justement préparé un lapin aux pruneaux.

— Toujours une cuisinière accomplie.

— J'adore faire la cuisine. Ça fait passer le temps. L'hiver, ici, ce n'est pas toujours jojo.

— Raison de plus pour sortir de la maison. Un autre martini, et on y va!

— OK. D'ailleurs, ça fait longtemps que j'ai vu Annette. Je vais écrire un mot à Jean.

— Pas besoin, Amanda. On va revenir tôt. Je suis venue ici pour me reposer et j'ai l'intention de me coucher de bonne heure.

— Comme tu veux, Lili chéérie.

LXVI

Il fait très froid dehors. Ici, l'hiver ne meurt qu'au mois de mai. À la noirceur hâtive du jour couchant, les rues se vident. Pas un chat en vue. Amanda titube et potine – aigre-douce, comme d'habitude – sur les Morissette.

Je l'emmène sur la jetée, près de l'auberge. Déjà pas mal pompette, elle ne proteste pas. Vêtue d'un épais manteau d'hiver et de grosses bottes, elle n'a pas froid, tandis que moi, je grelotte. De peur? D'hésitation? Nous marchons jusqu'au bout du quai, pendant que le vent et les embruns me fouettent le visage. Le fleuve sursaute et, comme le temps, s'immobilise. *Allons, fillette, vas-y!* Une petite poussée presque involontaire suffit pour que le bourreau bourré tangué comme le bateau ivre de Rimbaud:

*Mais plus lourde qu'un bouchon,
elle n'a pas dansé sur les flots,
rouleurs éternels de victimes.*

Et je voguais,

lorsqu'à travers mes liens frêles,

Des noyés descendaient dormir, à reculons.

Alléluia! Laure, tu es sauvée!

Je cours vers l'auberge, où ma contrefaçon du paroxysme de l'affolement est une réussite. «*Nous sommes allées sur la jetée pour regarder le fleuve avant d'aller dîner à l'auberge. Amanda avait beaucoup bu et elle s'est approchée trop près du bord. J'ai bien essayé de la retenir, mais elle est tombée à l'eau*». Nous appelons au secours, les voisins, les pompiers... Amanda a disparu. On retrouvera son corps trois semaines plus tard à Saint-Joseph-de-la-Rive.

J'ai tenu ma promesse, j'ai fait mon devoir et je vais continuer à le faire. Désapprobateurs comme le Saint-Laurent qui, malgré sa puissance, n'a pu m'arrêter, vous n'y pouvez rien. Je retourne à Québec. Qui m'aime me suive.

Le loup-garou de la pleine lune

Sept-Îles

I

Elle était enfouie sous la neige, à quelques pas de l'angoisse plombée de ses parents et de sa chambre rose de petite fille comblée. Toute joyeuse et vêtue de son manteau neuf, elle avait sautillé la veille du jour de l'An sur la route blanche qui l'emmenait chez sa copine Agnès. D'abord, ses amis ont pensé qu'elle était en retard, et ce n'est après minuit qu'ils ont commencé à s'inquiéter.

Élisa... Élisa... Un cri surgit de cent poitrines aux quatre coins de chaque rue. L'espoir, d'abord, permet d'impatiemment patienter. Le téléphone va bientôt sonner et ramener sa voix; la porte va s'ouvrir et encadrer son sourire. *Elle est vivante, je le sais, je le sens...* Mais les jours passent, l'aiguillon du doute s'acharne, le tumulte gronde et la souffrance s'active. *Ramenez-la-moi, vivante ou morte. Je dois savoir.*

On l'a trouvée le quatrième jour, à la brunante. Elle était gelée. Ses yeux étonnés étaient tournés vers le ciel, ses jambes étaient écartées et ses bras placés en croix, comme si elle avait voulu modeler un ange dans la neige. Autour de son cou, la trace violette du cordon coulissant de son pantalon et sur son corps juvénile, la signature de l'assassin en hiéroglyphes barbares ponctués d'entailles et de déchirures.

II

Le tueur du Nouvel An fait la une des journaux. Nous sommes sur les dents, mais surtout sur les oreilles et les pieds. GG, Victor et moi enquêtons sur des centaines d'appels téléphoniques, nous piétons sur des dizaines de pistes et nous faisons du porte-à-porte dans toute la région.

Puis, à l'aube du jour des Rois, Félicie Marcotte disparaît. On la retrouve quelques jours plus tard dans un boisé proche de la rivière aux Loups-Marins. Sur son corps dénudé, les mêmes sévices que sur celui de la première victime: la griffe brutale et terrifiante de l'inhumain. Dans un lit floconneux qui brille au soleil, la neige immaculée a pansé ses plaies. Autour d'elle, des traces de bottes dénoncent, mais ne révèlent rien.

L'ouragan familial se déchaîne. Il faut faire vite. Nous devons débusquer et abattre ce gibier de potence. Il n'en a plus pour longtemps – je m'en charge. Il périra comme elles, aussi vrai que je m'appelle Lili Saint-Onge.

III

Dans le salon de son bungalow, le comptable agréé, époux patient et père de famille exemplaire, écoute – ou plutôt regarde – les nouvelles régionales sur son téléviseur Westinghouse en métal noir flambant neuf. On y parle surtout des petites victimes et des recherches infructueuses de la police.

Malgré sa triste enfance d'enfant mal-aimé, dominé par une mère suffocante et un père à ceinture de cuir cuisante, c'est un bel homme. Il est grand, fort et gentil, bien qu'il parle peu. La comptabilité lui convient parfaitement. Seul dans son bureau, coupé du monde extérieur, il jongle autant avec les chiffres que dans sa tête, où la fête foraine bat son plein. Illusionniste accompli et artiste de la haute voltige sans filet, il joue d'adresse et saisit les balles au bond. Matois et retors, il sélectionne, dompte et exhibe ses marionnettes sur la place publique. Attention, Mesdames et Messieurs, le spectacle commence! Bis, bis et rebis.

IV

Nous patinons sur la glace et dans l'inconnu. C'est la première fois qu'un tueur fou sévit à Sept-Îles et la population s'affole. Celle-ci est glacée d'appréhension, et ce n'est pas en raison du froid. L'assassin n'a laissé aucune trace dans la neige, hormis quelques trous là où ses bottes se sont enfoncées. Aucun signe de lutte. Les victimes étaient sans doute déjà mortes lorsqu'il en a disposé. Entre elles, nous n'avons pu établir aucun lien. Elles vivaient éloignées l'une de l'autre, ne fréquentaient pas la même école et aux dires de leurs familles respectives et de leurs amis, elles ne se connaissaient pas.

V

Sortis cafardeux d'une réunion orageuse à Montréal avec nos supérieurs – dans le Nord on nous appelle *les tits-culs de la SQ* – nous bougonnons devant nos verres de bière mousseuse. Dans le noir total, nous broyons du noir. Aucun indice sur lequel se fonder pour mener une enquête sérieuse.

Vous vous demandez sans doute ce que nous faisons à Sept-Îles? Quand nous nous sommes quittés, vous et nous, nous étions agents de la SQ à Québec, où j'ai passé mon enfance dans la colère et la tourmente. Les chats bottés de ma jeunesse sont en enfer et le serpent à lunettes – dont on a trouvé les restes informes et non identifiables dans ce qui avait été un sac à ordures – y est aussi. Après mon voyage à La Malbaie, nous avons fait un malheur à l'escouade des homicides, où nous avons acquis une solide réputation d'experts. On lisait à la une: *Les Zorro sont arrivés! Avec les Sherlock, ça débloque!* Nous étions les détectives appelés à résoudre les cas les plus difficiles dans toute la province. Que de fruits pourris et de légumes finis nous avons transportés dans notre panier à salade! Tueurs de femmes, assassins membres de gangs de rue, auteurs de meurtres prémédités ou non. Comme ce ne sont que les bourreaux d'enfants qui attisent le feu d'enfer qui couve en moi, notre présence à Sept-Îles va bientôt électriser mes impulsions homicides.

Jusqu'à présent, nous étions sous une bonne étoile. Mais ici, dans ce Nord désolé, la neige réfléchiée par la Lune et soulevée par le vent éclipse les étoiles. Nous pataugeons dans l'obscurité. La douceur de la confiture aux fraises servie à l'hôtel chaque matin avec toasts, œufs et bacon a vite fait place à l'amertume de la déconfiture.

Nous décevons. La presse exacerbe les passions et on nous accuse d'incompétence. Nous sommes des abrutis, des incapables qui ne sont pas fichus d'arrêter un meurtrier fou qui se moque d'eux. Fous aussi, mais d'inquiétude, les parents prennent leurs enfants en otage. La province est en état de choc.

VI

Viviane Tanguay aspire son café du bout des lèvres, puis le boit à petites gorgées fumantes en fixant le vide qui la sépare momentanément de sa cuisine. Les garçons sont revenus tôt de l'école, alors que la tempête de neige d'octobre annonciatrice d'un hiver rigoureux fait rage et que les routes sont bloquées. Son mari est retenu au bureau, mais tempête ou pas, elle en a l'habitude. Il s'attarde souvent au bar de l'hôtel et rentre tard. Lorsqu'il se glisse dans leur lit, elle fait semblant de dormir. Elle n'aime pas sentir son corps près d'elle et a horreur de l'organe quémandeur qui, parfois, palpète contre sa cuisse. Pour elle, l'amour conjugal est devenu une corvée qu'elle tente à tout prix d'éviter. Heureusement, son mari est de moins en moins intéressé par le sexe. Entre eux, le désir s'est éteint insensiblement, la passion cédant la place à une sorte d'amitié placide et confiante. Elle n'est pas malheureuse. Ses fils sont bien vêtus, bien nourris, ils sont entrés dans l'adolescence normalement, sans éclat, ils jouent au hockey, réussissent à l'école et pratiquent la guitare sur la musique d'Elvis Presley. Ce sont des garçons moyens issus de la classe moyenne. Bref, une famille sans histoire, comme il en existe des centaines.

Charley et René Tanguay aiment les filles et le rock and roll. Dans le garage inoccupé de leur maison – leur père préfère garer sa voiture dans l'allée – ils ont aménagé une piste de danse sur le ciment usé. Un tourne-disque, deux fauteuils troués, quelques vieilles chaises et une boule miroitante rescapée d'un bar de danseuses fermé par les autorités complètent le décor. Deux ou trois fois par semaine, après le souper, le garage se remplit de filles et de garçons. Jeans serrés et tee-shirts blancs (les logos snobs couvent encore dans les limbes du matraquage publicitaire), ombres de moustaches et de rouges à lèvres, eaux de Cologne et parfums bon marché, cheveux brylcreemés en queue de canard ou crêpés en nid d'abeilles, l'adolescence y bat son trop-plein en toute innocence. Flavien Napesh a bien envie d'y aller, mais la couleur de sa peau et l'indifférence des Blancs – plus amère encore que l'hostilité – l'en empêchent. Invisible à leurs yeux, leur refus d'un regard le réduit à néant.

Au seul restaurant de la place, assis à la table du fond, il joue avec sa cigarette pour dissimuler son embarras. À la dérobée, il les regarde rire et se taquiner. Parmi les filles plus délurées que les garçons empêtrés dans leur corps maladroit, il a remarqué Élisabeth dès son arrivée au village. Plus grande que les autres, elle ne taquine pas et rit peu. Elle ressemble à un oiseau exotique venu du soleil, égaré dans l'immensité glacée du Nord. Distante et distraite, ses pensées sont ailleurs. Elle le regarde, mais sans le voir. Comme un chasseur transi à l'affût, il la contemple longuement à son aise et revient bredouille, cachant son jeune amour dans sa gibecière. *Je veux te capturer dans mes rêves et saisir le bâton de parole des sages pour te dire que je t'aime. Entends les soupirs de l'air écorché aux branches des grands conifères, la plainte brûlante du feu prisonnier des étoiles, les pleurs de l'eau divaguant sur le rivage, la douleur de la Terre à genoux devant ta beauté. Entends-moi.*

VII

Après l'école, Flavien sert au bar de l'hôtel, où les travailleurs du chemin de fer mènent grand train et jettent par les fenêtres leur argent durement gagné à tracer, à coups de pioche et de dynamite, une raie grise dans les cheveux touffus de la forêt. On y discute ferme de la prospérité promise par l'échappée de la côte vers le Labrador, là où les mines de fer valent leur pesant d'or.

Il se sent bien dans la chaleur et la fumée, dont l'odeur âcre se mêle à celle de la sueur de ces hommes rudes et courageux qui ont quitté femmes et enfants pour arrondir les fins de mois et les ventres creux. «Faut d'la mangeaille pour la marmaille!» rigole le grand Jos en tapant sur l'omoplate de son ami Arty, rond de taille et court sur pattes. On les appelle Mutt and Jeff et comme eux, ils boivent, jouent aux cartes et se font attraper par leurs femmes lorsqu'ils retournent à Chicoutimi avec plus d'argent sur leurs tempes que dans leurs poches. Dans l'entrechoquement des verres, ils s'apostrophent et surenchérissent sur l'embâcle monstre du printemps dernier, le bûcheron mutilé par un enragé à Matamec ou sur les deux travailleurs morts étouffés sous un chargement de minerai de fer. Ils parlent aussi de la belle de Gallix, Madeleine au jupon de laine, ouvertement convoitée par tous. Parfois ils se chamaillent et se battent à coups de gueule et de poing. Les bagarres n'étant pas tolérées dans l'hôtel, les taureaux en furie sortent dans la rue pour s'encorner, beuglements emportés par les vents arctiques.

VIII

Charley Tanguay est le boute-en-train de la classe. Il parle fort et rit encore plus fort, convaincu de son pouvoir de séduction malgré ses dents irrégulières, sa voix rocailleuse et ses boutons en éruption, minuscules volcans sur sa face lunaire. Il ne doute de rien. Toujours premier à dévaler les pentes les plus raides, à grimper aux arbres les plus hauts et à défier la mort au volant, il règne en maître sur ses camarades. Il impose ses volontés et exige l'obéissance. Rien ne lui résiste, sauf Éliisa.

Je me souviens d'un dimanche, quand j'avais dix ans; une cousine – la fille d'oncle Marcel-venu-de-Tadoussac – nous a rendu visite. En sortant dehors avec elle, j'ai découvert le magnétisme exercé par les «nouvelles» auprès des garçons. Les «anciennes» perdent instantanément leur lustre au côté de ces diamants scintillants qu'ils vont enchâsser dans leurs rêves. L'Étoile du Sud, limpide et sans défaut.

L'arrivée d'Éliisa a causé cet émoi. Inconsciente de sa beauté, elle danse tous les jeudis sur le ciment lisse du garage des Tanguay. Sage et pudique, les seules caresses qu'elle accepte sont celles des miroirs de la boule clinquante de feu le bar de danseuses. Charley fait le beau et se pavane en vain, désarmé devant l'indifférence de celle qui désormais occupe toutes ses pensées. Il rit et parle plus fort à l'école, et s'il multiplie ses exploits téméraires et ses imprudences au volant, c'est pour secouer sa princesse assoupie. Pour qu'elle se réveille enfin. *Regarde-moi. Je suis là. Je t'aime.* Mais elle ne le voit pas.

Un soir, en passant devant l'hôtel, elle aperçoit Flavien jouant d'adresse entre les tables jonchées de mégots et de bières. Tenant en équilibre verres et bouteilles, il se déplace d'un assoiffé à l'autre avec l'agilité d'un tigre du Bengale, comme celui de son livre «Contes et légendes de l'Inde».

Avec la permission de ses parents – ils habitent au centre-ville, proche de l'église – elle va souvent chez Agnès après le souper. Au retour, elle ralentit devant les maisons éclairées aux fenêtres impudiques. Un étrange réconfort l'envahit à la vue de ces tableaux fugitifs accrochés sur les murs sombres des maisons qui longent la rue. Des pans de vie volés à l'intimité d'inconnus. Elle évite de passer devant les maisons de ses amis parce qu'elle sent confusément que ce serait malhonnête. Mais en passant devant l'hôtel, elle s'attarde et écoute, comme aux premières loges d'un cabaret western, les rires arrosés mélangés aux notes éraillées d'un piano qui persévère. Nez contre la vitre, elle se demande: Qui sont ces hommes? Quelle est leur vie? De quoi parlent-ils? De qui sont-ils aimés?

Dans sa chambre d'adolescente jalousement gardée dans l'enfance par sa mère, elle pense à ce garçon musclé et souple comme un élan. Elle revient tous les soirs pour le contempler, biche inapprivoisée prête à fuir s'il levait les yeux. Mais il ne la voit pas.

IX

C'est l'anniversaire de René, le frère de Charley. Toute la bande est au restaurant, attablée devant une pile de *hot-dogs relish-moutarde* et de *cheeseburgers* bourrés d'*onion rings*. Comme d'habitude, ils rient et se taquent et comme d'habitude, Élisabeth est distraite. Elle couve des yeux le garçon brun qui, à la table du fond, regarde tomber de gros flocons qui lui rappellent ceux qui se déposaient sur sa langue comme des hosties quand il était petit. Charley ressent une vive douleur. La pointe acérée de la jalousie vient de s'enfoncer dans ses entrailles.

X

Mutt and Jeff aiment bien Flavien, le jeune garçon vaillant et discret qui les sert au bar de l'hôtel. Un jour, alors qu'ils se rendent au bowling, la seule distraction du coin, ils insistent pour qu'il les accompagne. Un Indien chez les Blancs, ce n'est pas habituel, mais celui-là fait partie de leurs envolées enivrées et de leurs naufrages quand ils sombrent en larmes dans leurs verres. Témoin de ces heures intimes, il est comme leur fils. Pour Flavien, leur amitié est une sorte de rédemption. Elle le rapproche d'Élisa qui vient souvent le samedi ou le dimanche jouer avec ses amis. C'est dans l'atmosphère joyeuse et bruyante d'une partie de quilles qu'ils échangent, de loin, leur premier sourire.

XI

Maintenant, le soir, quand Éliisa regarde par la fenêtre du bar de l'hôtel, Flavien la voit. Il continue à valser autour des tables, mais lance de temps en temps un regard furtif vers sa biche, qui n'a plus envie de fuir.

Il a eu l'audace de lui adresser la parole et si elle lui a répondu timidement, il a vu dans ses yeux la pâle lumière de la Lune, la transparence de sa nature douce et sereine et l'embellie inespérée de sa confiance. Il a eu l'audace de l'embrasser.

XII

Charley et René Tanguay font une *ride* dans le char de leur père. C'est le sport du dimanche. On circule, on flâne, on flirte et on tourne en rond à vingt à l'heure sur quatre roues. Quand on a réussi à pêcher une ou – ô bonheur – deux filles, la vitesse monte en flèche. Matamore au volant, Charley fait le paon. Il ébouriffe ses plumes, il pouffe et glousse. Plus réservé, René se cale sur le siège arrière et, yeux en boules de loto qui lui promettent le gros lot, il évalue sa belle du jour. Les *rides* finissent généralement au restaurant, devant un *sundae* aux fraises ou au caramel, ou un *milkshake* au chocolat. Le jukebox lumineux hurle les ballades des Beatles pendant que les garçons et les filles s'époumonent pour s'entendre. Mais la faconde de Charley se dégonfle subitement, comme un ballon d'anniversaire crevé. À la table du fond, Flavien n'est pas seul. Il est avec Élisabeth, qui lui caresse la main. Ils se regardent sans entendre le vacarme qui les entoure, tout comme ils n'entendent pas la détonation du cœur de Charley qui vole en éclats.

XIII

Flavien est Montagnais. Né à Natashquan, une réserve autochtone située sur le golfe du Saint-Laurent, à 336 kilomètres à l'est de Sept-Îles, il déménage à l'âge de quinze ans, avec ce qui reste de sa famille, à Moisie, où son père est agent de sécurité à la base de radar canadienne.

«Je m'en vais moisir à Moisie», avait-il lancé à ses amis en ricanant. Mais il avait beau crâner, il avait le cœur en morceaux. En ce lieu où l'on chasse l'ours, un ours s'était vengé, lui arrachant brutalement sa mère qui revenait du comptoir de pêche avec la morue du souper. Deux de ses petites sœurs étaient mortes en bas âge. Ne restent que son père, son frère Simon et lui – trois êtres taciturnes et fiers, tranquilles et patients. Peu de paroles sont échangées autour de la table. Ils observent un rituel muet, toujours le même – le matin, pain et viande séchée, et le soir, soupe au poisson, à l'ours ou au caribou, et patates cuites dans un grand chaudron en fonte suspendu dans la cheminée. Pour finir, des airelles, des bleuets ou un bol de chicoutés mélangées à l'huile de phoque. Flavien aime le goût légèrement acide de ce fruit de feu inconnu des Blancs, comme lui défendu par le bouclier laurentien hérissé de pins gris, de bouleaux blancs et d'épinettes noires.

XIV

À Sept-Îles, il y a peu d'habitants. Sur la place publique, tout le monde se connaît, mais à l'intérieur des habitations, d'autres histoires s'écrivent et se vivent. Dans l'une d'elles, il y a le désespoir de Marie Boileau, l'hébétude de Fernand, qui refuse de croire à la mort de sa sœur, et la rage folle et violente de Sylvain, le père d'Élisa. Comme les Napesh, ils observent un rituel muet mais imposé, sans tranquillité ni patience. Leur silence est enfermé dans une douleur irradiante, intolérable comme une rage de dents, et insupportable comme un couteau remué par le souvenir dans une plaie béante qu'ils savent inguérissable.

XV

Cécile et Barthélemy Gagnon gambadent le long du golfe, gouttes gelées au nez et joues rougies par le froid. Ils ont l'habitude des hivers polaires et, bien enfoncés dans leurs anoraks et capuchons matelassés, ils se bourrent les poumons d'air pur et la tête d'histoires épeurantes qui glacent le sang. Ils sont nés à Val-Marguerite, à 30 km de Sept-Îles, et depuis toujours, les bourrasques de vent bercent leurs rêves. Ils nagent dans la neige opaque comme les poissons dans l'eau saumâtre de la mer.

Aujourd'hui, l'air est lumineux comme du cristal. Le long de la plage, les monceaux de neige forment de hautes dunes ouatées, parfaites pour l'escalade et les glissades en **traîne** sauvage. Les enfants aiment y construire des forts pour se battre contre des Indiens imaginaires ou des labyrinthes de glace qui ouvrent sur l'étendue de leur vaste imagination. Mais dans quelques minutes, Cécile et Barthélemy vont tomber dans l'abysse sombre de la réalité.

Le rouge d'un chandail à demi enfoui dans la neige accroche leur regard. Ils courent d'abord vers cette tache insolite, puis ralentissent, effrayés à la vue de ce qui leur semble une main violacée. Cécile refuse d'aller plus loin, tandis que Barthélemy, plus hardi, s'approche lentement. Il s'arrête et reste debout, sans bouger, pétrifié. Cécile se met à pleurer et lance:

— Barty, reviens! J'ai peur!

— Faut aller à la maison! ordonne Barthélemy en la rejoignant à la course. Viens-t'en, vite... cours plus vite!

Cécile pleure à grands cris en courant derrière son frère qui ne l'attend pas. Heureusement, leur maison est l'une de celles qui, juchées au bord du fleuve, perdurent contre blizzards et rafales. Comme leur mère, elle n'est jamais loin.

— Maman! Maman! crie Barthélemy en faisant irruption dans la cuisine. On a trouvé une fille morte sur la plage!

La vie insouciant des Gagnon vient de prendre fin. Édouard et Lysiane vont faire le vœu d'occire l'assassin et pendant de longs mois, Cécile et Barthélemy n'iront plus jouer sur la plage.

XVI

La Côte-Nord exerce sur moi une fascination singulière. Zef, ma grande sœur, était montée jusqu'à ce ciel étincelant et pur, apatride sous son dôme indigène, pour fuir l'espace couvert et menaçant qui la suffoquait. Elle aimait ce pays, sauvage comme sa nature et aussi désert que son âme.

Assise sur un rocher au bord du golfe, je me sens proche d'elle. Ma Zef, complice malgré elle, violente de tête, mais si douce de cœur. Le vent que j'aime, celui qui ne viole pas, caresse mes souvenirs. Un instant de paix rarissime.

Prisonnier d'une glace épaisse couverte d'une étendue blanche sillonnée de traces d'animaux plus humains que celui que nous recherchons, le fleuve me confie ses vagues à l'âme. *Saint-Laurent de mon cœur, j'aurai peut-être un jour encore besoin de toi. Ne t'agite pas. Tu as beau cracher, rugir et te rouler à mes pieds, tu n'as aucune prise sur moi. Tu es l'empereur des ondes, mais je suis la souveraine des neiges.*

Ma traversée fatale continue.

XVII

Une troisième victime a fait surface sur la plage Val-Marguerite. Elle était la fille d'un technicien qui travaille au barrage de la rivière Sainte-Marguerite et la petite sœur de la belle de Gallix. Avec ses cheveux et ses yeux dorés, Céline était belle, elle aussi. Elle fréquentait la même école que Félicie.

XVIII

Une vague de froid chasse le brouillard et le ciel dégorge son trop-plein d'eau gelée qui, telle une marée montante, se jette dans les cours et les rues. Les bancs de neige grossissent, s'accrochent aux gouttières et grimpent sur les toits. Aux rez-de-chaussée, les fenêtres ont perdu la vue. La mer blanche est haute. Lorsque le vent se lève, elle s'agite et se change en tornades passagères qui mugissent, sifflent et se lamentent aux arbres privés de feuilles et d'oiseaux.

Je marche lentement jusqu'au village. Ici, les maisons sont en bois et certaines sont dangereusement proches de la berge. Obstinées et dures, elles défient les vents et les grandes marées. Ce sont celles que je préfère. GG et Victor m'attendent au poste de police à l'hôtel de ville. J'ai besoin d'un café bouillant.

XIX

Un appel téléphonique retient l'attention de mes collègues. Anonyme, voix masculine déguisée mais persuasive. Le jour de l'An, un homme a été vu sur la route, vers deux heures de l'après-midi, près du lieu où on a trouvé le corps d'Élisa. D'allure jeune, visage caché par le capuchon de son anorak noir, il marchait vers une vieille Ford deux tons bleu et blanc garée au bord de la route. Malgré l'insistance de GG, l'informateur refuse de venir nous rencontrer. En déficit d'arguments, GG le prie de réfléchir et de rappeler plus tard s'il a de nouveaux renseignements à nous communiquer.

Des vieilles Ford deux tons bleu et blanc, il n'y en a sûrement pas des milliers dans la région. Enfoncés dans nos tuques et nos mitaines, nous nous engageons sur une voie encore blanche, ne sachant pas encore que la pire des noirceurs viendra écarteler et taillader notre amitié.

XX

Nous allons patrouiller la Côte-Nord, de Baie-Comeau à Schefferville. Nous commençons d'abord par interroger les propriétaires de Ford deux tons bleu et blanc de Sept-Îles et des environs. C'est une voiture populaire. Comme il en est des vêtements, des coiffures et des radios portatifs qui jouent partout à tue-tête, il y a des modes qui s'installent ici, jusqu'à l'arrivée, toujours tardive, des prochaines. L'afflux des gens de la ville, attirés par les emplois lucratifs offerts par l'Iron Ore Company of Canada et les mines Wabush, contribue certainement à ces engouements passagers.

Une vingtaine d'élus vont recevoir notre visite. Nous interrogeons d'abord trois habitants permanents de Sept-Îles et examinons minutieusement leur voiture. Puis vient le tour des travailleurs du chemin de fer et des employés de la base de radar et de la centrale hydroélectrique de Sainte-Marguerite. La veille du jour de l'An, la plupart étaient avec leur famille ou des amis, alors que d'autres se trouvaient au travail. Trois avouent qu'ils étaient seuls chez eux, deux grippés et un déprimé. Vieilles et moins vieilles, les Ford examinées se taisent. La voix déguisée ayant mentionné qu'il s'agissait d'un homme d'allure jeune, nous avons également interrogé les fils en âge de *rider-avec-le-char-du-père*. Puis nous retournons voir les familles des victimes pour tenter d'établir un lien entre les jeunes filles. Nous cherchons une piste.

XXI

Devant quelques bières, au bar de l'hôtel, nous dévorons un club sandwich au poulet couvert de mayonnaise Kraft. Un jeune homme conduisant une vieille Ford deux tons bleu et blanc, vêtu d'un anorak noir, traces de bottes de chasse sur les lieux; tout ça jumelé au silence obstiné de Flavien... je n'ose y penser. À plusieurs reprises, nous avons vu ce dernier conduire une voiture de ce modèle.

Depuis la découverte du corps d'Élisa, il s'est enfoncé dans un sombre silence que même Mutt, son mentor, est incapable de rompre. Ce jeune Indien exclu, confiné à un éloignement teinté de mépris, serait-il un monstre assoiffé de vengeance?

— Mais la voilà, la piste! s'écrie GG.

— GG, tu es génial! réplique Victor qui aussitôt, sort de son apathie. Il était amoureux d'Élisa. Elle l'a peut-être repoussé, comme sans doute les autres filles. C'est évident!

Je m'insurge:

— Oh, hé, les gars! Vous sautez aux conclusions trop vite. Pourquoi ne pas le condamner tout de suite, tant que vous y êtes!

— On sait bien, toi, ton petit Flavien... Faudrait pas arracher une seule plume de sa tête de sauvage.

— Victor, tiens ta langue. T'as pris trop de bière.

— Il n'y a qu'à aller sur la réserve pour voir jusqu'à quel point ils sont dégénérés, persiste Victor. Toujours saouls! Les enfants se promènent nu-pieds, morve au nez...

Je suis indignée. Ma moitié rouge s'enflamme et je sors mon tomahawk.

— Victor, tu vas trop loin! Comme morveux, tu es champion. Et les Blancs, je suppose qu'ils ne boivent pas? Qu'ils n'ont pas d'enfants barbouillés dans leur cour? Quel idiot!

— N'empêche que je pense que ton Flavien a quelque chose à voir dans tout ça, s'entête Victor. Il les connaissait, ces filles qui lui lançaient à peine un coup d'œil. Il se sentait écarté, méprisé. Quel meilleur motif peux-tu trouver, Lili de mon cœur? Défends-le si tu veux, mais moi, je vais y regarder de plus près, que ça te plaise ou non. D'ailleurs, nous avons déjà des indices.

XXII

Sylvain Boileau et Eddy Gagnon sont de grands amis. Ils se sont rencontrés à l'inauguration de la nouvelle église Sainte-Marguerite de Gallix, la première ayant été détruite par un feu de forêt. Eddy a initié Sylvain à la chasse et à la pêche. L'été, ils descendent en canot le rapide du Grand Portage à l'embouchure de la rivière qui, long serpent aux écailles argentées, louvoie entre les sapins avant de piquer vers le sud pour rejoindre le Saguenay. L'assassinat d'Élisa les a rapprochés.

Sylvain ne s'incline pas devant la mort de sa fille. Après la consternation et l'horreur, une rage brûlante et corrosive creuse en lui une plaie qui s'envenime et suppure une haine fortifiante sans laquelle il mourrait. Incapable d'endormir sa douleur, il parcourt les rues jusque tard dans la nuit, élaborant le lent supplice que sera sa vengeance. Avec l'énergie féroce de son désespoir, il veut désosser, découper et hacher l'ignoble boucher. Mais voyez-vous, la vengeance, c'est mon domaine. Je ne vais pas le laisser tomber dans un piège illusoire. À son tour, il serait victime d'une justice inflexible et sans pitié qui le priverait de sa liberté.

XXIII

L'hiver, à Sept-Îles, la nuit opaque fait souvent place à des jours ambigus. C'est ce qui se passe dans notre tête. Nous sommes anxieux et perplexes. On a trouvé le collier de cuir perlé de Flavien près du corps de Félicie dans un boisé qu'il connaît bien et au poignet d'Élisa, une lanière de cuir faisant la paire. Je me refuse à le croire, mais tout pèse contre lui et nous devons nous fonder sur des preuves concluantes. «Allons-y prudemment», répète GG. Nous ne voulons surtout pas déclencher un conflit racial. Malgré les certitudes de Victor qui a joint la meute ayant déjà jugé et condamné Flavien, j'insiste pour continuer à envisager toutes les possibilités.

Une cabale implacable menée contre Flavien par Sylvain Boileau et les Gagnon prend feu et attise la haine. «On a vu son auto sur la route quand il a jeté son corps dans la neige. Il les a tuées parce qu'il ne pouvait pas les avoir. Pas de doute, c'est lui!» Telle une tumeur maligne, la rumeur insidieuse enfle et se répand d'une oreille complaisante à l'autre.

XXIV

En ce mois de janvier, le village en proie au fanatisme raciste est enveloppé de brouillard. Faussement poétique, il cache sa vraie nature sous un tableau impressionniste aux demi-teintes vaporeuses. Ce charmant trompe-l'œil ne m'impressionne pas. Secret et obligeant, il abrite sous bien des toits des cœurs secs, des sans entrailles et des brutes sans mot dire ni maudire. Je le regarde méchamment. Prudente, je m'interdis de laisser deviner les pensées homicides qui me bourrent le crâne.

XXV

GG, Victor et moi, bien malgré moi, emmenons Flavien au poste de police pour l'interroger. Il est amaigri et sous l'ombre de sa peau, une pâleur terreuse transparait. Après la mort d'Élisa, il a cessé de servir au bar de l'hôtel, où j'avais rencontré ce garçon sérieux, estimé de tous ses clients. Mutt and Jeff ont tenté de l'approcher, mais en vain. Enfermé dans un silence lointain, il ne répond pas à nos questions. Je l'adjure.

— Flavien, nous avons besoin de savoir où tu étais la veille du jour de l'An. Tu dois avoir confiance en nous. Parle, Flavien, je t'en prie, parle!

Tête baissée, il reste immobile, rigide, comme mort. Je sais qu'il ne parlera pas et j'en suis accablée. Comment peut-il se laisser accuser sans se défendre? Nous avons interrogé son père et son frère Simon, mais eux aussi se taisent. Pourquoi?

Ne leur fais jamais confiance, Flavien. Jamais!

Le témoignage anonyme n'est d'aucune utilité. Il nous faut de vrais témoins. Les compagnes des victimes nous confirment qu'Élisa et Flavien se voyaient souvent, mais elles ne l'ont jamais vu avec Félicie et Céline, qu'elles connaissaient à peine. Faute de preuves, Flavien est relâché mais à la sortie, la foule se presse, menaçante. Les injures fusent et les poings se lèvent: «Sale Indien, on aura ta peau!» Bousculé, mal protégé par nous, Flavien reste impassible sous les insultes et les crachats. Repoussant les plus acharnés, nous l'embarquons dans notre véhicule et le ramenons chez lui.

XXVI

Enfin, un témoin se présente: Charles Tanguay. Il a reconnu Flavien le matin du jour de l'An, alors qu'il regagnait la Ford bleu et blanc de son père sur la route, précisément là où on a trouvé le corps d'Élisa. Il était agité et jetait de rapides coups d'œil autour de lui pour s'assurer que personne ne l'avait vu.

— Que faisais-tu sur cette route, Charles?

— Je m'en allais à la messe.

— Seul?

— Oui, j'étais en retard et j'ai pris l'auto de mon père.

GG étudie attentivement son comportement, pendant que Victor ne peut retenir un sourire triomphant.

«Enfin, ses yeux me lancent-ils, le crois-tu, maintenant, que c'est lui?»

Ma tête confirme que les indices et le témoignage de Charles Tanguay sont accablants. Mais je sens dans mes tripes que Flavien n'a pas commis ces crimes. Triste, je regarde GG et Victor se rendre chez les Napesh pour l'arrêter. Une fois au poste, le pauvre se couche, grave et serein, sur le lit étroit de notre cellule de fortune. Je dois faire quelque chose... Mener ma petite enquête en sourdine.

XXVII

Je ne crois pas en Dieu, vous le savez déjà, mais quelques jours après l'arrestation et la mise en accusation de Flavien, je reçois la visite d'un ange. GG et Victor étant allés faire leur compte-rendu à nos supérieurs de la Sûreté à Montréal, je suis seule au poste. Une femme est assise sur l'une des chaises peu confortables qui, comme ceux qui y travaillent, s'usent petit à petit dans des bureaux confinés où la fumée de cigarette passe à tabac sans discernement témoins et criminels. J'ai peine à voir son visage, caché par la fourrure qui borde le capuchon de son manteau de drap gris qu'elle refuse d'enlever. Elle se présente, Viviane Tanguay, et me fait part de ses doutes. Georges, son mari, a depuis quelques mois un comportement étrange. Il s'enferme dans son bureau et s'enivre tous les soirs. Ce comptable si calme et compatissant est devenu violent, brutal, et collectionne tout ce qui paraît dans les journaux au sujet des petites filles assassinées. De plus, il a participé activement aux intrigues contre Flavien et s'est réjoui de son incarcération. «Ce gibier de potence n'a que ce qu'il mérite!», a-t-il affirmé. La femme ajoute qu'elle a vérifié ses allées et venues et qu'il était absent les jours où les assassinats sont survenus. Un soir, elle a fouillé dans les tiroirs de son bureau pour essayer de comprendre ce qui se passait. Ce disant, elle dépose un bracelet d'argent orné d'un cœur sur lequel le prénom Céline est inscrit.

— Mais ce n'est pas tout, me dit-elle. En ouvrant le coffre de l'auto de mon mari pour y déposer mes provisions, j'ai senti une drôle d'odeur. J'ai pensé qu'un fruit ou un légume était resté coincé quelque part et avait pourri. J'ai donc tout enlevé pour nettoyer et en soulevant le tapis, ça sentait tellement mauvais que j'ai vomi. Le fond était rempli de taches sombres. J'ai remis le tapis à sa place sans rien dire à Georges et j'ai décidé de venir vous voir.

Eh bien, voilà! S'agit-il de la vengeance d'une épouse abandonnée et frustrée, ou est-ce que l'assassin que je cherche vient de me tomber tout cuit dans le bec? Je demande à Madame Tanguay de garder le silence au sujet de notre entretien, de ne confier ses doutes à personne, et je la prie de m'informer sur tout ce qui pourrait lui paraître suspect. La voilà, ma petite enquête en sourdine!

XXVIII

Après la visite de Viviane, par moi gardée illégalement confidentielle, j'ai approché Georges Tanguay au bar de l'hôtel où, d'un soir à l'autre, sa consommation d'alcool va crescendo au son du piano. Puisque nous sommes apparemment devenus amis, je m'assois au comptoir avec lui. Amical et sympathique, il est chiche de confidences mais riche en anecdotes sur Sept-Îles et ses environs. Désormais, il me guette du haut de son tabouret usé par le fessier des gars de chantier et des autres habitués. Il me salue, me sourit, me fait confiance... Je l'ai dans ma poche. GG et Victor rigolent, car ils croient que j'ai le béguin pour lui. Ils peuvent toujours rire. Désormais, je ne suis plus fidèle qu'à moi-même. J'ai fait analyser en douce les taches de sang trouvées dans le coffre de la voiture de Georges et le laboratoire a confirmé qu'il s'agissait bel et bien du sang d'Élisa et de Félicie. Viviane m'a également autorisée à fouiller le bureau de son mari où j'ai trouvé des magazines de crimes commis contre des adolescentes ayant en marge des notes révélatrices écrites par mon suspect. J'ai confirmé qu'une bague en argent ornée d'une améthyste trouvée dans la poche d'un de ses vestons appartenait à Élisa. Plus aucun doute, c'est lui. Il suffira à mes chers collègues de corroborer les derniers détails.

XXIX

Je rôde autour de la tanière du loup-garou. La cuisine est faiblement éclairée et je vois Viviane aller et venir, dresser la table et parler à l'un ou l'autre de ses fils: «As-tu fait tes devoirs? Dépêche-toi, on va souper bientôt!» Le bon père de famille n'est pas encore arrivé. Il doit se demander pourquoi je ne me suis pas rendue à notre rendez-vous quotidien, pour lui toujours teinté d'espérance. «Peut-être que...», se dit-il sans doute. Ce matin, je me suis dit: *fillette, fillette, c'est pour ce soir!*

Entendant le moteur de sa voiture, je l'attends devant la porte du garage.

— Allo, Georges. Je n'ai pas pu aller au bar. Excuse-moi, mais il faut absolument que tu viennes avec moi. Je suis dans la mélasse. J'ai fait une bourde et j'ai besoin que tu m'aides. Je t'expliquerai en route.

Georges-Prince-Vaillant accepte et me suit en titubant, sans méfiance. Bien sûr, il ne sait pas encore que je sais. Je le fais monter dans ma voiture de police et je lui explique la situation.

— Dans un boisé, j'ai trouvé le corps d'une autre petite fille.

Le loup-garou me jette un coup d'œil visiblement surpris. Il semble abasourdi.

— Une autre fillette assassinée? questionne-t-il. Mais pourquoi venir me chercher? Je n'ai rien à voir avec ça!

— Oui, mais je ne t'ai pas tout dit. Viens, tu vas comprendre.

Abruti par l'alcool, mais surtout piqué par la curiosité (qui peut bien avoir tué cette fille?), il accepte de me suivre. Je le conduis dans un chemin de neige débouchant sur un sentier menant à une clairière au creux de la forêt et je marche à sa suite. La nature se tait, approuvant d'instinct ma sentence. Je n'entends que le sourd craquement de nos pas.

Hésitant, Georges se tourne vers moi. Dans son regard incertain, je vois poindre la panique.

— Qu'est-ce qu'on fait ici, Lili?

— Tu ne devines pas, Georges?

Grâce à l'habileté que j'ai acquise dans le monde du crime, je place rapidement ses bras derrière lui et lui passe les menottes. Je le bâillonne avant même que le cri qui étranglait sa gorge ne trouble le silence, puis, matraque au poing, je l'assomme.

Je retire ma canadienne, mes gants et ma chemise. Je ne sens pas l'hiver, car l'éther froid me chloroforme. J'enlève les menottes et j'arrache ses vêtements. Comme ses victimes, il sera nu dans la neige. Je menotte ses poignets et ses chevilles, et je saisis le couteau bien affûté par mes soins. Tout comme les fillettes, son corps sanglant portera une signature ponctuée d'entailles et de déchirures. Le voyant reprendre lentement conscience, je lui rappelle le supplice qu'il a fait subir à ses victimes. L'animal piégé se tord, se convulse et vomit ses boyaux. Va-t-il mourir étouffé avant l'hallali? Je dois faire vite. Comme elles, il va connaître l'horreur. *Vas-y, fillette, vas-y!*

Dès que j'enfonce le couteau, le sang d'encre coule et barbouille la neige blanche. Je gratte et j'imprime en creux des voyelles pour ce voyou, des signes cabalistiques pour ce maudit. Je taille en majuscules et je noircis en accents aigus. Je quintuple et j'en rajoute, recto verso. Le loup-garou grogne et glapit, mais ses clameurs oppressées se perdent dans l'immensité de ma rage. Bientôt, il n'est plus qu'un sale torchon bon pour la poubelle.

«Hou... hou... hou... je hurle à la pleine lune. Hou... hou... hou... le loup-garou a disparu». Emporté par le canot d'écorce de la chasse-galerie, il se dirige avec le diable droit vers l'enfer.

Mais qu'est-ce que j'entends? Est-ce le vent? Un murmure à peine audible... À moins que ce ne soit un courant d'air. J'avance prudemment jusqu'au chemin de neige où ma voiture se voit à peine dans le brouillard de la nuit. Des traces de pas qui ne sont ni les miens ni ceux de Georges mènent jusqu'au sentier. Au loin, j'entends le ronronnement d'un moteur. Un frisson me parcourt l'échine. Est-ce le froid? Cet endroit est pourtant retiré et peu fréquenté. Même que le soir, il est désert. Je l'ai choisi avec attention. Pendant deux semaines, je m'y suis

rendue tous les soirs après le souper avant de prendre ma décision. Allons, Lili, secoue-toi! Tu n'as laissé aucun indice. Matraque, bâillon, couteau et menottes nettoyés dans la neige sont dans mon sac. Avec la neige, j'ai aussi nettoyé mes bottes et mon pantalon. Quant aux vêtements de Georges, ils gisent enterrés dans un banc de neige. J'ai effacé tout vestige de notre passage. Mais le ronronnement d'un moteur à cette heure de la nuit me trouble. *Allons, Lili, tu n'as jamais manqué de courage à ce que je sache. Finis ce que tu as commencé!*

XXX

Je me rends au poste de police où Flavien est endormi dans sa cellule sous une vieille couverture. Je le secoue doucement en lui chuchotant:

— Flavien... Flavien... réveille-toi.

Il tressaille, se frotte les yeux et s'assoit lentement sur le mince matelas qui recouvre son lit. Épuisé, fragile... un enfant.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Lili?

Enfin, il me parle.

— Eh bien, le chat ne t'a pas mangé la langue finalement!

Je m'approche de lui et le fixe droit dans les yeux pour lui dire:

— Une question, Flavien, une seule question: As-tu tué ces filles?

S'il l'a fait, son aveu arrive trop tard. Mais mes tripes ne me trompent jamais.

— Non.

Ouf, je respire! Je lui apporte ses vêtements et ses bottes et lui lance:

— Habille-toi, nous partons pour Natashquan.

XXXI

Je suis crevée. Ma troisième tasse de café réussit à peine à me ranimer. GG et Victor sont furibonds. Ils gesticulent, tournent en rond et s'engueulent. Flavien s'est évadé. Alors que Victor m'interpelle, sa voix suave me rappelle de mauvais souvenirs... Le miaulement gluant d'un chat botté.

— Lili, tu es sûre que tu n'es pas venue ici cette nuit? Tu as l'air très fatiguée. Tu n'as pas bien dormi?

— Et toi, Victor, où étais-tu cette nuit?

— De quoi parlez-vous? questionne GG en nous regardant d'un air surpris. Qu'est-ce que vous mijotez tous les deux?

Pauvre GG... Se doute-t-il que ses collègues abusent de sa confiance?

Le ronronnement du moteur... C'était lui. Jaloux de Georges, Victor épiait mes gestes au bar et me suivait le soir. Il a tout vu et va me dénoncer. Il me nargue, sourit et chantonne. Sans doute pour se venger d'avoir été éconduit un soir, à la sortie du bar, où, d'une voix mouillée par l'alcool, il m'a avoué son désir.

Je lis dans ses pensées fielleuses. *Tu me rejettes, tu me repousses depuis des années. Je ne suis pas digne de toi, ô Lili de mon cœur. Aujourd'hui, je te tiens. Pas dans mes bras, mais comme ça, c'est encore mieux.*

Mon petit Victor, tu ne gagneras pas à ce petit jeu. Je suis plus forte que toi.

XXXII

Ma petite enquête solo a porté fruit. Je remets à GG les preuves confirmant la culpabilité de Georges Tanguay, lui fournis le nom de Viviane qui a accepté de témoigner et la déclaration signée de Charles Tanguay, lequel a avoué qu'il n'a jamais vu la vieille Ford bleu et blanc stationnée près de l'endroit où on a trouvé Élisabeth. Le jeune homme vêtu d'un anorak noir, non plus. Il a tout inventé. Le collier? Quand la foule a presque lynché Flavien à sa sortie du poste de police, il l'a arraché de son cou et l'a jeté dans le boisé où Félicie a été trouvée pour prouver que l'assassin, c'était bien lui.

Alléluia! Flavien, tu es sauvé!

XXXIII

Quelques cabanes de bois mal plantées, une mer de glaciers figés - œuvres fusionnées au hasard par l'eau et le nordet – c'est le désert blanc, la misère noire. La grisaille d'un quotidien qui s'étiolé, privé d'espoir. Jeune arbrisseau malingre mais plein de sève, battu par les vents du large et les grands de la réserve, Flavien a poussé dru et a fini par dépasser d'une tête ses tourmenteurs en herbe. Arbre de pleine bourrasque, élané et endurant, il plie et s'incline sans se soumettre. La fierté de son peuple le soutient. Mais aujourd'hui, Élixa n'est plus. Allongé sur la neige familière, larmes gelées au fond du cœur, il veut finir comme elle dans la blancheur violacée du crépuscule. C'est entre chien et loup qu'il va plonger du barrage Sainte-Marguerite, aux cris indignés des cormorans et des sarcelles qui, d'un coup d'aile, regagnent leurs bancs de galets. Son corps coulera et roulera, brisé par la force brutale de l'eau en furie.

*Chaque pas avec elle sur la terre était une prière.
Le destin s'est écoulé comme le torrent, d'une manière irrévocable. Je retourne
grain par grain au rivage de sable.*

Au pied du barrage Sainte-Marguerite, je reste debout, immobile. Je suis un mirage chancelant effacé par le vent antarctique. En surface, il ne reste qu'un corps sans âme couvert de givre.

Les bonhommes sept heures à neuf heures

Fort Chimo

I

Flavien et son grand frère Simon ont été arrachés à leurs parents à Natashquan, à la tombée de la nuit. Quand ils sont arrivés au pensionnat autochtone de Sept-Îles, ils ont cru qu'ils étaient arrivés en enfer. Dans un étroit lit de bois où Simon pleurait, tête enfoncée dans son oreiller, on chuchotait autour de lui:

— De Auen tshin? (Qui es-tu?)

— De Tanite uetshipanin? (D'où viens-tu?)

Les enfants lui racontaient qu'ils étaient battus, qu'ils n'étaient pas soignés lorsqu'il étaient malades et qu'il y en avait même qui mouraient.

— Quand on parle le montagnais, ils nous frottent la langue avec du savon et ils nous lavent à l'eau de javel pour blanchir notre peau.

Ils étaient dans une prison où on violait sans merci leur identité et leurs droits pour faire d'eux des copies conformes des Blancs.

— Tshekuan ma, pourquoi font-ils ça? demanda Flavien à Simon.

Chaque soir, Flavien courait à genoux vers sa mère, en priant Dieu de le ramener à celle qui saurait le protéger. Mais Dieu se faisait distrait, regardait ailleurs et n'intervenait en rien pour ce petit Indien négligeable. Mais au moins, Simon était là et veillait sur lui.

— Surtout, obéis aux ordres, Flavien. Tu vois ce qu'ils font à ceux qui résistent? Ils veulent nous punir parce qu'on parle innu-aimun. Mais on va continuer à parler notre langue et nous ne serons jamais des Blancs. Jamais, tu m'entends, Flavien? Jamais! Les Blancs sont des hypocrites et des menteurs. Ne leur fais pas confiance. Ils vont nous punir et nous battre, mais il faut résister. Nous sommes des Indiens et nous devons être fiers de notre culture.

Ne leur fais jamais confiance, Flavien. Jamais!

Simon avait alors neuf ans. Il n'était pas grand pour son âge, mais malgré sa délicatesse et sa nature paisible, il était doué d'une grande force d'âme. C'était en éclaireur qu'il mettait en garde et sonnait l'alarme. Pas facile de l'abuser. Mais pour protéger son petit frère, il était prêt à tout. Lorsqu'un des bonhommes sept heures à neuf heures lui avait demandé de le visiter après le souper, Simon savait. Les enfants les connaissaient ces prêtres abuseurs en mal de luxure. Impossible de refuser. Ils étaient maîtres et exécuteurs des œuvres du mal. Simon savait aussi qu'il était le plus fort. Le bonhomme sept heures à neuf heures pouvait flétrir son corps, mais il n'aurait pas son âme. Il avait pactisé avec lui. Il se soumettrait en silence, mais Flavien resterait pour toujours hors des griffes de ces violeurs d'enfants.

Libérés de la prison grise et forts de leur inclination naturelle à survivre, Simon et Flavien n'ont jamais dit mot de leurs maux supportés avec patience et résignation. Ce n'est qu'après la mort de son frère que Simon m'a tout raconté.

Depuis, une colère froide me gèle à cœur fendre. Vous savez sans doute ce que j'ai l'intention de faire...

Une autre mission vengeresse m'attend. *Prépare-toi, fillette!*

II

Simon pleure. Devant lui, les œufs, le bacon et le café refroidissent. Comme lui, je n'ai pas faim. C'est notre dernière rencontre. GG, Victor et moi devons partir pour Québec dans quelques heures.

— Les noms, je veux les noms, Simon.

— Le Père Rolzou était le pire et le Père Paroi n'a rien dit, chuchote-t-il. Je lui avais pourtant demandé de le dénoncer, mais il n'a rien fait.

J'ai un immense mépris pour les complices par omission. Ce sont des lâches. Les mères volontairement aveugles de filles violées à répétition par leur père et qui sacrifient la victime pour protéger leur gagne-pain. Les lécheurs de bottes des célébrités pédophiles qui se taisent et continuent d'encenser l'idole vénérée à qui ils accordent tous les pouvoirs. Et les autres dans les cours d'écoles qui regardent sans intervenir les intimidateurs haineux tourmenter les plus petits ou plus vulnérables qu'eux. À mon fier avis, ce sont des peureux haïssables et des lavettes mollasses, passibles de sanctions pénales au même titre que les bourreaux.

Je pense à Flavien, inhumé auprès des siens à Natashquan, que Simon n'a pu protéger de l'injustice des Blancs et d'un amour brisé.

Les âmes des morts restent là où ils ont vécu.

Lorsqu'il n'y a pas de bruit, pas de vent, on entend les esprits.

Je te laisse avec les tiens, Flavien, mais j'emporte ton esprit avec moi.

III

Après quelques jours à Québec, il est temps de prendre des vacances. Je ne sais pas encore comment je vais exécuter les coupables, mais une semaine devrait me suffire.

Voilà que je suis en route pour l'extrême nord de la province. Le Nouveau-Québec, c'est l'appel de la forêt boréale, de la toundra désertique, des glaciers bleus de froid et des rivières aux Feuilles, aux Mélèzes et de la Baleine, réservoirs abondants de truites, de saumons et d'ombles chevaliers. C'est l'appel des paysages nordiques et des vastes étendues de glace habitées par l'ours noir, l'ours blanc, le phoque, le renard et le harfang des neiges. Vous allez me dire que je m'aventure sur un terrain glissant où je pourrais tomber dans la gueule du loup des plaines. Vous avez sans doute raison. Or, l'appel de ma conscience et de mon devoir est le plus fort. Je dois venger l'enfance déracinée et dévastée de Flavien et de Simon Napesh, et des innocentes victimes de ceux qu'ils appelaient avec angoisse les «bonhommes sept heures à neuf heures».

Quelques jours de recherche m'ont suffi pour apprendre que deux de ceux qui avaient répondu à l'appel de Dieu, les Pères Alphonse Rolzou et Adrien Paroi, ont pris leur retraite, l'un à Fort Chimo et l'autre dans un village esquimau où il continue de catéchiser les non baptisés qui, sans son intervention archangélique, seraient destinés aux limbes éternels. C'est du moins ce qu'il pense. Je me propose d'expédier ces imposteurs en enfer.

IV

Un petit avion gémissant comme une vieille casserole allergique au feu me transporte à Fort Chimo, les trains et les véhicules étant dépourvus de voies ferrées et de routes. Sur fond de toundra bardée de roches, cet ancien poste de traite des fourrures avait d'abord été baptisé par des missionnaires d'un nom signifiant «le repos du pèlerin». On dit aussi que le mot *chimo* «Êtes-vous amis?» était une salutation utilisée par les Esquimaux lorsqu'ils rencontraient des étrangers. Je leur répons: «Oui, je suis votre amie et les faucons pèlerins n'auront pas ici de repos.»

V

Après deux heures de sommeil dans une cambuse qui se prend pour un hôtel mais qui me sert un déjeuner à l'anglaise que je déguste à la française – ni saucisses ni bacon, merci! – je décide de m'adresser d'abord à la mission catholique.

Tablier blanc ceint autour de sa taille épanouie, une Esquimaude répond à la porte. Polie et souriante, elle me prie d'entrer et de m'asseoir dans un parloir meublé de fauteuils honorables assis confortablement sur un parquet brillant dans lequel se reflètent des plantes réjouies préservées du froid à longueur d'année et exposées au soleil à longueur d'après-midi. Sur mon épaule gauche, le diable me susurre à l'oreille: «Ils sont bien servis, ces curés – ils sont traités aux petits oignons mijotés dans le beurre par des femmes autochtones dévouées, cuisinières accomplies et parfaites ménagères – je parie qu'ils n'ont jamais pelé une pomme de terre de leur vie!» Sur mon épaule droite, une voix angélique riposte: «Mais oui, ils ont pelé des pommes de terre pour aider leur mère quand ils étaient petits. Ils ont même passé le balai, tout comme ils ont épousseté, et n'ont jamais hésité à faire les commissions.» Je la fais taire illico.

Un prêtre poli et souriant, sans doute la spécialité de la maison, entre dans la pièce et s'installe en face de moi dans l'un des honorables fauteuils.

— Bonjour, mon Père. Je m'appelle Suzanne Moreau. Je suis journaliste.

Eh oui, pour quelques-unes de mes missions, je dois changer d'identité parce que Lili Saint-Onge est trop connue des forces policières. Mes collègues pourraient en venir à faire un rapprochement entre certaines ordures raides mortes et moi. Victor m'a surpris en pleine action à Sept-Îles et c'est un problème qu'il me faudra régler dès mon retour à Québec. J'ai sur lui des renseignements qu'il voudra garder confidentiels et je sais qu'il ne me dénoncera pas. À malin, maline et demie.

Voyant mon Père froncer les sourcils, je le rassure en poursuivant:

— Ne vous inquiétez pas. Je ne suis pas ici en qualité d'éditorialiste, mais de touriste en vacances. Je dois vous avouer que la tranquillité du village et la beauté de la nature me changent de l'agitation que je vis au quotidien. Ce petit voyage me fera grand bien. Je suis à la recherche des Pères Alphonse Rolzou et Adrien Paroi. On m'a dit qu'ils avaient pris leur retraite ici.

Sans défroncer les sourcils, mon Père réplique:

— Puis-je savoir, Mademoiselle, la raison pour laquelle vous les cherchez?

— La raison est très simple. Je suis en quelque sorte une envoyée spéciale. J'ai une amie belge dont le père, qui est décédé il y a quelques mois, était un grand ami d'Adrien Paroi. C'était à l'époque où il n'était pas encore prêtre. Les deux avaient fréquenté le même lycée à Bruxelles et s'étaient promis de ne pas laisser l'océan qui les séparait éroder leur amitié. Ce grand ami était venu à deux reprises le visiter à Sept-Îles, où il avait rencontré le Père Rolzou. À partir de ce moment, les trois ont échangé une longue correspondance qui, selon mon amie, est inestimable – des centaines de lettres remplies de péripéties et de détails précieux sur la vie dans le Grand Nord du Québec. Le père de mon amie avait l'intention de publier ces lettres, mais la maladie a mis fin à ce projet. Je suis en possession de ces lettres qu'elle m'a priée de leur remettre. S'ils les jugent assez intéressantes, ils pourraient peut-être les publier eux-mêmes.

Mon histoire doit être crédible, car mon Père défronce les sourcils et me fournit les renseignements dont j'ai besoin.

VI

Avant de venir à Fort Chimo, j'ai lu sur la vie des enfants indiens dans les pensionnats autochtones: éloignement des parents, solitude, maigres repas de mauvaise qualité, causes de maladies et de décès, travail excessif, règles abusives et sadisme allant, dans certains cas, jusqu'au nettoyage ethnique.

Il n'en fallait pas plus pour me conforter dans ma révolte et mon désir de châtement. Incapable de les supprimer tous, je vais me concentrer sur le bonhomme sept heures à neuf heures du conte luciférien de Simon Napesh, en m'occupant d'abord du Père Alphonse Rolzou, le premier coupable, qui a choisi de finir ses jours ici. Je sais qu'il a étudié au séminaire de Rimouski et que sa famille habite toujours dans cette ville du Bas-Saint-Laurent.

VII

On ne m'avait pas dit qu'à Fort Chimo, les maringouins sont gros comme des hélicoptères. Affamés, ils vrombissent autour de ma tête et s'infiltrent dans le col de ma chemise et sous les pattes d'éléphant de mon pantalon. Ils me piquent, m'éperonnent, me bouffent toute crue et font bonne chère de ma chair. Ils mangent mes bras qui ensuite me démangent. Affamés sont aussi les mi-chiens-mi-loups qui, lorsqu'ils ne sont pas attelés au traîneau de leurs maîtres trop pauvres pour subvenir à leurs besoins, errent dans les rues et fouillent dans les poubelles pour se nourrir. On les voit par cinquantaines surgir des abris d'infortune où ils se terrent pendant la nuit. Moi qui d'habitude ne crains rien, quand les maringouins et les mi-loups ont faim, j'évite de me promener dans le village, de peur d'être engloutie par les uns ou les autres.

VIII

J'ai l'adresse de mon premier bonhomme. Il habite avec des confrères dans une grande maison de retraite mise à leur disposition par le diocèse de Sept-Îles. De bois et de briques, elle est entourée d'une belle véranda face à la toundra tapissée de mousse et de lichen, manne providentielle pour les caribous migrants qui musardent dans les parages aux mois d'août et de septembre. Dans cette grande maison, on m'accueille cordialement. Mêmes fauteuils honorables, même parquet brillant, mêmes plantes réjouies et sans doute, même servante esquimaude, polie et souriante.

Je suis en face du bonhomme tant haï. Or, il n'a rien du faucon pèlerin, ce rapace asservisseur aux ailes noires déployées sur ses proies. Cheveux vapeur de nuage, yeux bleu de ciel, il semble déjà être au firmament des purs esprits. Mais il n'a ni le passé ni l'esprit pur. Comme les chasseurs du Nord, je dois tendre mon piège avec précaution et prudence.

— Mon Père, je suis ici en qualité d'envoyée spéciale pour un hebdomadaire de Montréal. Nos lecteurs sont fascinés par la vie dans le Grand Nord québécois – ils ont de l'intérêt pour tout ce qui a trait aux Esquimaux et à leurs activités. Comme vous le savez, depuis un certain temps, les phoques, les baleines et particulièrement les ours sculptés à la main dans la pierre à savon font le bonheur des collectionneurs. Le journal veut miser sur cette popularité en publiant une série de chroniques sur les peuples de l'Arctique.

— Mais pourquoi vous adresser à moi?

— Nous sommes intéressés par votre expérience de la Côte-Nord et de Fort Chimo. J'ai appris également qu'un de vos collègues, le Père Adrien Paroi, habite dans un village esquimau. Je suis certaine qu'il nous serait d'une aide inestimable.

À son tour poli et souriant, Père Alphonse demande:

— Prendrez-vous un thé ou un café, mademoiselle?

— Un bon café me ferait du bien.

Père Alphonse sonne une petite cloche et aussitôt, une jeune Esquimaude se présente.

— Apportez-nous du café et des biscuits, Kaya, lui commande-t-il.

Quelques instants plus tard, la table bien astiquée devant nous accueille un plateau garni de tout ce qu'il faut pour se délecter d'un café très chaud, accompagné de biscuits croquants et de sucre à la crème – le tout fait maison, bien entendu.

Sur mon épaule gauche, le diable me susurre à l'oreille: «Quelle belle vie ils ont ces curés. Après les maléfices, ils sont récompensés par les délices de se faire servir. Ils récitent des bénédicités pour remercier Dieu des repas copieux qu'ils vont bouffer, sans remercier la cuisinière, une quantité féminine négligeable».

Sur mon épaule droite, une voix angélique riposte: «Ils ont consacré leur vie à l'évangélisation des Indiens afin de leur ouvrir les portes du paradis. Ils ont quitté père, mère, famille et amis pour servir Dieu. Ne crois-tu pas qu'ils méritent de se faire servir à leur tour, alors qu'ils sont en fin de vie?». Je la fais taire illico.

— Qu'attendez-vous de moi? questionne Père Alphonse.

— Si vous le voulez bien, je voudrais visiter la région avec vous. Vous avez sans doute des histoires captivantes à me raconter. Je voudrais aussi rencontrer le Père Paroi et visiter le village où il réside. Il pourra me parler des us et coutumes des Esquimaux.

Nous prenons rendez-vous pour le jour suivant.

IX

Les habitants des rives arctiques ont un culte pour la nature. Ils la respectent et se gardent de l'asservir ou de la défigurer. Ils s'inclinent également devant la puissance terrifiante des marées de la rivière Koksoak, qui déferle le long des terres sans arbres et des forêts de conifères pour se déverser dans la baie d'Ungava. Les eaux vives de la marée haute m'intéressent vivement. Le fleuve Saint-Laurent n'est pas là pour protester contre mes vilains desseins. *Fillette, la chasse est ouverte!*

X

En dépit de la polyarthrite rhumatoïde qui s'acharne sur son corps, coupe douloureuse à boire jusqu'à la lie tous les jours, le Père Paroi se rend avec joie chaque matin à l'école. Il aime ce village qu'il a choisi pour finir ses jours, pour sa candeur et sa gentillesse, dont il prend plaisir à découvrir les croyances et les légendes bon enfant. Pour lui, ce retour aux sources de la droiture et de l'innocence est salutaire. Il n'aime pas se rappeler son passé qui, de rempli d'espoir, était peu à peu devenu opaque et perturbé. Le sacerdoce ne s'était pas révélé une protection contre les faiblesses et les perversités de l'homme. Longtemps, il avait été déchiré entre sa loyauté envers Dieu et celle envers l'Église qui lui ordonnait le déni, le silence et l'obéissance. Au pensionnat de Sept-Îles, tout ne se passait pas comme il l'aurait voulu. L'enseignement était empoisonné de violences émotionnelles contre l'identité des Indiens et contre l'essence même de l'âme autochtone. Puis, il avait découvert que les violences n'étaient pas seulement contre l'esprit obscur qu'on voulait éclairer, mais aussi, contre le corps foncé des pensionnaires qu'on voulait blanchir. Les sévices se multipliaient pour pâlir la peau, exterminer la langue, les coutumes, et transformer ces enfants sans défense en catholiques dévots purifiés de force et respectueux des préceptes évangéliques, par crainte de brûler en enfer pour l'éternité. Une peur qui allait s'ajouter à l'inquiétude omniprésente des peuples du Nord sans cesse en alerte devant les pièges d'une terre inhospitalière et les dangers d'une nature toute-puissante.

Était-ce le célibat rigide imposé par leur vocation? Une exigence irrépressible comme quand on a soif ou était-ce le manque d'amour? Adrien savait que des rencontres intimes avaient lieu après le souper. Simon Napesh, garçon résolu et courageux, l'avait prié de dénoncer les coupables, et malgré cela, il avait fermé les yeux, sa conscience et son cœur.

On l'avait autorisé à prendre sa retraite prématurément pour évangéliser les Esquimaux dans l'un des villages les plus éloignés d'une civilisation dont il doutait du bien-fondé. Ce qu'il croyait être une pénitence pour racheter son comportement honteux s'était avéré une bénédiction. Jamais depuis son enfance en Belgique il n'avait été aussi heureux. Il acceptait ses douleurs physiques sans chercher à les soulager. Le matin, à l'école, les enfants l'accueillaient en sautant et en criant son nom: «Bonjour, Père Adrien! Comment tu vas, Père Adrien? Content de te voir, Père Adrien!» Ces petits anges boucanés remplissaient de contentement son cœur désormais grand ouvert.

XI

Dans sa tente en peaux de phoques, protégée du froid mordant malgré l'arrivée du court printemps, Ahnah prépare un plat copieux de poisson accompagné de pain banik pour donner de la force à son époux et à son fils avant leur départ en kayak à la pointe de l'aube. Fier pêcheur et chasseur, défenseur des traditions de ses ancêtres, Amaguk a refusé d'habiter l'une des modestes maisons érigées en rangées dans le village. Les nappes de neige fondue de la toundra leur fournissent suffisamment d'eau pour la cuisine et le thé, et sur une corde tendue dehors, les poissons des pêches sont mis à sécher au soleil éveillé, traqué par l'insomnie pendant tout l'été.

Le froid venant, aidé de son fils Chu, Amaguk construit un igloo en blocs de neige pour abriter sa famille non loin des lieux de la chasse. Durant la longue noirceur hivernale, l'huile de baleine contenue dans une lampe en céramique éclaire les travaux d'aiguille d'Ahnah et de sa fille Nukka qui raccommode leurs habits et leurs parkas en peaux d'oiseaux, les peaux de caribous étant rares dans leur région infertile. Elles épinglent, faufilent, ourlent et brodent de perles colorées les accoutrements des cérémonies traditionnelles et, avec d'autres femmes du village, tassées autour d'un feu, elles chantent et racontent, perpétuant la transmission orale des légendes et des mythes de leur peuple pendant que les hommes pourchassent l'ours, le phoque et le morse qui leur fourniront nourriture et vêtements.

Bien que rude, leur vie en pleine nature est heureuse et placide. Disposant de peu d'eau, ils utilisent le reste du thé pour se laver le visage et les mains. Pour se procurer les articles ménagers, le thé, la farine et les autres produits dont ils ont besoin et, les jours de fête, des bâtonnets de bonbon pour les enfants, ils échangent des fourrures de renards arctiques et de phoques, celles de blanchons de préférence, au comptoir de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Pendant qu'Ahnah confectionne des affûts de chasse avec des draps blancs derrière lesquels Amaguk et son fils, armés de leur harpon, vont se cacher pour approcher les animaux couchés sur la berge, inconscients du danger, Nukka se dirige vers le village où la cloche de l'école va bientôt sonner. Chu, âgé de quinze ans, a dû mettre fin à ses études pour aider son père. Chasseur au harpon accompli malgré son jeune âge, il maîtrise pareillement l'arc et la flèche.

À douze ans, Nukka est une enfant douce au visage souriant, rond et lumineux comme l'astre qui éclaire la nuit. Studieuse et imaginative, elle aime surtout les cours de catéchisme du Père Paroi. L'histoire du petit Jésus né dans une crèche, réchauffé par les souffles d'un bœuf et d'un âne, la ravit. Un bœuf et un âne, des animaux bizarres qu'elle ne connaît pas et qui la fascinent, surtout l'âne sur lequel Jésus se déplace pour gravir la montagne où il enseigne la parole de Dieu. Elle parle souvent à son ange gardien, celui qui la suit partout et qui la protège des œuvres maléfiques de Satan. Grâce à lui, pendant la saison sans soleil, elle n'a plus peur de marcher dans le noir et d'être exposée aux forces obscures des mauvais esprits et des animaux aux yeux rouges dont elle apprend les agissements troublants chantés par le chaman au son du tambour. Le petit Jésus, l'enfant-roi si beau sur l'image reçue à l'école, est celui qu'elle vénère.

Nukka n'a pas seulement un ange tout blanc invisible sur qui compter; elle a aussi un ami tout blanc visible. Il y a de cela de nombreuses lunes, elle se promenait à la lisière de la taïga, aspirant avec bonheur la senteur vivifiante des mélèzes, des pins et des épinettes de cette forêt sauvage et marécageuse dont ses parents lui interdisaient l'entrée. En ce samedi de printemps, humant les émanations végétales du commencement de l'été et jouissant de son congé scolaire, elle fit la rencontre d'un petit d'ours blanc qui la dévisageait de ses yeux noirs perplexes, se demandant s'il devait fuir. Audacieux et curieux, il resta immobile devant l'étrange animal à deux pattes qui l'observait, cloué sur place. Sans bouger, Nukka émit avec sa bouche un bruit monotone et rassurant, une sorte d'incantation douce et non menaçante. Le petit d'ours blanc s'approcha lentement d'elle et flaira son odeur légèrement fumée. Audacieuse et curieuse comme lui, elle rapprocha son museau du sien et lui donna un bisou esquimau qui scella leur amitié. Par la suite, Nukka revint régulièrement à leur lieu de rencontre, cachant dans son sac quelques poissons séchés ou de la viande de phoque que Qanuk – flocon de neige – dévorait avec joie. Il grommelait ses remerciements et acceptait de bonne grâce les bécots dont Nukka était friande.

XII

Mon Père Alphonse fait valoir la beauté des paysages et de la rivière Koksoak dont les marées spectaculaires et périlleuses m'intéressent grandement. Je sais déjà comment je vais liquider Mon Père Adrien dans le liquide mugissant de la rivière. En ce qui concerne Mon Père Alphonse, l'étincelle de génie ne m'a toujours pas éclairée. En attendant, le bonhomme haï me raconte des légendes esquimaudes transmises oralement d'une génération à l'autre. Jeune fille jetée dans l'océan, Sedna devient déesse de la mer. Un jeune chasseur revient chez lui après s'être perdu longuement dans les glaces. Il a également l'audace de me raconter d'un ton détaché la légende d'un garçon abusé privé de la vue qui se réfugie dans la mer où il est délivré de sa cécité et de ses tourments. Je frissonne de froid, oui, mais par-dessus tout, je frémis d'outrage en le voyant relater sans émotion aucune cette légende qui pour lui n'en est pas une. Je me demande comment je vais m'y prendre pour le molester à son tour et mettre fin à ses jours exécrables.

XIII

Aujourd'hui, nous partons en automobile pour le village où je vais rencontrer le Père Paroi, mais aussi Nukka et sa famille qui, affirme Mon Père Alphonse, sont l'exemple typique de la vie esquimaude traditionnelle.

La route pour s'y rendre est étroite et tortueuse. S'il y a plein de nids d'oiseaux dans les herbacés de la toundra, il y a aussi plein de nids de poule dans la poussière de la route. Cramponnée au panneau avant du véhicule, je me fais brasser pendant que je brasse mes idées de vengeance.

Nous sommes accueillis par les sourires aux dents usées d'Amaguk et d'Ahnah, dans une tente en peaux de caribou. Au centre, sur un grand carreau granité soutenu au-dessus d'un feu par des blocs de ciment, des galettes chaudes faites de farine, de levain et de graisse de phoque répandent une odeur alléchante. Chu et Nukka nous servent un thé réconfortant. Durant plusieurs heures, ils nous racontent leur vie et j'éprouve pour eux une grande sympathie que je souhaite apparente. Nukka se serre contre moi et je lui donne un bisou esquimau qui la fait rire aux éclats. Plus tard, alors que nous nous promenons à la lisière de la taïga, elle me parle de son ami des bois et sourit en me disant:

— Il est drôle, Qanuk, il est tout blanc avec du brun autour du cou. Je lui dis toujours: va te laver le cou, Manngoq – boue de neige –, tu devrais avoir honte. Chaque fois, il me comprend et secoue sa tête pour dire non.

Qanuk n'est plus un flocon de neige, mais une quasi-banquise corpulente et redoutable. Proche de son territoire n'est toléré qu'un seul être humain: Nukka, sa pourvoyeuse de petites gâteries qu'il vient dévorer chaque samedi matin à leur lieu de rencontre. La jeune fille me confie son grand secret, sachant spontanément qu'elle peut me faire confiance. Et la lumière se fait! Je sais comment Mon Père Alphonse finira ses jours.

XIV

À mon grand dam, la main tendue de Mon Père Adrien est sympathique et chaleureuse. Je le haïssais d'emblée, mais, tout comme Mon Père Alphonse, il ne ressemble en rien au faucon pèlerin au bec crochu que j'imaginai. *Lili, deviendrais-tu mollasse comme de la mélasse, ce sirop brun épais que Chen te servait comme dessert sur du pain avec de la crème?* Sur mon épaule gauche, le diable me susurre à l'oreille: «Un dessert sirupeux et visqueux, comme ceux que tu veux occire.» Sur mon épaule droite, une voix angélique riposte: «Sirupeux et visqueux, peut-être, mais tu t'en régalais, non?» Je la fais taire illico. *Oui, comme je vais me régaler bientôt quand nous savourerons notre revanche, le diable et moi.*

XV

Dans ma tête mon plan prend forme. **Tout** se passe parfaitement: rendez-vous samedi matin avec Mon Père Alphonse pour visiter la forêt boréale, à l'heure de la rencontre de Qanuk et Nukka, à qui j'ai demandé de ne pas venir parce que je veux photographier son ami au naturel dans son habitat sauvage. Je scrute le ciel au fond duquel des nuages galopants annoncent la venue des vents arctiques qui, on m'a dit, vont balayer Fort Chimo pendant quelques jours. Mon Père Alphonse, prévoyant un temps orageux, me demande si je préfère attendre le retour du beau temps.

— Je n'ai malheureusement pas le temps, mon Père, je dois repartir dans deux jours pour écrire mon article sur vous, votre mission et ce Nouveau-Québec magnifique où je resterais bien quelques jours de plus. Il nous suffira d'emporter nos anoraks – le mien m'a été gentiment prêté par Ahnah – au cas où le froid nous incommoderait. Je vais les mettre dans mon sac de voyage en nylon. Fort heureusement, Mon Père Alphonse n'insiste pas.

Un petit poisson séché dans une poche de son anorak, un petit morceau de viande de phoque dans l'autre... et voilà! Mon appât est prêt pour la chasse, enfoncé dans mon grand sac. À l'heure venue, je mets mon anorak, prétextant que j'ai froid et j'insiste pour aider Mon Père Alphonse à enfiler le sien. Je me régale déjà en prenant mes distances. Qanuk sent notre présence et flaire l'odeur de poisson et de phoque qui s'échappe des poches du bonhomme haï. L'attaque est foudroyante. Qanuk grommelle, gronde, grogne et hurle. Il mord, déchire, disloque et met en charpie le faucon pèlerin maudit, dont les cris et les gémissements sont étouffés par les vents violents du Nord. Mon plan est parfait. Oui, c'est comme ça que tout va se passer, à peu de choses près. Il me suffira d'expliquer cet horrible accident, trémolos dans la voix, pour, encore une fois, m'en sortir blanche comme neige. Quant à Mon Père Adrien, je lui réserve la fureur des marées.

XVI

La nuit précédant le jour fatidique, l'insomnie m'assaille et m'empêche de dormir. Les conséquences du rôle que je réserve à Qanuk sautent à mes yeux grand ouverts. Je prends conscience que cet ours innocent pourrait être pourchassé et immolé par les habitants du village, au profond désespoir de Nukka. D'autre part, si les Esquimaux, respectueux des règles de la nature, décidaient de laisser Qanuk vivre en paix dans sa forêt, blâmant l'intrusion téméraire de Mon Père Alphonse dans son territoire, Qanuk aura goûté à la chair tendre et douceâtre d'un humain. Il pourrait avoir envie de grignoter Nukka au lieu de ses gâteries habituelles. Mon plan est loin d'être réfléchi et il ne me reste que quelques jours. *Fillette, c'est le temps de te creuser le ciboulot pour bien faire ton boulot.*

XVII

J'ai décidé que les marées réservées au châtement de Mon Père Adrien serviront pour plonger dans l'éternité Mon Père Alphonse qui, sans le savoir, échappe aux crocs féroces de Qanuk. De retour à Fort Chimo, nous prenons rendez-vous pour boire un bon café le lendemain et marcher ensuite sur la plage à la fin de la marée basse pour photographier la turbulence des eaux qui, comme des chevaux de course sur la ligne de départ, grattent la terre d'impatience pour revenir au rivage. Deux petits comprimés glissés en douce dans son café vont me venir en aide.

L'air vierge est pur et limpide. Je ferme les yeux pour savourer la blancheur de l'instant avant la noirceur des gestes qui vont suivre. Sur mon épaule gauche, le diable me susurre à l'oreille: «Je suis fier de toi. Encore un que tu m'envoies en enfer.» Sur mon épaule droite, une voix angélique riposte: «La miséricorde, qu'est-ce que tu en fais? Dieu ne pardonne-t-il pas les péchés du monde?» Je la fais taire illico. Je n'ai de miséricorde que pour ceux qui se repentent.

Mon Père Alphonse chancelle et ses paroles louangeuses sur la magnificence de la rivière sont pâteuses. Nous sommes seuls sur la plage, pendant que la marée haute piaffe et galope. Je dois faire vite. Marteau en main, je l'assomme à plusieurs reprises. Il s'écroule en silence aux grondements furieux des flots qui caracolent à fond de train vers nous. Je cours vers la berge et j'ai à peine le temps de voir disparaître dans le fracas de l'écume des bottes boueuses et un anorak ensanglanté désormais inaptés à protéger le corps de celui qui les porte. Je vérifie que ce corps est sans vie et je retourne calmement à la cambuse qui se prend pour un hôtel. Si Mon Père Alphonse était retrouvé, les blessures à la tête s'expliqueraient par la violence des flots et les heurts contre les rochers submergés par la rivière. Et quand on se préoccupera de sa disparition, je serai redevenue Lili Saint-Onge, agente de la Sûreté du Québec.

XVIII

Pendant ma visite à l'école de Nukka, j'ai senti l'amour des enfants pour le Père Adrien et son amour pour eux. Malgré les exhortations du diable se tenant sur mon épaule gauche pour solliciter la revanche, je ne fais pas taire illico la voix angélique de mon épaule droite qui riposte: «Le Père Adrien consacre le reste de sa vie à vouloir le bien. Le repentir ne suffit-il pas à effacer sa faute?»

Je cogite et je m'agite, l'hésitation m'étant étrangère. *Que vas-tu faire, fillette?*

XIX

En route pour Québec, dans la Jeep qui me mène au petit aéroport qui se prend pour Dorval, je regarde la marée complaisante qui a emporté et remis à sa place dans le bas-fond le bonhomme haï des âmes pures. Je m'abandonne à la beauté cristalline et sereine du paysage. Soudainement, remplie d'horreur, je vois Qanuk longer la rivière, un bras humain dans la gueule.

— Arrêtez, monsieur Lemay, arrêtez. Laissez-moi descendre!

Je cours, je cours, tête en feu et veines en ébullition, glissant sur les rochers et m'accrochant tant bien que mal aux maigres arbustes qui empêchent mon corps de tomber alors que ma tête a perdu l'équilibre. Mes efforts pour protéger Nukka auront été vains. Qanuk a savouré la chair humaine – impossible de retourner en arrière. Nukka est en danger. Cœur battant, je m'approche de la berge pour voir l'horreur de plus près. Or, à mon immense soulagement, je vois que l'ours entièrement blanc n'est pas Qanuk au cou boue de neige. Le bras humain n'est qu'un bout de bois de grève. *Fillette, fillette, perdrais-tu la tête?*

Je grimpe vers la route en m'agrippant aux aspérités des roches et, mon sang-froid revenu, je regagne la Jeep sous l'œil interrogateur de mon chauffeur. Il n'aura pas de réponse. Nous nous rendons à l'aéroport en silence, et je laisse Nukka, sa famille et le Père Adrien maîtres de leur destin, sous un dôme de ciel, de soleil et de neige. Un jour, peut-être, on trouvera sur une plage proche de Fort Chimo les os d'un cadavre dévoré par un ours noir, aussi noir que ma bête noire, l'injustice.

Remerciements de l'auteure

Toute ma gratitude à La Plume D'or, la maison d'édition qui a compris Lili et son horreur de l'injustice, et qui lui a donné vie numériquement et sur papier. Merci à Lucie de Grandpré, grande amie et première lectrice, qui m'a encouragée à suivre la voie de l'écriture. Merci à Julie Laplante dont l'enthousiasme contagieux m'a soutenue et merci à Sigmond, mon compagnon de vie.

Merci également aux auteurs de la Bonne chanson, à celui de la citation autochtone qu'on trouve à la fin du chapitre Le bonhomme sept heures à neuf heures: Sept-Îles, ainsi qu'à Didier Erasme, Arthur Rimbaud, Hervé Bazin et Georges Simenon, compagnons de ma jeunesse.

Louise Piller-Tahy